

FRANÇOIS
RUFFIN

**CE PAYS
QUE TU NE
CONNAIS
PAS**

LES ARÈNES

1. [Couverture](#)
2. [Présentation](#)
3. [Copyright](#)
4. [Titre](#)
5. [Exergue](#)
6. [Dédicace](#)
7. [Monsieur le président](#)
8. [Ministre. Aux frais de la République](#)
9. [Secrétaire général adjoint. Le petit génie de l'Élysée](#)
10. [Étudiant. Un intellectuel en politique](#)
11. [Énarque. Le temps des parrains](#)
12. [Banquier. Le jockey des fortunés](#)
13. [Candidat. Enfin au contact](#)
14. [Chef de l'État. Un président en sécession](#)
15. [La crise. Briseur de Marcel](#)
16. [Post-scriptum. Votre sourire figé](#)
17. [Dettes bibliographiques](#)
18. [Remerciements](#)
19. [Du même auteur](#)
20. [Achevé](#)

*« Le danger aujourd'hui,
est que la direction des affaires
soit accaparée par des oligarchies de compétences,
associées aux puissances d'argent. »*

Paul Ricœur

À Serge

Monsieur le président,

Vous avez fait pleurer Marie. J'achevais hier ma traversée de la France en jaune, une semaine à rencontrer le peuple des ronds-points, depuis la Picardie jusqu'à la mer, jusqu'à Montpellier. Jusqu'à Marie, donc :

« Je n'allais pas sur les points de blocage, mais après l'intervention de Macron lundi, j'ai pleuré.

— Pourquoi ?

— J'ai pensé à mes enfants. C'est bientôt Noël, et je vais leur offrir quoi ? Ils ne me réclament pas des Game Boy, des téléphones à 600 euros, des choses impossibles, mais même des livres, même un bon petit dîner, je n'ai pas de quoi. Je fais des boulots qui sont toujours précaires, et ça se termine au Secours populaire à la fin du mois. J'ai écouté Macron, et j'ai bien compris : rien ne va changer. Rien ne va changer...

— Si, 100 euros de plus pour les smicards.

— Mais je ne la touche pas, la prime d'activité ! Le Smic, je ne connais pas. Le dernier métier que j'ai fait, c'est auxiliaire de vie sociale, parce que j'ai un diplôme d'animatrice pour personnes âgées. Tu commences à 8 heures du matin chez Mme Machin, tu termines à 8 heures du soir chez Mme Truc, tu manges un casse-croûte dans ta voiture, et tu reçois ton chèque. 800 euros. Tu as une certaine responsabilité, tu t'occupes de personnes, tu évites les accidents, que les vieux s'étouffent, qu'ils chutent... 800 euros. On m'avait parlé d'un CDI, on m'avait dit : «Ça emploie, ça embauche.» Mais au bout de deux mois, c'était un autre son de cloche : «Les gens sont contents de vous, y a pas de problème, mais par contre les collègues vont revenir de maladie. On peut vous garder un peu quand même. Trois heures par semaine.» Donc tu refuses, ça me ferait combien ? 130 euros par mois. Et tu te retrouves sans RSA, il faut refaire ta demande, plus de Caf non plus, tu cumules les dettes. Sur mon bureau, il n'y a que des factures. Priorités : le loyer, les prélèvements de gaz, d'électricité. Pour la cantine ou les impôts, tant pis, je me dis : Qu'est-ce que tu veux qu'ils me fassent ?

— Et pour la bouffe, les habits, tu te débrouilles comment ?

— Les fringues, c'est très cher, heureusement y a la Croix-Rouge à côté. Mais ma gamine de 16 ans, elle ne le voit pas comme ça. Elle a envie de bling-bling. Même si, avec l'histoire des Gilets jaunes, elle change, elle réfléchit.

— Elle a envie de mettre un gilet jaune, elle aussi ?

— Pas trop. Ou alors, il faudrait un logo Nike dessus, un gilet customisé, très cintré... »

Je vous décris ses misères, à Marie. Et elle en a. Mais il faudrait dire autre chose d'elle, ne pas la résumer à ça. Qu'elle joue de la guitare, et qu'elle chante super bien, je trouve. Qu'elle récupère des statuettes de Vierge, qu'elle les peint, qu'elle les détourne avec des bas résilles, des menottes ou un bâillon. Qu'elle a cuisiné ce jeudi, pour ses petits, du curry sans poulet, et qu'ils s'émerveillent de ce goût nouveau : « Super bon, Maman ! » Bref, qu'elle sourit à la vie, Marie, à travers les soucis. Et pourtant, vous l'avez fait pleurer.

Aussi, j'insiste : « Mais pourquoi tu as pleuré, lundi ? » Elle ne touchera rien de vos étrennes, certes. Son réveillon ne sera pas amélioré par vos « mesures d'urgence ». Aucun père Noël, même présidentiel, même républicain, ne viendra déposer de cadeaux pour ses gamins au pied du sapin. Certes, certes, certes. Dans les larmes de Marie, dans les larmes qui ont coulé lundi, il y a plus profond, je parie : qui ne touche pas au porte-monnaie, mais à l'âme.

« Je suis blessée par son arrogance. Au moins, les autres, ils avaient un peu un côté humain. Là, j'ai l'impression d'avoir une espèce de robot, pré-programmé. Je ne comprends pas son but : il y a des choses belles à faire. Pourquoi on va toujours vers l'intérêt financier, vers l'argent ? »

Ça reste confus. Un sentiment assez puissant, néanmoins, pour que Marie enfle un gilet jaune le lendemain de votre allocution, à retardement donc. Pour qu'elle rejoigne le carrefour du Grand M, celui devant le McDo, le plus proche de son quartier. Pour qu'elle s'y installe toute la journée, malgré le froid, malgré le béton, malgré les klaxons, malgré les gaz d'échappement, malgré l'inconfort. Pour qu'elle s'y réchauffe les mains au feu du brasero, et le cœur, le cœur surtout, avec les copains-copines du rond-point.

Parce que c'est son cœur, justement, qui est « blessé », je crois. Elle a ressenti ça : que vous ne la compreniez pas. Que vous ne l'aimiez pas.

Vous avez bien placé un petit couplet, au milieu de votre discours, sur le « couple de salariés qui ne finit pas le mois et se lève chaque jour tôt et revient tard pour aller travailler loin », sur « la mère de famille célibataire, veuve ou divorcée, qui ne vit même plus, qui n'a pas les moyens de faire garder les enfants et d'améliorer ses fins de mois », sur les « retraités modestes qui ont contribué toute leur vie et souvent aident à la fois parents et enfants et ne s'en sortent pas », mais ces mots sonnaient faux, ou du moins fort laborieux : des stéréotypes sans chair, sans visage, sans prénom derrière. Quelques phrases, comme un passage obligé, comme une concession à l'air du temps, mais rien qui monte du ventre, nul élan du cœur justement, aucun vécu.

J'ai relevé un détail : dans votre bouche, les « fins de mois » sont revenues deux fois, deux fois en une minute, pour marquer votre compréhension. Et c'est la marque, justement, que vous ne comprenez pas : en une semaine de périple, parmi les Français en jaune, jamais on ne m'a évoqué ces « fins de mois difficiles ». Que « la fin du mois se rapproche du début », oui, je l'ai entendu. Que « la fin de mois, ça commence le 9 », oui. Que « même après le versement », de la paie, ou du RSA, ou de la retraite, « on ne remonte pas le découvert », oui. Mais les « fins de mois » tout court, jamais. C'est un cliché daté, dépassé, très années 1970 : la belle époque des fins de mois difficiles...

Vous débitiez votre laïus comme une statue de cire, crispé, les mains sur le bureau, ne clignant jamais de l'œil, la voix vide, sans colère ni tendresse. Comme un « robot », disait Marie. « Préprogrammé », sans « un côté humain ». Les avez-vous rédigées vous-même, ces quelques lignes ? Les avez-vous confiées à un collaborateur ? Qu'importe, vous êtes les mêmes, la même formation, le même formatage, le même lien, distant, rompu, au peuple que vous présidez, à ces Françaises, à ces Français, que vous ne regardez plus qu'à travers des statistiques, des rapports, des textes de loi. Elle a éprouvé ça, il me semble, Marie. Le fossé qui vous sépare d'elle, d'eux tous, loin, si loin. Comme si vous faisiez espèce à part, loin sur vos cimes élyséennes.

Combien en avez-vous rencontré, de Marie, depuis vingt ans ? Je ne dis pas « croisé », je ne dis pas « serré la main », je ne dis pas « écouté d'une oreille et sur une fesse », devant micros et caméras, prenant l'air de compassion qu'il faut,

délivrant la petite leçon de pédagogie qu'il faut. Je dis : « rencontré », vraiment rencontré, qu'un truc se passe, entre vous, qu'un fluide passe, que vous soyez imprégné de ses tourments, de ses colères, de ses espérances aussi, que vous en sortiez transformé, profondément, durablement, investi d'une mission : faire leur bonheur, aux Marie.

Sur le plancher de ma chambre, pour préparer ce bouquin, c'est le grand fouillis, avec des pochettes de documentation tous azimuts, des kilomètres d'articles sur votre parcours, vos biographies *L'Ambigu Monsieur Macron* et *Le Banquier qui voulait être roi*. À chaque page, on y croise des médecins, des pharmaciens, des normaliens, des comédiens, des millionnaires, des hauts fonctionnaires, des dirigeants, des industriels, des avocats, des journalistes, des architectes, des PDG, mais aucune auxiliaire de vie, jamais de routier, jamais de caissière, jamais de plaquiste, quand bien même ils sont, dans notre pays, dix fois, cent fois plus nombreux. On se croirait au temps du roman bourgeois, « La marquise sortit à cinq heures ». Ou dans la peinture qui, avant « L'Enterrement » de Courbet, ne tolérait que les « sujets nobles », le Christ et ses saints, les rois et les reines, les belles figures des mécènes.

Mais ces auxiliaires de vie, ces routiers, ces caissières, ces plaquistes, à quelle étape de votre haletante carrière, du lycée La Providence à Henri-IV, de Sciences Po à l'Ena, de la commission Attali à la banque Rothschild, du secrétariat de l'Élysée au ministère de l'Économie, et jusqu'à la présidence de la République, à quelle étape vous en seriez-vous approchés ? De votre naissance jusqu'à aujourd'hui, vous êtes le fruit de l'entre-soi bourgeois. Vous êtes le produit d'une ségrégation sociale, hors du peuple, loin du peuple, et maintenant contre le peuple. Une clôture invisible entoure votre élite, une clôture inconsciente, tacite, et d'autant plus efficace qu'inconsciente et tacite. Et c'est en toute inconscience, en toute candeur même, que supprimant l'Impôt de Solidarité sur la Fortune, vous pouvez déclarer : « Ça fait trente ans que les gens nous disent : cet impôt est contre-productif. » Voilà un bel échantillon représentatif, vos « gens » ! Les « gens » de la commission Attali et de la banque Rothschild ? Les « gens » qui vous ont fabriqué, et que vous servez ? Seuls eux existent, pour vous. Les autres de « gens », les millions de Marie et compagnie n'ont servi, au mieux, que de décor à votre vie, de figurants, jamais au premier plan.

Les Gilets jaunes offraient une occasion de rattrapage. Ça fait vingt ans, vous

savez, que j'en récolte, des récits de frigo vide, de chauffage éteint l'hiver, de repas réduits à une biscotte, mais d'habitude ils sont chuchotés dans un appartement, en toute discrétion, quelques phrases jetées, bégayées, retenues, avec la garantie de l'anonymat, que ça ne sache pas au village, ou dans le quartier. Parce que le malheur ne suffit pas : il faut y ajouter la honte, la honte de ne pas s'en sortir, la honte de ne pas protéger sa famille, ou de ne pas lui offrir le bonheur conforme. Les pauvres se cachent pour souffrir.

Mais voici, et c'est toute la magie de ce moment, c'est toute la beauté de ce mouvement, voici que la honte privée est devenue une colère publique. Voici que le frigo vide, le chauffage éteint l'hiver, les repas réduits à une biscotte, voici que ça ne se chuchote plus dans le huis clos d'un appartement, voilà que ça se proclame haut et fort sur les ronds-points, et jusqu'aux plateaux télé. Voici que la honte est retournée : Honte à vous ! Honte à vous les ministres ! Honte à vous les députés ! Honte à vous le président ! Honte à vous, l'élite qui nous dirige ! Honte à vous, qui abandonnez votre peuple ! La pudeur a sauté comme un barrage, et à chaque carrefour c'est le grand déballage des témoignages.

« Je les ai vues, dites-vous, ces femmes de courage pour la première fois disant cette détresse sur tant de ronds-points ! » On ne vous y a pas vu, pourtant. Ni aucun de vos ministres. Pas un n'est venu, comme ça, à l'improviste, sans radio, sans caméra, juste l'oreille tendue, à entendre, à comprendre, le bruit et la fureur, les joies et les peines. Comme si c'étaient des pestiférés, ces Gilets jaunes, des lépreux mis au ban de nos cités, comme si vous risquiez une contagion.

Le premier de vos ministres, à Matignon, réclamait des « porte-parole ». Au-delà du coup tordu, semer la zizanie – qui viendra ? qui ne viendra pas ? –, diviser pour mieux régner, au-delà, ces manières traduisaient tout un réflexe technocratique : Gilets jaunes ou pas, ça devait forcément se régler avec des « représentants », triés, sélectionnés, policés. Sous un beau lustre, sagement assis autour d'une table, avec tous des mines sinistres, ou des sourires forcés pour la photo. Et avec chacun, devant soi, des piles de dossiers, les paperasses qui vous rassurent. C'est comme ça. Ça va de soi. Mais où est l'amour là-dedans ? Oui, on vous demande d'aimer, maintenant. On vous demande d'aimer les Karine, les Corinne, les Loïc, les Stéphanie, les Nicolas, les Khaled, les Vincent, les Rémi,

les Christophe, etc., etc., eux tous, elles toutes, qui se manifestent depuis un mois.

Où étiez-vous, d'ailleurs, durant un mois ? Pendant que la France avait la jaunisse ? Ailleurs, justement. Le site de l'Élysée indique un voyage au Maroc, pour inaugurer une ligne de train. À Berlin, pour une conférence sur la paix. À Buenos Aires, pour encore un sommet. Vous avez déjeuné avec le prince héritier d'Abu Dhabi. Visité un musée avec le président roumain.

Vous vous êtes rendu au Puy-en-Velay, certes, aux Champs-Élysées, mais comme un agent d'assurances qui vient constater les dégâts, un tag ici, un incendie là, avec un carnet d'évaluation en main : « violences sur bâtiment public », « atteintes à l'ordre », tel le proviseur sermonnant une nation indocile. Vous avez trouvé le temps, encore, de recevoir dans votre palais les investisseurs de la Silicon Valley. Et en Belgique, de faire les yeux doux à vos amis les exilés fiscaux, eux qui, dites-vous, « sont partis pour de bonnes raisons », à eux vous accordez votre patience, votre tolérance. Mais dans votre agenda, aucune place pour les Marie. Pas un interstice. Jamais au milieu d'eux, homme parmi les hommes, et les femmes.

Vous êtes le président d'un pays que vous ne connaissez pas.
Et que vous méprisez.

Ministre

Aux frais de la République

Notre « rivalité » daterait de là, il paraît. Ou notre « camaraderie », selon les rumeurs. Ça fait plaisir aux médias, ces destins croisés. Oui, nous avons grandi derrière les mêmes grilles, celles du lycée La Providence à Amiens. J'en avais honte, je l'avoue, pas vous ? Il n'y avait plus rien de religieux entre ces murs, ou si peu : j'appréciais les jésuites, le père Kobik, le père Robert, habités par la foi, une autre foi que l'or. Mais c'était juste, là-dedans, un apartheid de l'argent.

Mes parents avaient choisi cet établissement pour nous donner le meilleur, à ma sœur et à moi, pour notre réussite. Traînant la boue de mes aïeux, sinon à mes bottes, du moins dans mes grossières manières, traité de « plouc », « péquenot », « bouseux », et pire, fier de l'être, le revendiquant, refusant l'uniforme « pull Naf Naf-blouson Chevignon », dès la sixième, dès mon entrée au collège, j'étais en révolte contre – j'ignorais le mot, bien sûr – contre cette « classe ». Mais j'écrirai *Le Petit Chose* plus tard...

Ces grilles nous protégeaient. Et je les détestais. Elles formaient autour de nous comme une membrane, nous étions élevés dans un cocon, confortable, à l'abri du dehors. Un dehors à la fois attirant et effrayant : aurai-je le courage, je me demandais, enfant, aurai-je le courage, un jour, de briser ces grilles, ces barrières, et d'aller au-devant des ouvriers, des immigrés, des cuisiniers ? Comment serais-je reçu ? Voilà le fantasme que je nourrissais, avec son lot de littérature, les chansons de Brel et de Renaud, les romans de Vallès et de Cavanna, et le mythe de Jésus, ressassé, même athée, Jésus qui choisit son camp : celui des humbles, des fragiles, des éclopés.

Et vous, ces grilles qui nous séparaient du monde, vous en pensiez quoi ? Les aperceviez-vous seulement ? À lire vos biographies, où vous jouez du piano, pratiquez le théâtre, citez René Char, admirez Jacques Attali, vous paraissiez un

garçon moins torturé, épanoui même : à « l'intelligence lumineuse », « flamboyant », « radieux », « éblouissant », « brillant », bref, portant avec lui la lumière. Même si je doute : l'âme est toujours un labyrinthe, non ?, avec ses ombres, sa part de ténèbres. Qu'importe, voilà la trace que vous avez laissée dans les mémoires : une chaleur sociale, nageant à la Pro comme un poisson dans l'eau dorée, séduisant vos camarades comme vos enseignants.

À lire vos biographies, tout ça. Car non, on ne s'est pas connus à cette époque. Jamais croisé, me semble-t-il. Ni « rivalité » ni « camaraderie » alors. Nos deux années d'écart, et ma discrétion, nous en ont prémunis. C'est venu deux décennies plus tard, notre « rencontre ». C'est venu par Ecopla.

*

Cette semaine, passant par l'Isère, pendant ma traversée de la France en jaune, j'ai fait un crochet par Saint-Vincent-de-Mercuze. J'ai revu Christophe Chevallier, et le site, désormais à l'abandon, d'Ecopla. Vous vous souvenez ?

J'avais fait le même crochet à l'été 2016, au retour de mes vacances en Ardèche. Christophe et ses collègues Daniel, Gilles, Pascale, Gaëtan, Karine, occupaient leur usine. Eux me décrivaient les aléas de leur entreprise, vendue et revendue, bouffée par des fonds d'investissements américains, par des banques anglaises, puis par un actionnaire sino-australien, qu'ils surnommaient « Le Chinois ». Ça me saoulait un peu. J'étais fatigué. Et c'est toujours la même histoire, le même bazar financier, ça lasse.

« Ça fait longtemps que t'es syndicaliste ?

— Oh non, c'est tout récent.

— Et comment ça t'est venu ?

— Ils avaient installé une caméra, devant la machine à café, pour nous surveiller. Ils m'ont collé une mise à pied, soi-disant parce que j'avais pris dix minutes de repos en trop. Les collègues ont trouvé ça injuste, ils ont fait huit heures de grève. Ça m'a ému, j'avais les larmes aux yeux. À mon retour, le chef d'atelier m'a hurlé dessus, à cause d'une presse arrêtée, une cale la bloquait, et là, je ne lui ai rien répliqué. Ça n'allait pas : moi qui avais plutôt une grande gueule, je ne me défendais plus. Le médecin m'a ordonné un arrêt-maladie. Un peu après, je faisais un tour à vélo, et j'attrape mal à la main, à la gorge, à la poitrine. Chez les beaux-parents, à la place du repas, je me couche, ma femme

appelle le Samu : “On arrive. Monsieur fait un infarctus.” Ils ont posé l’hélico dans le champ en face, ils m’ont sanglé sur une civière, fallait voir la scène, avec mes enfants en pleurs autour... Je me suis rétabli. Comme je ne fumais pas, que je ne buvais pas, que je n’avais pas de cholestérol, que les tests ADN ne donnaient rien, leur diagnostic c’était : “le stress”. Et moi, j’ai traduit : “le boulot”. Et je me suis dit : “Faut que je me soigne comme ça, en ouvrant ma gueule.” Donc, pour réagir, pour ne pas subir, j’ai décidé de me présenter aux élections, d’abord sans syndicat, et puis ensuite on a remonté la CGT. Aussitôt après, on a fait appel à un expert-comptable et c’est lui qui a découvert que six millions d’euros étaient partis en Angleterre. Ils ont sucé notre trésorerie. Ils nous ont mis dans le rouge... »

Je le laisse témoigner longuement, Christophe. C’est exprès. Parce qu’il est rare que vous la voyez par ce bout-là, l’entreprise, par la lorgnette des ouvriers, souvent plus acharnés à sauver leur boîte que vos capital-risqueurs.

*

« Je suis ici pour accompagner les start-up françaises, ce qu’on appelle avec fierté la “French Tech”. C’est un élément clé de notre redémarrage. La France est un succès pour les start-up, Paris est déjà un vrai hub. »

À Las Vegas, ce 6 janvier 2015, vous arborez une barbe de trois jours, et ces quelques poils font sensation dans les rédactions. C’est vous qui invitez à l’hôtel The Linq, lumières tamisées, petits fours à volonté, et vous faites votre show, devant Pierre Gattaz et Guillaume Sarkozy, devant les start-uppers réunis, devant l’Amérique et le monde. « Il faut des jeunes Français qui aient envie de devenir milliardaires... Les mesures pour soutenir les entreprises sont d’une ampleur inédite... le coût horaire moyen dans l’industrie en France est déjà repassé en dessous du niveau allemand... »

C’est une soirée à 380 000 euros, payée par Business France, et qui vaut à sa directrice d’alors, votre actuelle ministre du Travail, Muriel Pénicaud, bien des tracas judiciaires. Qui promet-on vraiment, la France ou vous-même ? Dans la foulée, après cette French Tech Night, vous décollez pour la Silicon Valley, à la rencontre des patrons d’Apple et de Google. Votre ancien collègue, le socialiste (et jaloux) Christian Eckert, commente : « C’est assurément plus *smart* de se

montrer à Las Vegas au milieu des projecteurs que de gérer les difficultés d'une fonderie d'aluminium. »

*

J'en ai des dizaines, de cas comme ça, avec les Sapag (dans la Somme), avec Saintronic (en Charente-Maritime), avec Ascometal (en Isère aussi), avec... avec... avec..., des boîtes qui, à des détails près, racontent la même histoire, la dévastation par les financiers, les salariés qui se mobilisent, les élus locaux solidaires, l'inertie des ministères. Mais bon, on va raconter Ecopla, juste Ecopla, et ça racontera les autres, ça racontera la France : le désert industriel qui s'étend, avec la complicité de votre élite. Avec votre complicité, à vous. Vous personnellement. Parce que, à l'automne 2014, vous êtes à Bercy. Aux abois, les salariés d'Ecopla frappent à toutes les portes, et bien sûr à la vôtre. Un de vos conseillers reçoit l'actionnaire sino-australien. Qu'en sort-il ?

« François Brottes, notre député, m'a appelé sur mon portable, raconte Christophe. Il était enthousiaste. Il m'a dit que ce mec-là était génial, que c'était du solide, qu'il allait l'aider à obtenir sa carte de séjour, et même à faire venir sa famille. Pour moi, c'était surréaliste.

— Est-ce que le gars du ministère s'est dit : “Maintenant que j'ai entendu le patron, je vais rencontrer les salariés” ?

— Non, il n'y a rien eu de tout ça. Apparemment, la parole du patron leur suffisait. »

À l'automne 2015, vous êtes toujours à Bercy. Des lettres vous sont adressées, à vous personnellement, vous « ministre de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique ». C'est le député socialiste Pierre Ribeaud, d'abord, qui prend sa plume : « Je tiens à vous informer de la situation très préoccupante de la société Ecopla France... Cet actionnaire a bénéficié d'avantages publics tels que le CICE, le crédit impôt recherche, le dispositif de chômage partiel ou encore le rééchelonnement des dettes sociales... Compte tenu de vos prérogatives, il me semble nécessaire que vos services instruisent ce dossier en lui accordant toute l'attention et la réactivité due à la situation... » En matière de « réactivité », l'élu sera servi : durant vos deux années au ministère, il n'a reçu aucune réponse de votre part.

Trois semaines plus tard, la sénatrice communiste de l'Isère, Annie David, vous relance à son tour : « L'entreprise est viable si tant est que l'actionnaire décide de la faire vivre ou de la céder sans plus tarder... Chaque mois qui passe réduit bien sûr les possibilités de maintien de l'activité et la confiance des clients... Je viens solliciter votre intervention afin de débloquer une situation qui n'a que trop duré... Dans l'attente des mesures concrètes et rapides que vous ne manquerez pas de prendre, je vous prie d'agréer, etc. » Là encore, rien n'est venu : aucune mesure, ni « concrète » ni « rapide ». Lorsque la parlementaire vous relance, au Sénat, avec une question orale, vous la rassurez vaguement : vous allez être « très attentif », dites-vous. Mais vous êtes surtout très attentiste : vous n'avez pas bougé le petit doigt, malgré, par la suite, une « note d'alerte », un courrier du député à nouveau, du président du Conseil régional Laurent Wauquiez, du syndicat patronal France Alu également, une lettre ouverte des salariés...

Deux années de silence, donc. Durant ces deux années, vous avez trouvé le temps de poser pour *L'Express*, *Le Point*, *Paris Match*, de donner des entretiens au *Monde*, au *Figaro*, à France 2, de vous produire en shows à Amiens, à Bercy (pas encore le Palais des Sports, le ministère), à la Mutualité, de digresser philosophiquement sur l'« économie de la disruption », la « multimodalité », l'« écosystème d'innovation » et j'en passe, de nous offrir vos saillies sur les jeunes qui devraient rêver de devenir milliardaires, sur le statut privilégié des fonctionnaires, vous avez eu le temps de lancer votre mouvement, En Marche !, d'écrire un « livre de réflexion », de jouer au chat et à la souris avec Valls et Hollande, j'y vais j'y vais pas à la présidentielle, vous avez eu le temps, le jour de ma visite à Ecopla, de vous balader au Puy-du-Fou avec Philippe de Villiers, deux années pour frayer avec tous les patrons et tous les financiers de la Terre, tous les financiers de votre campagne. Mais vous n'avez pas trouvé le temps, durant ces deux années, de répondre à ces courriers, de recevoir les salariés, d'instruire au mieux ce dossier. Pas vous, forcément, on s'en fout de vous, mais l'un de vos vingt-cinq conseillers. Vingt-cinq, quand même. Pour rappel : c'était votre boulot. Vous étiez payé pour ça. Près de 10 000 euros par mois (9 940, exactement).

Ma sœur ne comprend pas : « C'est ça qui m'intrigue. » Une « énigme » également, pour l'expert-comptable du comité d'entreprise d'Ecopla. Pour moi, ni intrigue ni énigme. Je ne crois pas non plus au « dysfonctionnement », à un malheureux hasard, à une négligence. Au contraire : ne pas répondre, ici, de votre part, c'est un choix. C'est la marque de votre mépris : ces Français, ces Christophe, ces Gaëtan, ces Karine, ne comptent pas dans l'équation économique. Ils ne sont rien.

*

Votre voisin de bureau à Bercy, Christian Eckert, s'interroge dans son livre *Un ministre ne devrait pas dire ça* : « Je me demande, avec toutes ses rencontres, ses réunions privées, ses voyages escortés par les médias, comment Macron a trouvé le temps et les moyens pour être ministre de l'Économie, de l'Industrie et du Numérique. [...] La préparation de la Marche présidentielle ne se faisait pas qu'à l'appartement privé. Tous les espaces du 7^e étage de Bercy, qui regroupent les salles de réunion et de réception du ministère, étaient mis à contribution simultanément. Une stratégie qui permettait à Brigitte et Emmanuel Macron de prendre l'apéritif dans une réception au ministère, de débiter un premier dîner plus officiel avec d'autres convives au 7^e étage, puis d'en poursuivre un second à l'appartement ! Un double-dîner, en somme. Il fallait un solide estomac, ou une belle habileté, pour prendre un premier plat dans les étages de Bercy et en attaquer un second avec une autre fournée d'invités dans le décor plus cosy du 6^e niveau. Les convives pouvaient décider d'aller ensuite se montrer en ville pour prendre un dernier verre... et quelques photos. Le tout, et c'est là le plus grand scandale, aux frais de la République ! [...] En 2016, pendant les huit premiers mois, les crédits de l'année entière ont été consommés en frais de représentation ! Brigitte et Emmanuel Macron postulaient à devenir le couple présidentiel. Ils avaient bien sûr parfaitement le droit de rencontrer les vedettes du show-biz et tous les bobos parisiens ou provinciaux. Mais pas aux frais du ministère de l'Économie ! »

Christian Eckert nous livre ici la clé de votre succès : pas seulement à Bercy, mais durant vingt années, vous n'avez fait que ça, séduire, séduire la caste, séduire ses membres, un à un. « Macron fait souvent des clins d'œil, narre le romancier Emmanuel Carrère, qui vous a suivi. Il m'en fait. Tout le monde

s'accorde sur un fait : il pourrait séduire une chaise. » Dîners soirées week-ends, séduire, vous vous êtes astreint à cet exercice, en une orgie de mondanités.

Bref. À Saint-Vincent-de-Mercuze, les salariés se noyaient. À Paris, le candidat-ministre offrait des dîners au gotha mondain. Toute votre attention était requise par les Line Renaud, les Bernard-Henri Lévy, les Claire Chazal, les Dominique Strauss-Kahn, les Stéphane Bern, les Cyrille Eldin, *etc.* Que restait-il pour des ouvriers du Grésivaudan ?

*

Les salariés recevront une réponse, finalement. Le mardi 30 août 2016. Un courrier, de votre plume, qui les assure de votre « considération distinguée », de votre « intérêt tout particulier pour la préservation des savoir-faire nationaux », et patati patata. Comme un scrupule de dernière minute, un remords qui vous a saisi en faisant les cartons. Car l'après-midi, radios et télévisions claironnaient votre démission : « La navette remontant la Seine jusqu'à l'Élysée, l'ex-ministre des Finances à son bord comme un Viking conquérant », gribouillait *Challenges*, c'est beau comme du Malraux ! « Je souhaite aujourd'hui entamer une nouvelle étape de mon combat », vous déclariez, comme si vous étiez un nouveau De Gaulle en partance pour Londres ! Avec dix-huit minutes d'entretien, le soir même, au 20 heures de TF1, plus quatre reportages, d'une durée totale de dix minutes. Contre onze sujets et vingt-deux minutes sur France 2 : « Il se sentait comme appelé de façon quasi mystique à servir la France autrement. Ce soir, il se met en position de répondre à ce désir. » Vous voilà en Jeanne d'Arc, maintenant !

Christophe, lui, restait insensible à vos charmes : « Il se fout de notre gueule ! Il nous snobe pendant deux ans, et voilà qu'il nous écrit le jour où il se casse ! Pour qu'on voie avec son successeur ! » C'est alors que, servant de médiateur, je leur ai conseillé de quitter leur vallée du Grésivaudan, de monter à Paris, de venir vous chercher. Un après-midi de septembre, nous avons donc campé devant votre QG d'En Marche !, à Montparnasse. Le soir même, ils vous ont alpagué, moi avec, à la sortie d'un meeting des Jeunes avec Macron. Nous scandions « E-co-pla vi-vra ! E-co-pla vi-vra ! » et dans cette mêlée, vous avez admis : « S'il y a eu une erreur, c'est la mienne, et je n'ai qu'à m'en excuser face à vous », vous engageant à descendre, enfin, à Saint-Vincent-de-Mercuze.

Ce lundi soir, sur le parking désert de son usine, Christophe m'a raconté votre visite, durant la campagne : « À un moment, on lui demande s'il veut un café, "oui", alors on lui donne un jeton. Mais il ne savait pas se servir à la machine ! Ça nous a surpris. Un peu après, on veut lui remettre un tee-shirt "Ecopla vivra" : "Quelle est votre taille ?" je l'interroge. "Oh, il me répond, je ne sais pas trop, ça fait longtemps que je n'achète plus mes habits moi-même..." Et en traversant l'atelier, il nous questionne : "C'est quoi, cette machine ?" C'était un tour ! Là, on s'est tous regardés, c'est le premier truc que tu apprends, le tour, t'en as pour le bois, pour l'acier, pour tout, c'est le b-a ba. Et lui ne connaissait pas. Je me souviens qu'un copain s'est tourné vers la caméra : "Mais il n'a jamais travaillé, ce type-là ?" »

Les avez-vous rencontrés, pour de bon, ce jour-là, Christophe, Daniel, Gilles, Pascale, Gaëtan, Karine ? Vous êtes-vous dit : « Plus jamais ça ! Moi président, c'est de leur côté que je mettrai tout mon poids ? »

Tout, depuis, prouve le contraire. Nous vous avons juste offert, au fond, une excursion dans votre pays.

Secrétaire général adjoint Le petit génie de l'Élysée

Il ne faut pas se mentir : je n'ai pas attendu Ecopla pour vous honnir.

Votre nom est apparu dans la campagne de François Hollande, associé à une banque : Rothschild. Autant prévenir d'emblée vos sous-entendus : la synagogue, l'église ou le temple, je m'en fiche bien. Les protestants de JPMorgan, dans votre CV, m'auraient fait le même effet. Banquier, banquier d'affaires, ça me suffisait.

En janvier 2012, donc, *Le Monde* vous présentait ainsi : « Un homme, enfin, a joué un rôle essentiel dans la mise en forme du programme présidentiel : il s'agit d'Emmanuel Macron. Ancien rapporteur de la commission Attali sur la libération de la croissance française, inspecteur général des finances et associé gérant chez Rothschild et Cie, il a coordonné l'activité du groupe d'économistes de La Rotonde de septembre à janvier, préparé l'agenda des séances de travail, recruté les jeunes – des inspecteurs des finances pour la plupart – qui ont travaillé avec le groupe et finalement rassemblé tous ces travaux pour les remettre à François Hollande. » Et je dois dire que, oui, comme un réflexe, pavlovien, manichéen, je vous ai classé : vous serviez une France qui compte en millions, ou en milliards, parfois en dollars. J'ai choisi la France qui compte à l'euro près, et parfois derrière la virgule, et qui à l'occasion convertit encore en francs.

*

« Je faisais plein de ménages avec T2A, la maison de retraite, le pénitencier, le laboratoire de prothèses dentaires... ça me faisait vingt heures par semaine. Plus les prospectus que je distribuais, mais ça, ça ne rapportait rien. Et puis, après ma grossesse, j'ai tout perdu. »

On est à la bourse aux livres, dans la galerie de l'Hyper U, à Abbeville. Peggy

tient le stand du Secours populaire, dont elle préside la section locale.

« Ils ont donné les contrats à quelqu'un d'autre ?

— Voilà. C'était il y a quatorze ans. Et moi, il fallait que je reprenne une formation à Amiens, mais avec le coût du train, plus la garde des enfants...

— Et votre mari ?

— Il est en contrat d'insertion, il fait de la veille écologique.

— Hein ?

— Il s'occupe des arbres, des marais, il nettoie, il taille...

— Ah, cantonnier.

— Oui, maintenant ils mettent des mots comme ça : “veille écologique”. Il était peintre, mais il a subi un grave accident. Il réparait sa mobylette, il bricolait pour partir au travail le lendemain, il a allumé sa cigarette et avec l'essence, ça a flambé partout, le bras, le visage... Il a fallu l'envoyer à Paris, le mettre dans le coma, avec des années de kiné. C'est comme ça que notre existence a basculé. Avant, on était “à l'aise”, entre guillemets. Maintenant, j'ai un cahier de comptes avec toutes mes factures : 65 euros de gaz et d'électricité par mois, et au bout d'un an, souvent, je rajoute 20 euros.

— Vous connaissez ça par cœur, au centime près ?

— C'est vrai, c'est 64,95 euros en fait ! 135 euros de redevance télé... On refait les comptes dans la tête, on les fait avec les enfants...

— Ils sont forts en maths !

— Ça oui. J'ai calculé qu'il nous reste 20 euros par jour, pour six personnes.

— 20 euros pour le manger, les habits et les loisirs, c'est ça ?

— Oui. Donc, des loisirs, il n'y en a pas.

— Par exemple, vos enfants ont quoi comme activité le week-end ?

— Aucune. Les jumeaux auraient bien aimé faire du football, mais c'est plus possible. Avant, on recevait une aide au niveau de la Maison de quartier, ils payaient la moitié de la licence... Du coup, comme le foot c'était trop coûteux, je les ai mis au tennis de table l'an dernier. C'était que 25 euros. »

Pour moi, le football, c'est le bonheur de l'enfance.

Aussi, que par manque d'argent, un gosse ne puisse pas chausser des crampons et taper dans la baballe, comment l'accepter ? Dans notre pays riche à mille milliards, on tolère ça ? On n'a pas encore trouvé le moyen de rendre ça gratuit,

un « pass'activités », n'importe ? J'imagine qu'elle devait vous préoccuper, cette question, une priorité, avec vos amis de La Rotonde...

*

C'est vrai : à ce seul nom de « Rothschild », sans chipoter, je vous avais classé, « salopard de banquier ultra-libéral » comme vous ironisez vous-même. Les détails de votre parcours, je ne les ai découverts que plus tard. Mais présentent-ils un intérêt ? Peut-être, oui : par leur banalité, par les mœurs qu'ils révèlent sur votre caste.

Résumons, donc : vous êtes rapporteur, en 2007, sous Sarkozy, de la commission Attali « pour la libération de la croissance française ». « Parmi les mesures préconisées, la baisse des cotisations sociales compensée par une hausse de la CSG et de la TVA, l'instauration de "fonds de pension à la française", la réduction de la fiscalité qui pèse sur le secteur de la finance. » Votre projet, déjà, quasiment. D'autant que « le jeune rapporteur se permet de mettre sur la table un sujet hautement explosif politiquement : la suppression de l'impôt sur la fortune ». Vous côtoyez la crème du CAC 40, Claude Bébéar de AXA, Anne Lauvergeon de Areva, Peter Brabeck de Nestlé, Serge Weinberg d'Accor et bientôt de Sanofi, Xavier Fontanet de Essilor, René Carron du Crédit Agricole, Stéphane Boujnah de Banco Santander, l'avocat d'affaires Jean-Michel Darrois. Un peu de leur prestige rejaillit sur vous. Vous reniflez l'odeur de l'Argent. Vous flirtez avec le Capital. Mais vous n'êtes, vous, qu'un « commis », qu'un commis de l'État.

Que faire après cette expérience grisante ? Retourner à vos écritures ? Au bureau d'une administration ? Reprendre une PME de province ? « Enrichissez-vous ! » vous murmure Serge Weinberg, lui-même administrateur de Rothschild et Cie. « Constituez-vous un patrimoine ! » ajoute Alain Minc. Et voilà vos nombreux parrains, Weinberg, Minc, Darrois, Fontanet, qui vous pistonnent à tous les étages de la banque d'affaires. Vous y êtes recruté, en 2008, et jusqu'en 2012, vous dealez. Vous dealez du Atos et du Siemens. Vous dealez du Sofiprotéol et du Lagardère. Vous dealez, enfin, surtout, du Nestlé et du Pfizer, grâce à votre « relation quasi filiale avec Peter Brabeck », rencontré à la commission Attali. Une transaction à 11,9 milliards d'euros. « On est comme une sorte de prostituée, confiez-vous au *Wall Street Journal*. Le job, c'est de

séduire. » C'est une poule de grand luxe, alors : vous en sortez avec 2,9 millions d'euros, un siècle de Smic environ. Vous voilà « enrichi », votre « patrimoine constitué », mission accomplie.

Et en même temps, donc, en même temps, vous coordonnez le programme de François Hollande. Une fois le candidat socialiste élu, vous êtes nommé « secrétaire général adjoint de la présidence de la République ». Pour l'anecdote : à l'Élysée, vous avez choisi un bureau d'angle, au quatrième étage. Le même que celui qu'occupait, sous Nicolas Sarkozy, François Pérol, lui aussi énarque, lui aussi inspecteur des finances, lui aussi associé-gérant de la banque Rothschild. Vive l'alternance ! Comme promis, « le changement c'est maintenant ! ».

Je ne voudrais pas qu'on se trompe : ce n'est pas Rothschild que je vous reproche, c'est la gauche. On en ferait un annuaire, des petits marquis de l'inspection des Finances, des Frédéric Oudéa, des Daniel Bouton, des Michel Pébereau, des Baudoin Prot, des Gérard Mestrallet, des Jean-Dominique Comolli, des Philippe Jaffré, etc., etc., qui, à force de pantouflages et de rétro-pantouflages, servent l'État pour mieux le dépecer. C'est devenu la norme depuis les années fric, depuis la décennie 1980. Vous auriez simplement encaissé les gros chèques, je me serais tu. À mes yeux, vous n'auriez même pas existé.

Mais il vous faut le supplément d'âme aussi. Il vous faut la gauche. Il vous faut l'héritage de Vallès et de Jaurès, il vous faut la Bastille et *Germinal*, il vous faut le Front populaire et la catastrophe de Courrières. Là oui, nous devons arracher votre faux nez : ça se mérite, la gauche, ce sont des combats et des défaites, le moral dans les chaussettes, à mains nues face au mur de l'argent et à ses châteaux forts, forteresses du pouvoir munies de baïonnettes, de matraques, de lacrymos, de canons à eau, et en face, les gens, si fragiles, si dociles, qui un jour, un jour seulement, se rassemblent et espèrent, puis s'en retournent au soir, désarmés, incertains, le rocher du découragement qu'on remonte, des décennies, voire des siècles, à souffrir, à subir, du côté des vaincus, des outragés, des mal lotis. Voilà la gauche, et pas un hochet qu'on brandit pour faire joli.

Je vous déteste moins maintenant. L'imposture est finie : vous êtes officiellement de droite, « le président des riches ». Votre seule hérédité,

désormais, c'est Coblenz, c'est Versailles, c'est Thiers, c'est Guizot, c'est Pinay, c'est Giscard. Et ceux-là, je vous les laisse.

Je préfère mille fois Peggy. En avez-vous croisé beaucoup, chez Rothschild, des Peggy ? En avez-vous auditionné, à la commission Attali ?

*

« Et encore, poursuit Peggy, avec 20 euros par jour, j'ai de la chance. Demandez à Anne... »

Voici donc Anne, bénévole au Secours populaire.

« Moi, je vis avec 6 euros par jour. Pour trois personnes.

— Et tu parviens à garder le sourire !

— Oui, pour la façade, corrige Anne. Parce que derrière, quand je me retrouve chez moi... Moi, je ne mange plus ni le matin ni le midi. Je ne mange que le soir. Mes enfants, eux, ne manquent de rien. Mais même quand tu ne manges plus, tu ne t'en sors pas... Là, mon fils est parti avec le collègue en Italie. C'est 63 euros. Bon, c'est bien, c'est un voyage qu'il ne fera qu'une fois dans sa vie. Mais je suis amputée de 63 euros...

» Je travaillais à l'usine, avant. À la verrerie. J'arrivais avec deux heures d'avance, le matin, comme mon copain me déposait sur son chemin. J'attendais devant l'usine, sur un muret. Et puis les femmes ont appris ça, elles m'ont fait rentrer. Je ne suis pas une feignante moi, je suis prête à travailler, mais y a rien. Y a rien, tu souffres, et en plus, ils viennent insinuer que t'es de mauvaise foi, que tu ne cherches pas vraiment... »

*

Je dois avouer pire : votre tête ne me revient pas.

À l'automne 2012, déjà, bien qu'obscur conseiller, on vous a vu partout. Vous posiez dans *Libération* pour une double page titrée – je cite – « Le petit génie de l'Élysée ». Le rédacteur vous qualifiait de « pièce maîtresse dans le dispositif élyséen », un « garçon d'un commerce délicieux, avec un naturel désarmant », dont « tout le monde loue les qualités : une intelligence maligne, une capacité de travail de bûcheron ». C'est vers cette époque-là, il me semble, que j'ai demandé à ma sœur : « Mais c'était pas lui, le gars en classe avec toi à la Pro ? – Si, on se

tirait la bourre pour la première place. On s'entendait plutôt bien. Les vieux l'adoraient. » Ce fut ensuite une avalanche de portraits, toujours aussi cinglants, dans *Le Nouvel Observateur* (l'« enfant prodige de l'Élysée, doté d'un incroyable charisme »), dans *L'Express* (« Mozart de l'Élysée »), dans *Les Échos*, *Le Figaro*, *Le Monde*, *Challenges*, etc. Partout, vous posiez avec vos mines pour catalogue des 3 Suisses : les traits réguliers, le nez droit, la peau lisse, la mâchoire carrée.

Mais qu'est-ce qu'elle a, votre tête ? Les visages sont marqués, normalement, on y devine la trace d'un échec, la griffe d'un drame, de la souffrance, de l'humain quoi. Mais vous non, c'est sans cerne, sans ride, sans bouton. Jusqu'à vos gestes, d'une élégance de fer : vous transpirez l'assurance, la confiance. Un « Maître de l'Univers ». Dans le roman de Tom Wolfe, *Le Bûcher des vanités*, son héros trader, un loup de Wall Street, s'auto-surnomme ainsi : « Maître de l'Univers. Au sommet. Inaccessible. Intouchable. Dans sa cuirasse de richesse et de pouvoir. Une cime d'où l'on contemple le reste du monde. » C'est vous. Rien que votre photo, là, pleine page en couvertures de vos biographies ouvertes sur mon bureau, a l'air de me contempler comme ça : depuis une cime. Et avec vos lèvres, leur pincement, le rictus au coin, le demi-sourire, vous vous moquez de moi, on dirait.

C'est physique. C'est viscéral. C'est très mal. Je ne m'en vante pas, au contraire : c'est un aveu que je vous livre, honteux. Et pourtant, j'en suis persuadé, ce rejet, physique, viscéral, nous sommes des millions à l'éprouver. C'est désormais un fait politique. Pourquoi ? D'où ça vient ? Vous exhalez une classe. Vous portez en vous une suffisance qui suscite chez le commun, chez moi, chez nous, à la fois respect et révolte. Vous êtes convaincu de votre supériorité, surhomme quasiment, et cette morgue que vous affichez, ça nous remue l'orgueil, voilà la vérité. Les paysans, à mon avis, croisant leur seigneur, avec leur carrure, avec leur armure, ça devait les tracasser pareil, la fierté blessée qui tourne à la jacquerie.

C'était l'instinct, ça. Je me suis repris : qu'avais-je contre vous, au fond ? Juste des a priori : Rothschild et un délit de belle gueule. Ça faisait court, comme argumentation. Alors que, je le sais bien : qui sont les meilleurs alliés, toujours ? Les transfuges, les bourgeois repentis, qui ont traversé le miroir, qui sont revenus

du côté obscur de la force. Les armes acquises chez l'ennemi, peut-être les retourneriez-vous contre lui ? Peut-être seriez-vous un fidèle et preux chevalier dans la croisade décrétée au Bourget : « Mon adversaire, c'est le monde de la finance » ? Il fallait vous laisser votre chance. Vous seriez, si ça se trouve, à l'Élysée, l'antichambre pour que les Anne, les Peggy, aient l'oreille du président...

*

« On m'a proposé un CDI, à Metz, dans un hôtel. J'étais prête à partir là-bas, mais j'avais pas d'argent pour déménager. »

À la sortie de Mametz (dans le Pas-de-Calais), une jeune fille marchait sur le bord de la route. Elle faisait pas vraiment de stop, mais nos routes de campagne, dans le Nord, ne sont pas envahies par les touristes qui randonnent, la marche est plutôt un marqueur de pauvreté. Du coup, je prends tous les marcheurs comme ça, qui galèrent dans la cambrousse, même les punks à chiens avec leurs clébards dans le coffre. Je me suis donc arrêté. Elle a hésité à s'asseoir. Mes deux enfants à l'arrière l'ont rassurée. Laurelyne, elle s'appelle. La petite vingtaine, 22, 23 ans. Elle rentrait d'un dimanche chez son copain.

« Pour emporter mes affaires à Metz, il fallait que je loue une camionnette, 250 euros, et que quelqu'un me conduise. J'ai pas le permis.

— Mais ton copain, il pouvait pas ?

— Lui non plus, il n'a pas le permis. Et on vient de se rencontrer, c'est trop tôt pour demander ça à sa famille.

— Pôle emploi, ils ont pas une "aide à la mobilité", un truc comme ça ?

— Je suis allée voir. Ils ont supprimé cette aide. La dame, elle m'a expliqué qu'avec tous les chômeurs, ils faisaient des économies, et donc que ça n'existait plus. Je me suis dit : C'est pas possible, y a bien quelque chose pour moi. Mais non : y a rien. Il faut que j'aie 25 ans. Avant ça, ils comptent sur les parents, sauf que moi, mes parents, il faut pas que je compte dessus...

— Tu fais comment pour vivre ?

— J'ai reçu 50 euros de la commune.

— 50 euros ! »

On approche de la gare de Lillers, où je dois la déposer pour qu'elle remonte

sur Béthune. Elle ne paie jamais ses billets, elle m'explique, et le dimanche le contrôleur ferme les yeux.

« La seule solution, c'est de faire des gosses. Ma sœur, elle a 19 ans, elle vient de faire un gosse. Je lui ai dit : "C'est bon, maintenant t'auras droit aux allocs..." »

— Elle l'a pas fait que pour ça ?

— Non, pas seulement. Maintenant, elle est musulmane.

— Avec le voile et tout ?

— Oui.

— Ah ouais ?

— C'est presque mieux. Elle parle comme de la poésie, maintenant.

— Hein ? De la poésie ?

— Oui, avant, elle disait des gros mots tout le temps, c'était un défilé d'injures, elle buvait, tout comme un homme. Maintenant, elle est polie, elle est sage, elle ne boit plus d'alcool.

— Ah bon, alors ça va être une bonne mère...

— Je crois. »

Je lui ai pris son 06, à Laurelyne, juste ocazou. Ocazou elle décrocherait un CDI, à nouveau, à l'autre bout de la France, je ferais chauffeur, je prendrais deux jours pour un aller-retour. Même si ça n'est pas mon boulot. Et après tout, peut-être que c'est mon boulot, de l'accompagner, de l'écouter, de porter sa voix.

*

Finalement, non : les Peggy, les Anne, les Laurelyne, n'ont guère gambadé au quatrième étage de l'Élysée.

« Macron a transformé son bureau en antichambre du Medef », ironise un patron, habitué des lieux. Et l'ancienne dirigeante du Medef, justement, Laurence Parisot (qui vous appelle par votre prénom, qui a failli vous recruter) : « Emmanuel est un précieux relais de la voix des entreprises. »

Un « relais » à tout propos. Sur les retraites, vous plaidez pour des « réformes structurelles », pour que « la durée de cotisation soit augmentée plus vite que prévu » – des ardeurs freinées par le Premier ministre Jean-Marc Ayrault.

Sur le logement, vous entravez la ministre Cécile Duflot : « Il relayait avec force les inquiétudes de Bernard Spitz, le président de la Fédération française

des assurances. » Un lobbyiste que, il est vrai, vous fréquentez dans les think tanks En Temps réel et Terra Nova. « C'est simple, résume un conseiller ministériel, chaque fois qu'on touchait à un lobby, on avait le droit à une contre-offensive de Macron. »

Quant au contrat de travail, bien sûr, il convenait de le « simplifier », de le « flexibiliser ». Votre ancien collègue à l'Élysée, Aquilino Morelle, se souvient : « Il évoquait à tout bout de champ la “nécessaire réforme des prud'hommes”. Se faisant le fidèle porte-parole des chefs d'entreprise, toutes les occasions étaient bonnes pour proposer cette mesure. Alors je me moquais de lui sur l'air de “Tu vas encore nous fourguer ton machin...” »

Bref, vous poussez François Hollande à droite, toujours plus à droite. Comme si toutes les forces sociales, le Medef, la presse, la Commission européenne, etc., ne l'y poussaient pas. Comme si sa propre pente, surtout, à lui président, ne suffisait pas. Puis est venue votre grande œuvre, dont vous fûtes, dit-on, le « moteur », l'« architecte », le « porteur » : le Pacte national pour la croissance, la compétitivité et l'emploi. Le fameux CICE : un super-cadeau à 20 milliards d'euros. Et avec quelle contrepartie ? Zéro. Pierre Gattaz promettait bien « un million d'emplois », pin's à l'appui, mais sans garantie. Ces gens-là, leur parole vous suffit.

*

« Tiens, aujourd'hui, je viens d'intégrer le CICE, le Crédit Impôt Compétitivité Emploi, dans les comptes de la boîte. »

Roland est comptable dans une entreprise, filiale du groupe Vinci. Ça nous intéressait, cette petite mécanique financière.

« Et comment vous faites, alors ? Vous mettez ça dans les “investissements” ?

— Non, c'était tout simple : j'ai inscrit une ligne de crédit, 400 000 euros, boum, à rajouter d'un coup dans les “plus”.

— Mais vous allez devoir embaucher, non ?

— Pas du tout. D'ailleurs, chez nous, il y a une dame qui est partie en congé maternité. Un peu après l'accouchement, la collègue fait une infection, et elle enchaîne sur un arrêt-maladie. La boîte l'a convoquée... pour un entretien préalable au licenciement. Ils lui ont expliqué qu'ils ne pouvaient pas la garder, que ça coûtait trop cher de l'indemniser, vu qu'en ce moment les salaires sont

gelés et la situation pas terrible terrible. Ça a fait du barouf, elle est allée voir les syndicats... En attendant, elle a plus de boulot, deux enfants à charge. Et moi, au même moment, je vois tomber les 400 000 euros du CICE. »

Proche de la retraite, Roland a toujours voté socialiste, un atavisme familial. Et c'est navré qu'il raconte les avatars de votre réforme : « J'ai fait mon boulot, mais c'est bizarre, quand j'entends Hollande parler des contreparties, tout ça... Chez nous, ils ont pris le fric presque sans le remarquer, et ils licencient une collègue avec quinze ans d'ancienneté parce que ça coûte trop cher... »

*

Le Monde résumait vos prouesses : « Pacte de compétitivité en 2012, Accord national interprofessionnel en 2013, Pacte de responsabilité en 2014 : la tonalité de la politique économique du président lui doit beaucoup. » Toutes mes félicitations. Ce travail achevé, vous pouviez quitter l'Élysée. La relève était assurée : Laurence Boone vous a remplacé, une ancienne de Barclays et de Bank of America. Votre collègue Jean-Jacques Barbéris, lui, est parti pour Amundi (qui gère les actifs de Crédit Agricole Asset Management et de la Société Générale Asset Management). Côté Matignon, le conseiller Économie du Premier ministre, Jérôme Pellet, fut recruté chez BNP Paribas. Et bientôt, Manuel Valls aux affaires, c'est Sébastien Dessillons qui l'épaulerait : venu de chez Goldman Sachs, il repartirait chez BNP Paribas. Vive le pluralisme bancaire ! Aucun, en revanche, n'a rejoint le Secours populaire.

*

J'ai rappelé Laurelyne à la rentrée de septembre.

« Ça va ? T'as pris des vacances ?

— Je voudrais bien mais j'ai pas d'argent. Je suis allée une fois à la mer, avec le train à 1 euro, mais il a plu toute la journée ! Sinon, le reste du temps, j'ai cherché du travail.

— Et t'as trouvé ?

— Je viens de terminer ma période d'essai chez Cora, c'est la Mission locale qui m'a proposé ça. Ils m'ont payé 230 euros les six semaines, alors que je faisais les 35 heures et tout ! C'est affolant.

- Et c'est terminé, là ?
- Oui, mais ils vont m'embaucher pendant six mois en contrat pro.
- Contrat pro, ça veut dire que t'as une formation et tout ?
- Nan, enfin oui, mais c'est à l'intérieur de l'entreprise, pour tenir la caisse, mais j'ai déjà fait ça chez Match pendant toutes mes études. C'est pour qu'ils puissent toucher les aides, ils sont exonérés, je crois.
- Tu seras payée combien, là ?
- 50 % du Smic. Et dans six mois, rebelote. »

Mais c'est à Laurelyne que vous servez la leçon. Pas au patron de Cora, ni de Vinci. À la télé, néo-ministre, vous devisez : « Si j'étais un chômeur, je n'attendrais pas tout de l'autre, j'essaierais de me battre. »

Comment osez-vous ? Que savez-vous des Laurelyne, des Anne, des Peggy ? Que savez-vous de leur combat, de leur quotidien combat ? Que savez-vous de leurs vies ? Que savez-vous de la vie ? Que savez-vous de vous ? De qui vous seriez face à cette épreuve ? « Si j'étais chômeur... » énoncée comme un jeu d'enfants ? Vous êtes indécent.

Étudiant

Un intellectuel en politique

« Pour moi, le premier apport de la littérature est de m'avoir transmis certaines choses avant même que je les connaisse. J'ai connu les odeurs des fleurs d'abord chez Colette ou Giono avant de les respirer moi-même... » Les grilles de La Providence étaient hautes, et peut-être était-ce la seule manière de s'échapper ? D'échapper à un bonheur trop conforme, à la petite bourgeoisie, à la tranquillité provinciale ? Par les mots. Votre jeunesse est faite des mots.

Ces mots, la langue, les livres, c'est le legs de Manette, votre mamie chérie, l'ancienne directrice d'école : elle vous a câliné, choyé, habillé de mots, comme dans des langes d'affection, votre enfance a baigné dans sa bibliothèque, dans sa collection « Blanche » de Gallimard. « Ma grand-mère m'a initié au premier Giono, celui de *Regain* et de *Colline*, au merveilleux Giraudoux que plus personne ne lit aujourd'hui, à Colette énormément. » À 11 ans, pour lui plaire un peu, sans doute, pour l'épater, vous lisez *La Symphonie pastorale*, *Le Roi des aulnes* bientôt, Paul Éluard et René Char. « Ensuite, au cours de l'adolescence, il y a eu Gide et Camus, commentez-vous. Proust et Céline sont venus après. Un livre comme *Les Nourritures terrestres* a été très important pour moi, en même temps que j'étais touché aussi par Camus. D'un côté, Gide l'intellectuel devenu sensuel, et de l'autre côté, Camus arrivant de la Méditerranée, avec son côté brut, minéral, devenant intellectuel engagé. » Avec une part de snobisme, que je comprends, que j'ai pratiqué, ce goût pour les belles lettres : sur une photo de classe, en guise de dédicace, vous usez de l'adjectif « oulipien », qui contraint votre camarade à ouvrir le dico à la page « oulipo », pour Georges Perec et son « Ouvroir de littérature potentielle ». Qu'il est précoce ! s'exclame-t-on. Qu'il est doué ! Qu'il est différent !

C'est un concert de louanges. Vous n'épatez plus seulement votre grand-mère, vos condisciples sont babas, tous les enseignants gagas : « C'était l'élève qui

restait avec moi pour discuter sérieusement », se souvient Marc Defernand, votre prof d'histoire (dans sa classe en sixième, j'étais l'élève qui se cache derrière son cahier). « Ma fille a souffert de mon admiration pour Emmanuel, estime Léonard Ternoy, votre prof de lettres. Elle avait un an de plus. Elle préparait son bac français et je parlais à table du jeune Macron, ce garçon exceptionnel. »

De la lecture, fatalement, vous en venez à l'écriture. Mais c'est pour encore mieux séduire : en première, dans l'atelier théâtre de Brigitte Auzière, vous choisissez une pièce d'un auteur italien, dont, inculte, j'ignore jusqu'au nom : Eduardo De Filippo. Vous jouez le rôle principal, vous mettez en scène, vous introduisez des citations (de Jean Tardieu, « Ainsi, nous pouvons décider ensemble que le cri du chien sera nommé hennissement, et que tous les chiens de la terre vont se mettre à hennir »), vous rajoutez des scènes : sept femmes en robe de mariée, captivées par le même homme, qui lui tournent autour, qui vantent ses charmes, et ce Don Juan qui ne les épouse pas. Comme si vous étiez sûr des vôtres, de charmes. « J'ai vu Gérard Philipe jeune », s'enthousiasme encore, vingt ans plus tard, l'animateur du festival de théâtre lycéen, Claude Verdier. À l'issue du spectacle, il était monté sur scène, pour féliciter la troupe, et il vous avait consacré un quatrain :

De ses cinq compagnons, il se dit le plus grand.
Mais il est si trompeur que l'on doute un instant...
Brigitte, rassure-toi, son jeu et son ardeur
Savent faire frissonner tant son art est majeur.

*

Toute votre adolescence se déroule, dirait-on, sous les hourras et les vivats ! Sous un concert d'applaudissements permanents ! Et les demoiselles qui virevoltent autour de vous ! Vous n'êtes pas né sous une bonne étoile, mais carrément sous un soleil de joie. Avez-vous connu le doute ? Avez-vous connu la fragilité ? Avez-vous connu la médiocrité ? la nullité ? le sentiment – comme vous direz plus tard – de n'être rien ? de ne rien valoir ? de vous regarder, et d'être regardé, comme une merde ? Avez-vous connu ça ? Non ? Tant mieux pour vous. Tant mieux, vraiment. Nulle ironie chez moi, aucune jalousie. Juste que, en même temps, ça vous manque. Ça vous manque tellement. Sans me vanter, et il n'y a pas de quoi, d'ailleurs, s'en vanter, mais j'ai connu ça, des

années durant, la médiocrité, la nullité, le sentiment de n'être rien et de ne rien valoir, des années de dépression, de dépréciation, une merde, juste une merde, et l'envie d'en finir. Je connais ça encore, à l'occasion, des failles, des rechutes.

J'en tire une force, de toutes ces faiblesses : l'empathie. Dans les blessures des autres, j'entends mes blessures. Je vous jure que ce clochard, dont la femme s'est barrée, et qui s'est réfugié dans la bouteille, et qui a sombré, sombré, sombré, qui ne se lave plus, qui ne règle plus son loyer, c'est moi, je le sens, ça pourrait être moi. Je vous jure que ce jeune, *no future*, qui casse des canettes de bière sous l'abribus, qui vous répond « à quoi bon une formation ? », c'est moi, ça pourrait être moi. Je vous jure que tous les paumés, tous les découragés, c'est moi, ça pourrait être moi, une feuille de papier à cigarette qui sépare nos destinées, une bifurcation heureuse, mais je peux encore baisser les bras, devenir eux, abandonner, et j'espère l'inverse, qu'eux se redressent avec moi. Je sens ça, je vous le jure, dans les profondeurs de ma chair, dans mon âme qui les embrasse, je sens notre commune humanité.

*

« Il a 18 ans, rien ne lui fait peur. » Vous voilà à Henri-IV, désormais, le lycée de Maupassant, de Musset, de Gide, de Sartre, de Nizan, à l'ombre du Panthéon, et vous êtes là pour devenir l'un des leurs : « Je rêvais d'être écrivain. » Vous élevez votre degré d'ambition littéraire : « Pendant son temps libre, retrace *Le Monde*, il peaufine un roman d'aventures (jamais publié) qui se déroule à l'époque précolombienne. "Il en parlait sur un ton mystérieux, se remémore Jean-Baptiste de Froment. Il suggérait qu'il s'agissait de quelque chose de majeur, de très abouti." » « Babylone Babylone », tel était le titre provisoire, semble-t-il, l'histoire du dernier Indien au Mexique.

À la même époque, moi aussi, j'essaie d'écrire. J'essaie juste. Je m'enterre dans le Santerre, à Proyart, dans l'ancienne ferme de ma grand-mère, et à l'abri des hangars et des regards, été après été, je tapote sur mon clavier. Je peine. Je m'échine, laborieux. Ces pages, ces milliers de pages (romans, théâtre, poésie, essais, j'ai tout tenté), ces pages, je les cache, honteux. Jamais je ne les évoque, encore moins sur « un ton mystérieux », sûrement pas comme « quelque chose de majeur, de très abouti ». Je me juge et me condamne : c'est mauvais, du sous-

Céline. Au fil des chapitres, je m'apitoie volontiers sur mon sort, et sur le sort, en vrac et en vague, des ouvriers licenciés et des poules en batteries, des affamés du tiers-monde et des forêts amazoniennes. Ce vaste monde, je le méconnais, et mon imagination, butée, bornée, stérile, ne s'envole pas vers le Mexique et son dernier Indien. Je tourne en rond, et pas mal autour de mon nombril.

Saison après saison, manuscrit après manuscrit, je m'accroche pourtant à l'écriture comme à une obsession, comme à une rédemption : parce que je n'ai rien d'autre ! Aucun talent de rechange ! Il me faut, par les mots, racheter ma saleté.

Quel est mon grand drame, alors ? Étudiant en fac de lettres, les enseignants me destinent à devenir enseignant. Mes parents également, « il faut se caser », « faire son trou ». Moi-même, je ne vois pas d'issue. L'Éducation nationale s'avance vers moi comme une fatalité, prête à m'engloutir tout entier : après l'école maternelle, la primaire, le collège, le lycée, l'université, vais-je donc retourner au collège ou au lycée ? Jusqu'à ma retraite, puis ma mort ? C'était incestueux, je trouvais, ce parcours, comme si jamais je n'étais sorti du ventre de ma mère. Comme si jamais je n'avais franchi les hautes grilles qui protègent mon existence, à l'abri du réel. Comme si j'étais déjà dans le cercueil, étouffant vivant...

Et par-dessus, ou par-dessous, un amour malheureux. (Soupirs.)

*

Depuis « Babylone Babylone », depuis votre ébauche de « grand roman picaresque », vingt ans, presque vingt-cinq, se sont écoulés. De quelle œuvre avez-vous accouché ?

C'est peut-être là, à Henri-IV, que vous avez glissé, glissé mollement.

En plus de votre longue crinière, vous promenez un grand manteau noir qui vous « donne une allure de poète romantique ». Très vite, vos condisciples remarquent votre érudition. Vous déclamez du René Char avec une voix théâtrale, et là-bas aussi votre professeure de français tombe en pâmoison. « Emmanuel était épique, on sentait qu'il avait un souffle, une énergie intérieure, assure Hélène Huby, camarade de khâgne. Il était respecté pour cela. » À quoi bon écrire si, déjà, vous en avez l'« allure » ? Le « souffle épique » ? L'« énergie

intérieure » ? C'est une ascèse, l'écriture, une mise en retrait du monde, avec un faible retour en applaudissements, vous qui en êtes nourri, avec votre ration quotidienne d'éloges. C'est aussi le temps où l'on se mesure à soi-même, l'écriture, où souvent l'on se déçoit : on portait dans l'esprit une idée, si géniale, si originale, et voilà que, sur le papier, se révèlent nos limites, ce n'est que ça, nous ne sommes que ça, ni Homère ni Rimbaud, un bouquin de plus dans la pile des libraires, des phrases qui s'ajoutent à d'autres phrases, des milliers de phrases, depuis des siècles.

« Au départ, on était impressionnés car il était très à l'aise, il était assez bon en *name dropping* culturel, se rappelle, guère clément, votre collègue Jean-Baptiste de Froment. Puis les premières notes sont tombées et là on s'est dit "c'est du pipeau". Il parlait très bien, singeant le langage universitaire à la perfection, mais c'était au fond assez creux. » Vous ratez Normale Sup, dès l'écrit, à deux reprises. Je ne vous le reprocherai pas, au contraire : ça vous rendrait presque humain, l'échec. C'est autre chose qui chiffonne, le début de l'imposture : « Macron, sans se dire normalien, avait l'habitude d'expliquer à ses interlocuteurs qu'il avait assisté à des cours à Normale Sup, remarque un proche. Et dans le petit Paris, ces simples riens, accumulés dans les dîners en ville, exagération après exagération, finissent par vous faire une légende... » La presse – *L'Obs*, *Vanity Fair*, *Closer* – vous adoube « normalien ». Et le président de la Fondation de l'ENS, le journaliste Alain-Gérard Slama, invente pour vous le titre de : « normalien d'honneur ». C'est presque mieux que « normalien » tout court et avec concours, l'« honneur », le titre spécial, la flatterie sur mesure : voilà votre blessure cautérisée...

Vous bluffez tout le monde. Vous vous bluffez vous-même. Vous entamez, à l'université Paris-X, des études de philosophie, et voilà que dans le journal de Sciences Po, des années plus tard, en 2010, vous affirmez avoir « commencé une thèse sur l'intérêt général avec Étienne Balibar ». Avoir « commencé », même une simple esquisse, vous suffit pour la vanterie... Le philosophe n'en conserve « strictement aucun souvenir », mais qu'importe : *Libération*, *Paris Match* et consorts vous accordent le doctorat sans barguigner. Et de votre « maître de thèse », vous déclarez qu'il vous a « beaucoup inspiré »... « Je trouve

absolument obscène cette mise en scène de sa “formation philosophique”, qu’il organise lui-même ou que son entourage organise », tranche Étienne Balibar.

Cette mythologie culmine, bien sûr, avec Paul Ricœur. Qu’avez-vous fait pour ce philosophe ? De l’archivage, un peu de documentation, les notes de bas de page, la mise en forme de bibliographies... Autour de ces tâches, admettons, une complicité est née, que vous embellissez : « Il m’a rééduqué sur le plan philosophique... Je suis reparti de zéro... Avec lui, j’ai lu ou relu de la philosophie antique. Il avait sur ce sujet un recul exceptionnel, dû au fait de l’avoir étudiée et enseignée pendant un demi-siècle. » Et cette sagesse, bien sûr, c’est à vous qu’il l’a transmise sur la fin de sa vie, vous voilà son héritier... Ce brevet vous autorise un charabia : « Je fais le lien entre la transcendance et l’immanence. J’ai toujours assumé la dimension de verticalité mais, en même temps, elle doit s’ancrer dans de l’immanence complète de la matérialité », un baratin prétentieux que les journalistes transcrivent avec zèle, comme s’ils questionnaient un profond penseur. Membre du Fonds Ricœur, la philosophe Myriam Revault d’Allonnes s’exaspère : « Il en tire un bénéfice totalement exagéré. Ricœur était sensible à la notion de solidarité. Or, chez Macron, le conservatisme est assimilé à l’archaïsme supposé des acquis sociaux et le progressisme à la flexibilité et la dérégulation économique. Ce n’est ni un intellectuel, ni un homme d’État, mais un technocrate, certes intelligent et cultivé, mais représentant une pensée de droite libérale assez classique. »

C’est un symptôme : on s’interroge sur vos « relations » avec Paul Ricœur, sur votre « proximité » ; même la philosophie devient affaire d’entregent. On vous épargne la seule question qui vaille : où est votre œuvre ? où peut-on découvrir votre pensée ? quels ouvrages avez-vous publiés ? Rien, aucun, le néant.

Vous avez fait semblant. Du vent, masqué par des « allures » et des postures, une vitrine avec du vide derrière. Qu’avez-vous fait de votre temps, alors ? Durant ces décennies, vous avez préféré le vernis, brillé dans le Tout-Paris, toute votre énergie a été consacrée aux mondanités. Ces fréquentations de salon vous ont garanti la légende, étalée avec complaisance : « Un intellectuel en politique ».

*

Mon écriture solitaire était stérile, c'est le réel qui m'a fécondé.

L'amour, aussi. Vous avez lu Milan Kundera, bien sûr. Vous avez même joué son *Jacques et son maître* à La Providence, j'étais dans l'assistance. (C'était formidable.) Dans son roman *La vie est ailleurs*, mon préféré, et dans ses essais, l'écrivain distingue :

- l'amour lyrique, qui est lié au « je », à la poésie, à l'adolescence, qui cherche dans la femme, dans l'autre, un reflet de soi-même ;
- et l'amour épique, lié au « il », au genre romanesque, à l'âge mûr, qui cherche dans les femmes, dans les autres, la variété du monde.

Je suis passé de l'un à l'autre, d'une chimère à la chair : Tristan a cessé d'attendre Iseult. Et j'ai, enfin, sauté par-dessus les grilles.

Je me revois, c'était il y a vingt ans, à l'entrée du zoo d'Amiens, pour mon premier reportage, un genre de dépucelage. Édouard, le monsieur Com' du zoo, m'avait conduit dans les bureaux, et j'avais sorti mon cahier à spirale. Dedans, étaient recopiées des citations du *JDA, Le Journal des Amiénois*, que je lisais à mes interlocuteurs, naïvement, scolairement, avec un côté Raphaël Mezrahi : « Le parc zoologique de La Hotoie est devenu un authentique espace de liberté », écrivaient les plumitifs de la mairie.

ÉDOUARD réagissait : Nan, ça, non, un zoo, ça reste un zoo...

CARINE, animatrice : Y a sept hectares, soixante-dix espèces, bon bah forcément les animaux sont dans des enclos plutôt étroits.

« Les animaux évoluent dans leur milieu naturel. »

ÉDOUARD : C'est pas possible, ils sont en captivité...

CARINE : ... et à des milliers de kilomètres de leur milieu naturel, justement !

« Sandrine, l'éléphante, tend sa trompe aux enfants comme en signe de bienvenue. »

ÉDOUARD : Non, elle est agressive, même très agressive. Elle a comme des crises de nerfs.

CARINE : Elle a des réactions très violentes. Et c'est vrai que l'enclos des éléphants, il est trop petit.

M. TAVERNIER, responsable animalier : Elle s'est cassée les défenses toute seule, tellement elle est méchante. Et puis, elle a bousculé plusieurs soigneurs...

sans compter, moi, un coup, elle a failli me tuer ! Maintenant, c'est fini, on évite tout contact direct. On a des portes montées sur vérins hydrauliques.

Je suis sorti du zoo allégé, tout guilleret. Je débutais sur un mode comique, mais moi qui me cherchais, j'avais trouvé ma voie, enfin, mon chemin, une raison d'être : rendre à la réalité ses aspérités, quand mille autres cerveaux, dans cent bureaux, à tous les étages de tous les pouvoirs, les communicants, les chargés de ceci, les directeurs de cela, ont pour fonction de lisser la réalité, de la gommer, d'en atténuer la dureté. Et ils accomplissent leur tâche avec d'autant plus de zèle, d'efficacité, qu'ils l'ignorent pour de bon, ce réel, qu'ils le regardent de loin, de haut, derrière des statistiques, des textes de loi, des numéros de dossiers, avec toute une langue nulle et neutre, le zoo ici décrit à grand renfort de « naturel » (sept fois), d'« authentique » (trois fois), de « liberté » (trois fois), d'« harmonie » (trois fois), d'« aventure » (deux fois), toute une novlangue qu'il nous faut lire à l'envers.

Durant ma traversée du désert, mes années de solitude, j'en étais sevré, du réel, ce dehors qui à la fois m'attirait et m'effrayait. Alors, comme un assoiffé qui aperçoit une oasis, j'ai couru et j'ai plongé. J'ai plongé chez « les damnés des restos », derrière les façades des hôtels étoilés où vous dînez. J'ai plongé chez les « OS du combiné », dans les centres d'appels, qu'on nous vendait comme la « Silisomme Vallée », avec une banderole déployée devant la gare : « Bill Gates serait fier de nous. » J'ai plongé à la fourrière municipale, accompagné des chiots chez le véto pour leur dernière piqûre : « Je te préviens, c'est pas beau à voir. Chez des petits comme ça, on ne trouve pas la veine. L'aiguille, on l'enfonce dans le cœur. » J'ai plongé avec des portraits de sans-papiers et des rencontres de poivrots, avec un « requiem pour un camping » et la « métaphysique du tuning », dans les boîtes d'intérim et à la maison d'arrêt, dans la forêt de la précarité, TUC, RMI, RSA, CES, CEC, emplois-jeunes, emplois-tremplin, emplois-solidaires. J'ai plongé avec des intellectuels aussi, Jean Gadrey et les « gourous de la croissance », Emmanuel Todd et le « sentiment d'impuissance », Richard Wilkinson et l'égalité « clé du progrès », Pablo Servigne et « l'entraide comme autre loi de la jungle ». J'ai plongé, surtout, avec les lave-linges Whirlpool et les pneumatiques Goodyear, avec les canapés Parisot et les chips Flodor, avec les tableaux de bord Magnetti Marelli et les papiers peints Abélia, j'ai plongé dans l'arrière-cour de votre « mondialisation

heureuse ». J'ai plongé dans « la vie de l'entreprise », que vous connaissez si peu, mais dont vous vous gargarisez tant, j'ai vendu mon journal à la criée, arraché abonnement après abonnement, livré les numéros à vélo pour éviter les frais de poste, démarché des bars-tabac, négocié avec un distributeur départemental, puis national, me suis auto-embauché, puis fait licencier. La pauvreté, objectivement, entre 1 043 euros de Smic et 868 euros d'Assedic, mais la richesse des rêveurs : « Son chapeau était vieux, écrit Hugo, l'eau passait à travers ses souliers et les astres à travers son âme. » J'ai plongé dans les emmerdements, jusqu'au cou, jusqu'au nez, jusqu'à n'en plus respirer, trois procès, pour diffamation toujours, avec le premier adjoint, avec *Le Courrier picard*. J'ai été traité de « parasite social » au tribunal, de « taliban de l'information », de « terroriste journalistique », paria dans ma ville, et je passe sur des « Vous êtes presque aussi con que Serge Halimi » et autres « Allez exercer votre métier ailleurs ! ». J'y suis allé, donc, ailleurs, j'ai plongé, grâce à Daniel Mermet, grâce à « Là-bas si j'y suis », grâce à France Inter, dans la France entière magnéto en bandoulière : ma première enquête, en Lorraine, à Longwy, sur le PDG-voyou de Daewoo, gratifié d'une légion d'honneur, et votre ami Alain Juppé qui voulut d'emblée me faire virer, qui y parvint, ça me fait encore marrer. Sorti de la Maison ronde par la porte, j'y suis rentré par la fenêtre, baladant mon micro des camions du Mont-Blanc jusqu'aux plombiers polonais, des pavillons de complaisance dans le port de Marseille aux beaux quartiers de Paris. J'aimais ça les beaux quartiers, m'infiltrer dans votre France à vous, que je connais trop mal, les assemblées générales d'actionnaires de Casino, Vinci, LVMH, une réception d'ambassadeur au Ritz (avec, dans les toilettes, une tête de cygne comme chasse d'eau), des visites de yachts à Monaco, le Bruxelles des exilés fiscaux. Ou Mohamed le biffin du 16^e, édenté, qui la nuit venue, assis sur une marche, une bière à la main, m'a raconté ses amours déçus : comment aimer et être aimé, sans dents ? Dans le Limousin, ça me revient, avec un restaurateur qui m'a amené au « bois à pédés », se faisant sucer par un inconnu sous la pleine lune et à deux mètres de mon magnéto : « T'aimes ça, hein, espèce de chienne, hein, t'aimes ça ? » diffusé à l'antenne. Étrange réel, incongru réel, formidable réel, j'ai plongé, et je plonge encore, toujours pas rassasié, je me régale, je m'enivre. En « député-reporter » maintenant, trop rarement, avec les femmes de ménage à l'Assemblée, avec les « accompagnantes d'enfant en situation de

handicap » dans les écoles, avec les infirmières des hôpitaux psychiatriques, ou bien là, durant cette semaine « Gilets jaunes », un grand gavage, les visages de Cindy, de Loïc, de Marie que je dévore, leurs mots que je bouffe, leurs peines leurs joies leurs colères qui deviennent les miennes, vampires de leurs vies, boulimique du réel, jamais mieux qu'au milieu d'eux, plongé dans le peuple.

C'est ma came, une addiction, avec ma graphomanie derrière, plus de quatre mille feuillets pour *Fakir*, j'ai calculé, plus une quinzaine de livres – dont un, plus achevé à mes yeux, plus important, et qui, je l'espère, traversera le temps.

C'est ma drogue, et je sais pourquoi : je dois tout aux autres. Je me sauve par les autres.

*

« Affronter la réalité du monde nous fera retrouver l'espérance. » Voilà la première phrase de votre unique livre : *Révolution* (paru à l'automne 2016). Comme incipits, on avait Flaubert : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage », Camus : « Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas », Aragon : « La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. Elle lui déplut, enfin. » Vous laisserez donc à l'histoire des lettres un : « Affronter la réalité du monde nous fera retrouver l'espérance », cette « réalité du monde » que vous connaissez si bien...

Vous poursuivez, avec la même originalité :

« D'aucuns pensent que notre pays est en déclin, que le pire est à venir, que notre civilisation s'efface. Que le repli ou la guerre civile constituent notre seul horizon. Pour se protéger des grandes transformations du monde, nous devrions remonter dans le temps et appliquer des recettes du siècle dernier. »

Votre grand-mère vous a donc langé de mots, vous avez dès le biberon tété du André Gide et sa *Symphonie pastorale*, les poèmes d'Éluard et de René Char, tout un lycée a applaudi votre « génie » naissant, et pour la première page de votre unique livre, vous enfilez ces lumières : « pays en déclin », « grandes transformations », « recettes du siècle dernier », *etc.*

Bonjour le « souffle épique » ! Le « picaresque » ! Le « quelque chose de majeur » !

Vous enchaînez, sans complexe :

« Nous sommes entrés dans une nouvelle ère. La mondialisation, le numérique, les inégalités croissantes, le péril climatique, les conflits géopolitiques et le terrorisme, l'effritement de l'Europe, la crise démocratique des sociétés occidentales, le doute qui s'installe au cœur de notre société : ce sont les symptômes d'un monde en plein bouleversement. »

C'est Monsieur Homais qui a volé la plume de Flaubert...

« À cette grande transformation nous ne pouvons répondre avec les mêmes hommes, les mêmes idées. En imaginant que revenir en arrière serait possible. [...] Nous devons regarder ensemble la vérité en face, débattre des grandes transformations à l'œuvre. Où nous devons aller et par quels chemins. Le temps que ce voyage prendra. Car tout cela ne se fera pas en un jour. »

J'avoue, oui, j'essaie avec ça. De vous donner honte. Si je vous accuse de « trahir le peuple », ça vous fera sourire, sûrement, dialectique marxiste, hi hi hi, archaïque, oh oh oh, ça vous laissera indifférent : quel peuple ? Un peuple absent de votre famille. Un peuple dont votre éducation, votre formation, toutes les institutions vous ont tenu à l'abri. Un peuple à qui, aujourd'hui, vous envoyez la matraque, pour qu'il s'écarte de votre chemin, pour qu'il ne vous hue pas au passage de votre carrosse motorisé. Le peuple, c'est quoi ça ? Où ça ?

J'essaie avec autre chose, donc : votre œuvre inexistante, le néant, du vent, l'adolescent en vous trahi, votre dette envers votre mamie. Mais pire : lorsque vous publiez un livre, finalement, un livre, cet objet sacré, sacré pour moi, sacré pour vous, sacré dès votre enfance, vous en faites quoi ? Un truc utilitaire, comme un pot de chambre, comme une casserole : pour être candidat, il faut ça, des pin's, des affiches, un site Internet, un compte Instagram, et un essai. C'est fait. La case est cochée. Et qu'importe que les pages soient noircies avec une pluie de poncifs : « Je suis intimement convaincu que le XXI^e siècle, dans lequel enfin nous entrons, est aussi plein de promesses, de changements qui peuvent nous rendre plus heureux », un concours de platitudes : « Si nous voulons avancer, faire réussir notre pays et construire une prospérité du XXI^e siècle dans le droit fil de notre Histoire, il nous faut agir », un défilé de clichés : « La solution est en nous. Elle ne dépend pas d'une liste de propositions qui ne se feront pas. Elle ne saurait émerger de la construction de compromis bancals. Elle

se fera grâce à des solutions différentes qui supposent une révolution démocratique profonde. » Et avec quel style balourd ! C'est un logiciel, rassurez-moi, un algorithme, qui produit des phrases aussi creuses ? Pas un humain ? Pas vous ? Pas le lecteur de Colette ? Elle qui conseillait « il faut avec les mots de tout le monde écrire comme personne ». Qu'importe, pourvu que le temps d'une campagne ça vous donne l'éclat du « il a écrit un livre ».

C'est vous, alors, que vous avez trahi. C'est votre grand-mère Manette. C'est Gide, Éluard et René Char.

C'est votre rêve de jeunesse, « Je veux devenir écrivain », que vous avez oublié, renié, que vous souillez.

Dans le miroir du temps, que dites-vous à l'Emmanuel de 16 ans ? Était-il niais ? Ou êtes-vous laid ?

Énarque

Le temps des parrains

Je regarde votre CV, et je me dis : Tiens, là, peut-être... Peut-être y a-t-il une faille. Une effraction du réel. Cette année-là, vous êtes en stage de l'Ena à la préfecture de l'Oise.

Député, je fréquente la préfecture de la Somme, j'y déjeune avec des ministres, ou en petit comité avec monsieur le préfet, avec son secrétaire général. Un majordome m'ouvre les hautes grilles de fer forgé, me guide sur les pavés vers la bonne entrée. Dans le hall, je suis accueilli par une hôtesse, ma veste en cuir est rangée dans un vestibule, et je patiente dans le grand salon au parquet grinçant. La table est dressée, des nappes épaisses et blanches, des couverts en argent, des assiettes en porcelaine, un petit carton devant, avec nos noms inscrits dessus, et le menu. À travers la porte-fenêtre, je contemple, dehors, le parc aux haies bien taillées, aux chênes centenaires, et je respire bien fort : quelle paix ! Le temps semble un peu s'arrêter. Le bruit du monde ne parvient plus que comme lointain, étouffé... Je goûte, brièvement, aux ors de la République, votre ordinaire décor.

Et pourtant, je me dis : là, peut-être. Là, à Beauvais, dans notre laborieuse Picardie, peut-être que vous y avez rencontré le peuple, un peu. Que vous avez participé à des commissions de surendettement, qu'on vous y a parlé des factures de gaz, des contrats aidés, ou d'intérim. Que vous avez forgé des amitiés, ou juste une, avec une Anne, un Christophe, une Laurelyne...

Un espoir vain. Dans les articles sur cette période, un seul nom revient : Henry Hermand. Il assistait à une réception, ou à une réunion, selon les versions, pour sa zone commerciale de Creil-Saint-Maximin. C'est là qu'il a ouvert son premier « temple », en 1969 : « Les banlieusards affluent sur les parkings géants et passent leurs week-ends derrière leurs chariots, naviguant d'enseigne en enseigne en faisant flamber leur carte bancaire. La formule fait un carton. Pour

l'anniversaire du centre, l'entrepreneur fait venir Claude François qui entonne ses meilleurs tubes devant plus de 10 000 personnes. Hermand ouvrira une trentaine d'autres espaces de ce type et se flattera d'être "à l'origine de 100 000 emplois créés en France et à l'étranger" » (*Le Monde*). Entre lui et vous, c'est le coup de foudre. Vous savez plaire aux vieux. C'est le premier, mais pas le dernier, de vos multimillionnaires. « Emmanuel Macron sent d'emblée tout le parti qu'il peut tirer de cette amitié » (*Le Monde*, toujours).

*

« Si je lis mon nom dans ton bouquin, je traverse la ville en slip et je te fouette. Et même si tu fuis aux États-Unis, je te jure, je me mets dans une noix de coco et je ramerai. » Ce sera mon coup de foudre à moi : Zoubir. Au moment où, un peu plus au sud, vous rencontrez Henry Hermand.

Je viens alors d'achever mes études de journalisme. Le directeur de l'école m'a offert un CDD au *Monde*, que j'ai décliné : « Tu manques d'ambition », il a estimé, déçu. Il se trompait, je crois. D'ambition, j'en étais plein, j'en suis toujours plein, mais d'une ambition buissonnière, d'une ambition littéraire. Et je manquais surtout de modestie pour me plier à la hiérarchie, pour courber l'échine dans les rédactions, pour aspirer à un contrat, puis au suivant, pour grimper en rampant, pour m'enfermer dans un open space, avec l'air conditionné, les papotages de bureau. Je me sentirais, je me sentais déjà, comme une plante en pot. J'ai préféré revenir à Amiens, à *Fakir*, mon « journal fâché avec tout le monde ou presque », à ma liberté, à mes trois procès en cours, à un poste d'emploi-jeune arraché sur le fil, à cette terre presque vierge de la presse dissidente, à ce terrain vague pour des aventures à écrire, les aventures de Zoubir.

Le portail a crissé, et il est entré dans le jardin comme une anomalie : que venait faire sa silhouette de sumo-prolo entre les roses trémières et la haie des voisins ? L'échine voûtée et les bras ballants, aux poings à demi fermés, du malaise agressif, aussi, dans ses cernes d'un kilo, des orteils qui prennent l'air, glissés dans des sandales, et bien sûr, premier stigmaté : Arabe. Ou Kabyle. Ou Berbère. Maghrébin, quoi. Je lui ai aussitôt collé l'étiquette, comme un réflexe : quartier Nord. Quelle erreur d'aiguillage l'amenait ici, dans cette résidence en

lisière du très tranquille Henriville, chez des propriétaires abonnés à *La Croix*, dont les blondes demoiselles participaient aux scouts de France et aux Journées mondiales de la jeunesse, chez nous qui fréquentons des enseignants des éducateurs des psychologues, des enfants d'enseignants d'éducateurs de psychologues, et même des étrangers, pourquoi pas, mais des étrangers enseignants pharmaciens ou psychologues ?

Un météorite, tombé d'une autre planète sociale, qui tapait à la porte de *Fakir* : « À la Citadelle, un jeune est mort, *Allah aramo*, vous savez... » Pas vraiment, non. J'avais juste survolé *Le Courrier picard* : « immense chantier d'insertion », « le plus grand d'Europe », « une chance pour ces personnes en difficulté », *etc.* « Je ne suis arrivé là-bas qu'après, juste après, mais la Mairie a tout fait pour étouffer l'affaire. Elle a fermé la place, elle nous a envoyé une psychologue, qui a demandé qu'on se taise. Et on se tait. » Il s'agitait, trépignait sur son siège. « Et pourquoi ce silence ? Parce que le gamin, là, un Noir, c'était un fils de personne, alors on s'écrase, comme s'il comptait pour zéro. Pourtant, là-bas, on me rapporte des histoires, qu'avant, ils grimpaient sur des tréteaux, que ça branlait sous leurs pieds, que les chefs se foutaient de la sécurité... C'était l'état de choc, et ça dure. »

J'avais, jusqu'alors, « abordé » le réel, à peine effleuré. Les pieds dans le pédiluve. J'allais plonger, et en apnée. Zoubir serait mon guide.

*

Henry Hermand vous a servi de guide, à vous aussi : « Je m'occuperai de vous », vous souffle-t-il. Et cette promesse sera tenue.

Il vous ouvre son carnet d'adresses : toute la « deuxième gauche », à qui durant des décennies il a servi de grand argentier. Il vous présente à Michel Rocard qu'il finança avant vous, et avec lui à Louis Schweitzer, Pascal Lamy, *Le Nouvel Observateur*, le think tank Terra Nova, la Fondation Saint-Simon, La République des idées, la revue *Esprit*... bref, à toute la proclamée « social-démocratie ». Je la conteste, cette appellation d'origine non contrôlée, je refuse de vous abandonner ce mot : c'est une tradition qui a ses limites, certes, mais aussi sa noblesse, la « social-démocratie ». Karl Marx a rédigé la première déclaration du SPD allemand, elle a apporté à l'Europe un « vaste plan de sécurité sociale », elle a poussé vers l'égalité chez nous, et plus encore dans les pays du Nord...

Son bilan n'est pas déshonorant. Mais que reste-t-il de « social », que reste-t-il de « démocrate », chez vous, chez vos amis ? Que reste-t-il de « réformiste », même, quand « réforme » devient, dans vos bouches, synonyme de « recul », de « régression », et non plus de progrès, à petits pas, modestes, vers le mieux ? C'est l'école du renoncement devant l'argent, désormais. Le socialisme dissout dans la finance, dans l'Europe, dans la mondialisation. Passons.

Au printemps 2002, quelques mois auparavant, vous aviez voté, dites-vous, Jean-Pierre Chevènement, l'homme qui incarnait la « première gauche », qui s'était élevé contre le traité de Maastricht, contre la guerre du Golfe, contre la rigueur allemande. Et vous voilà, à l'automne, grouillant dans les réseaux Rocard. Comment comprendre ce retournement ? C'est selon les saisons ? La collection de convictions automne-hiver ? Pour un bonhomme comme moi, aux engagements assez fermes, assez frustes, c'est mystérieux à saisir, cette conversion. J'essaie. Je m'efforce d'adopter une autre psychologie, la vôtre : peut-être n'y a-t-il rien à saisir, précisément, pas de conversion ? Juste des « idées » molles, vagues, flottantes, un jeu sans importance finalement, et l'occasion fait le larron : vos « convictions » se coulent dans le moule de votre ambition, bien solide, elle. « J'étais porté par l'ambition dévorante des jeunes loups de Balzac », comme vous résumez.

Il faudrait un Balzac, d'ailleurs, pour vous dépeindre durant ces années-là. Vous courez les colloques, les opéras, les vernissages, vous souriez aux convives, vous lâchez une plaisanterie, vous récitez une poésie, vous courtisez, vous excellez en mondanités. Une roue des relations qui ne s'arrête jamais, qui sera mise en évidence plus tard, à Bercy, mais qui a débuté une décennie plus tôt, en une noria de dîners. À cette époque, me raconte-t-on, vous distribuez les cartes de visite à la volée, « comme un Japonais ». C'est votre obsession, alors : se faire inviter, mais avec tant d'élégance, tant de charme, vous ne forcez personne, on vous veut, on vous réclame. Cette conquête de Paris, vous y êtes engagés tous deux, avec Brigitte. Votre compagne s'est fait embaucher, elle, au lycée jésuite Saint-Louis-de-Gonzague, surnommé « Franklin », dans les très beaux quartiers, et c'est de là également, de ce fief des bonnes familles, que se tisse votre toile de connivences, de complicités. C'est votre vrai boulot, le réseau, votre véritable savoir-faire, un « réseau social », mais pas virtuel, celui-là, bien réel, un réseau dormant, mais qui saura se réveiller l'heure venue. « La

vie mondaine est ainsi faite de variations à l'infini sur la même trame, celle des rituels dînatoires obligés et des réseaux d'interconnexion de ceux qui appartiennent à l'oligarchie, écrivent les sociologues des riches Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot. Cette structuration conviviale de la grande bourgeoisie s'étend à la sphère politique. À la faveur d'un buffet, les frais de bouche se transmutent en levée de fonds pour un candidat ami, un allié en puissance. » Voilà la dernière « classe pour soi », comme causerait Karl Marx, consciente, solidaire, organisée. Et organisée, d'ailleurs, à l'échelle européenne, mondiale.

Étoile montante de la bourgeoisie française, champion en devenir, vous êtes promu à l'international. En 2012, vous suivez, dans la même promotion qu'Édouard Philippe et que Cédric Villani, le programme « Young Leaders » de la French-American Foundation, réservé aux jeunes « à fort potentiel de leadership et appelés à jouer un rôle important dans leur pays et dans les relations franco-américaines ». Deux années de séminaire pour assurer, s'il en était encore besoin, chez nos dirigeants, chez vous, un conformisme de la pensée : atlantiste, mondialiste, libre-échangiste. De quoi, plus concrètement, grossir votre carnet d'adresses.

Et ce sont bientôt, avant même d'être ministre, les portes du Bilderberg qui s'ouvrent à vous. Ce groupe, confidentiel, réunit chaque année une centaine de personnalités des affaires, de la politique, des médias. Nul « gouvernement secret », non, juste une courroie de transmission, une de plus, pour diffuser la même pensée, atlantiste, mondialiste, libre-échangiste. Pour que, à l'abri des regards et des caméras, les élites se parlent franchement, règlent leurs montres quant à la marche du monde. Pour que se renforcent, toujours, les « réseaux d'interconnexion », cet autre capital de l'oligarchie.

Quitte à donner le tournis, je vais citer ici une palanquée de noms, d'institutions, pour livrer une esquisse, brouillonne, de ces « interconnexions » : Henri de Castries, PDG de AXA, préside alors le comité de direction du groupe Bilderberg. Il est également (on cumule, dans ces milieux) le président du très libéral Institut Montaigne. Dont le directeur, pour l'anecdote, est votre « ami de longue date », Laurent Bigorgne, qui hébergera à son domicile votre mouvement En Marche ! à son lancement (et se rendra lui aussi au Bilderberg). Henri de Castries patronne, à ses heures perdues, le Collège des Bernardins, où il fréquente, parmi d'autres, Bertrand Collomb (ancien PDG de Lafarge, membre

du Bilderberg et de la Commission trilatérale), Patricia Barbizet (qui dirige la holding de la famille Pinault, présidente du club Le Siècle, au comité directeur du Bilderberg et de la Commission trilatérale), Anne Lauvergeon (ancienne présidente d'Areva, de la Commission trilatérale), Michel Pébereau (ex-PDG de BNP Paribas, président un temps de l'Institut Aspen France), un lieu très spirituel, donc, les Bernardins, détaché des contingences, où une fois président vous donnerez une conférence sur « le lien qui s'est abîmé », qu'il faut « réparer », « entre l'Église et l'État ». Aux Bernardins, Henri de Castries côtoie, et je voulais en venir là, Jean-Pierre Jouyet. Des amis, eux aussi, et de longue date là encore : ils ont suivi ensemble une formation d'officier de réserve dans leur jeunesse, puis l'Ena dans la promotion Voltaire, la même que François Hollande, que Ségolène Royal, que Dominique de Villepin, que Michel Sapin, *etc.*

Dans la carrière, autant Henry Hermand serait votre grand-père, autant Jean-Pierre Jouyet est votre parrain. Marié à une richissime héritière de la famille Taittinger, une Brigitte elle aussi (qui siège au conseil d'administration de Suez, de HSBC France, de la Fnac-Darty, du Centre Pompidou), il est passé de la direction du Trésor à celle de la banque Barclays, des socialistes tendance Gracques (rose très pâle) à secrétaire d'État aux Affaires européennes de Nicolas Sarkozy : la politique, la banque, la haute administration, il a tout fait. En 2005, il dirige l'inspection générale des Finances, et il vous prend sous son aile : « C'était un truc qui nous rapprochait, confie-t-il, le côté chrétien. » Bras droit de François Hollande, c'est lui qui vous introduira dans l'équipe de campagne. C'est lui encore qui vous recommandera comme « secrétaire général adjoint » de l'Élysée. Lui-même devenu « secrétaire général », enfin, il appuiera votre nomination comme ministre de l'Économie et vous l'annoncera en personne, ravi de ce joli coup. Et c'est donc lui, auparavant, qui vous a proposé pour le groupe Bilderberg. Lors de cette réunion à Copenhague, vous retrouvez Mario Monti, avec qui vous aviez déjà sympathisé à la commission Attali, *etc.* J'arrête là, on a compris l'esprit : le grand monde est un petit monde, qui se croise et se re-croise.

Dans cette sociabilité bourgeoise, bien établie, fort dense, vous vous insérez comme une pièce d'un grand puzzle. Et après ça, vous venez proclamer : « Je me suis fait tout seul ! » C'est la plus aboutie de vos macroneries, je trouve, ce « Je

me suis fait tout seul ! ». Ils sont invisibles, vraiment, pour vous, ces mille liens, si resserrés, si discrets, dont votre parcours a bénéficié, à toutes ses étapes, et que dans cet univers, en fait, on ne nomme pas « piston » mais poliment « relations » ?

*

C'est un autre genre de mondanités que je pratique alors. Avec Zoubir comme sherpa...

Je me souviens du premier soir, à Amiens Nord. Je gare ma bicyclette devant l'Atrium, et j'ai peur. Rien ne se passe, et pourtant j'ai peur. Pas la grande frousse, non, mais une peur lancinante, une peur qu'on ne s'avoue pas. Et à la peur, s'ajoute la honte d'avoir peur : traverser sa ville, sa propre ville, et déjà pétocher à moitié. À cause de ces barres en béton, ces recoins sans lumière, ce décor qui n'est pas le mien. À cause de ces jeunes en survêtements, qui me matent, non ?, hein, c'est ça, ils me matent ? À cause, surtout, des récits qui habillent ce lieu, sacs arrachés, seringues, voitures volées, agressions, émeutes, coups de couteau, à mi-chemin entre le Bronx et la forêt de Sherwood. Je verrouille mon antivol, d'un bras ramollo. Le parking du Mutant reste vide, Zoubir n'est pas arrivé.

Dans la pénombre, un type s'avance. « Une cigarette ? Tu peux me donner une cigarette ? » Il bigle. « Euh, désolé, euh, excuse-moi, je ne fume pas. » Sa gueule s'approche, me chuchote à l'oreille : « Tu cherches du shit ? » Mon cœur s'accélère. « Euh non, désolé, euh non, je ne fume pas, excuse-moi. » Je jauge son gabarit : infra-poids plume. « Et un euro ? Tu aurais un euro ? » Je le dépanne de mes pièces jaunes. « Merci. Et si tu veux du shit... » Il s'éloigne, et je respire.

Comme vous, je suis né de l'autre côté de la fracture urbaine. Après mes années landau en HLM, j'ai grandi derrière les murs d'un pavillon (où mes parents ont, depuis, installé une alarme, un portail électrique et un visiophone à l'entrée). Jamais je ne me suis encanaillé, ni habits grunge à casquette de loulou, ni rap ni rapine de bonbons dans les supermarchés, ni joint qu'on fume dans les soirées. Rien ne me destine à jouer, en noctambule, les Tintin au pays des zones de non-droit. « Rien ne me destine », et je le choisis pour ça, sans doute. Comme un défi à moi-même, à ma peur, à ma classe.

T'arrives, Zoubir, ou je déserte ? Au bord de cette place dépeuplée, je repose comme un intrus. Cinq immeubles, aux huit cents fenêtres, me contemplent, et j'ai l'air de quoi, moi, ici, avec mon vélo écolo ? avec mes lunettes, et mon pantalon de toile noire, et ma chemise blanche, et mon sac sur le dos, et ma panoplie du parfait intello ? Et d'autres indices à la pelle, invisibles et plus clairs que si je portais un écriteau : « centre-ville ».

Ma sœur a visité le Mali, le royaume des Dogons, elle en est revenue avec des toiles remplies de chameaux, des poteries ornées de zébus, des photos sans chameau ni zébu, et un enthousiasme à embarquer toute notre famille de culsterreux jusqu'à Bamako. Une copine, elle, c'était trois semaines en Inde avec les intouchables. Et une autre, la Bolivie et ses paysans *cocaleros*. Sans oublier le Brésil, le Maroc, l'Indonésie, Madagascar, etc., vers où navigue notre génération Manu Chao à la curiosité mondialisée. Mais de l'autre côté de notre ville, comment vivent les hommes ? Avec quels désirs, quels bonheurs, quelles défaites ? Trois kilomètres, à peine, nous séparent, et ces deux univers s'ignorent. Une frontière sans douaniers, à peine poreuse : j'en serai le passeur, le contrebandier. Mon héros ne viendra plus. À moins que...

C'est quoi, ce bébé ? Campé dans sa bagnole, Zoubir me scrute tous phares éteints. On sent de l'innocence. Les épaulettes droites. L'ossature du bien nourri. Et il veut bosser sur le quartier ? Trop propre, trop fragile. Un poisson rouge, élevé dans un aquarium, qui plonge au milieu des requins. Pas du tout le profil du mec, baroudeur, balaise, carré, une veste de treillis, à la Indiana Jones. Voilà le journaliste, pour moi. Le gars qui enquête, pour « Zone interdite », sur le proxénétisme, avec des muscles et une paire de couilles. Mais lui, pffff, avec son visage fin : un bébé.

Il pensait ça. Il me l'a raconté. Il avait raison. Il me hèle, malgré tout : « Tu me faisais pitié. »

Grâce à Zoubir, ce soir-là, j'ai franchi le cercle, le cercle du « tous pareils ».

*

Il me revient une scène, devant les grilles d'une autre préfecture, à Bourg-en-Bresse. Un foyer d'hébergement allait fermer, qui accueillait des « personnes en difficulté ». J'y avais passé la nuit et rencontré un camionneur qui avait pété un plomb : à force de rouler, il voyait des zombies sur la route... Un jeune

homosexuel, qui avait fui sa famille... Une femme de ménage, à la rue avec ses enfants... Et donc, le ministère, ou le département, je ne sais plus, avait coupé des crédits. Pour protester, les hébergés et les salariés avaient planté des tentes en centre-ville, dans le parc en face de la préfecture. Et justement, le jour où je débarquais, se tenait la cérémonie des vœux chez monsieur le préfet. Les élus, les notables, franchissaient l'enceinte pour les petits fours. En face, les gueux. Et au milieu, entre les deux, les éducateurs, qui distribuaient les tracts. C'était une représentation spatiale, symbolique, parfaite, de la lutte des classes : les classes supérieures, les vôtres, à l'intérieur, les classes populaires dehors, et entre les deux la classe intermédiaire. Je me souviens d'un éducateur, venu avec sa guitare, qui chantait, du Renaud, je crois : « Moi, j'ai le choix, il analysait. Si je voulais, je serais au cocktail avec eux. Mais j'ai choisi l'autre camp. »

Nous voilà, nous, la classe intermédiaire. On nous arme. On nous arme, intellectuellement, avec des diplômes de journalisme, de droit, d'économie, de psychologie, de management, de cinéma, etc., et nous avons le choix : au service de qui allons-nous mettre nos armes ? Au service des nouveaux seigneurs, ou de leurs serfs ? Vous êtes à l'intérieur, à l'intérieur des grilles, pour l'éternité. J'ai choisi l'autre camp, délibérément, au grand air, au côté des Zoubir...

*

« Je suis usé, *wallah*. » Les traits tirés, il fixe la nuit dans son pare-brise. « À la Citadelle, ils m'ont collé des sacs de 50 kilos à transporter, les salauds. Déjà, moi, sans te mentir, rien que porter mon poids, je souffre. Je patine dans la boue. C'est la gadoue, là-bas. Mais tu rajoutes du ciment, avec ou sans brouette, je m'enlise pire qu'au Mont-Saint-Michel. Mon genou qui faiblit, et je sue je sue. » Les mains posées sur le volant, il ne démarre pas. « Y a que des cas, là-bas. » Un temps : « Enfin, on est tous des cas. Faut pas s'exclure du lot. C'est ça qui me fatigue, encore plus que leur béton à trimballer. Bien plus, même. Je tourne la tête, et qui je vois autour ? Des gens, on dirait qu'on les a déterrés. Des vivants-morts, tu vois, pas des morts-vivants, non, des vivants-morts. D'où les assistantes sociales les ont tirés, je l'ignore, et ils errent sur le chantier, le regard dans le vide, complètement paumés, le pas incertain. Des Français, bien blancs, avec comme femme, comme mère, comme sœur, l'alcool. *Séphallah yarobé*. » On s'enfonce dans les sièges de sa Ford Escort, bien moelleux, comme dans des

fauteuils de cinéma et Zoubir me déroule son film, m'offre une projection privée.

« Le plus troublant, c'est que, malgré l'ennui malgré la pluie malgré les chefs, je m'y sens bien. Et plein de gars s'y sentent bien. Parce que, je regarde Samir, je regarde Frédo, je regarde Lucien, et je lis ça sur leur visage : l'échec. On a tous ce point commun, l'échec, les échecs, combien d'échecs, et même lorsqu'ils me traitent de bougnoul, au-delà, au fond, ils ne jugent personne et je ne juge personne. Déjà, ça, tu ne comprends pas, tu ne peux pas comprendre, j'appelle ça le confort : tu es cassé, et ici l'on t'accepte parce que nous sommes cassés. Dehors, dans les entreprises, on nous méprise, trop lent, trop abîmé, ils nous dévisagent, nos habits, notre corps, et ils nous classent : "cas sociaux". J'ai vécu ça, au temps où j'avais la force, encore, d'aller m'y confronter. Je l'ai perdue. Je me résigne, doucement : ma place, aujourd'hui, peut-être bien, elle se trouve à la Citadelle. Et pourtant, je suis marié, moi, et avec cinq enfants, et j'aime ma femme, et j'aime mes cinq enfants, et je leur ramène quoi ? 3 200 balles [c'était avant l'euro]. Et quelle image ? »

Un flottement, avant l'Aveu : « Je ne vais pas te mentir, d'accord ? Je suis une feignasse. Tu vois, je suis sincère : une grosse feignasse. Mon rêve, c'est agent de sécurité, décrocher un poste comme ça, surveiller un endroit où y a personne qui passe. Au musée, par exemple. J'ai bien comparé, patinoire piscine bibliothèque, l'idéal, c'est le musée. Et de nuit. J'aurais qu'à garder, comment ça s'appelle ? tu sais, le machin égyptien, c'est un sacrilège terrible ça je trouve, déterrer un cadavre, lui faire traverser la mer, que les touristes circulent devant la mort et paient pour l'admirer [il joint ses mains, embrasse le bout de ses doigts, les lève au plafond], *rohr char bismillah oramam oraïm*, que le malheur s'éloigne ! Tant pis pour le sacrilège, au musée, j'aurais qu'à surveiller la momie, aller trouver le directeur : "Là, je vous jure, elle a bougé !" »

Sur le quartier Nord, j'arrivais nu, entouré d'aucun protocole, d'aucun prestige, sans une « cuirasse de richesse et de pouvoir ». Et Zoubir m'offrait en retour sa nudité, comme un oignon qui s'épluche, peau après peau, suscitant tantôt les pleurs tantôt les rires, ou les deux à la fois.

*

Henry Hermand vous ouvre son cœur, lui aussi, peut-être, il fond devant votre

jeunesse, devant votre audace. Il vous ouvre son carnet d'adresses, on l'a dit. Il vous ouvre enfin son carnet de chèques : votre mariage avec Brigitte, au Touquet, à l'hôtel Westminster, c'est lui qui le règle, et il officie comme témoin. Il vous offre des congés dans son palais à Tanger. Il vous accorde un prêt personnel, de 550 000 euros, pour acheter votre appartement, à vous qui n'étiez encore qu'un jeune fonctionnaire.

J'ai longtemps espéré, moi aussi, un mécène. Un vieillard rouge qui, dans son testament, me céderait son héritage, ou un bout, et que je sois débarrassé des soucis de sous. Dans ce registre, j'ai juste reçu un chèque de 300 euros, de Jackis, Jackis Stoesel. Pour son enterrement, à Féron (59), avait résonné Jean Ferrat :

Le vent dans tes cheveux blonds
Le soleil à l'horizon
Quelques mots d'une chanson
Que c'est beau, c'est beau la vie

et résonné Bourvil :

On peut vivre sans la gloire
Qui ne prouve rien
Être inconnu dans l'histoire
Et s'en trouver bien
Mais vivre sans tendresse
On ne le pourrait pas
Non, non, non, non
On ne le pourrait pas

Jackis avait demandé, sur le faire-part, que ses proches expriment leur générosité, « selon votre sensibilité, par un don à la Recherche contre le cancer ou au journal de lutte sociale *Fakir* ». « C'est pas avec ça que vous allez vous payer un jacuzzi ! » avait plaisanté sa veuve Annie (qu'il avait rencontrée aux Jeunesses communistes de Fourmies... tout un programme déjà). Mais est-ce que les 300 euros de Jackis, ça ne vaut pas les 550 000 de votre ami ?

Enfin quand même, un demi-million, c'est sympa. Pour démarrer dans la vie. Pour s'assurer un logis. Et pour ensuite délivrer des leçons : « Si j'étais chômeur, je n'attendrais pas tout de l'autre... »

*

On est assis sur un banc, en face de son immeuble. Zoubir m'a emprunté mon bic et mon calepin, et il crayonne avec. Je jette un coup d'œil, par-dessus son épaule. C'est une maison qu'il griffonne, rectangle couvert d'un trapèze, comme à l'école. Il tire la langue. L'image d'un enfant qui a grandi, grossi surtout, le corps a enflé mais il est resté en pays d'innocence. Ou plutôt, il y retourne, pas définitivement, non, des incursions qu'il s'autorise. Une bouffée d'irréalisme, quand le réel asphyxie. Il commente son œuvre, d'une voix douce : « Je verrais une maison très large, avec du crépi de couleur crème, ou blanc, simplement blanc, on verra. Avec un garage en sous-sol, ou alors un appentis. [Il rature.] Je voudrais un long toit, un toit tombant devant la terrasse. Je ne prévois pas d'interrupteurs, juste des variateurs parce que, quand tu entres dans la chambre des enfants, ils aiment un filet de lumière. Après, des fenêtres arrondies, j'aime pas tout ce qui est carré, je trouve ça ridicule. [Il les place avec peine.] C'est pas clair, mon plan, je ne sais même pas dessiner un lapin ou une souris. [Il entame une nouvelle page.] Ma chambre, je peux la mettre là, sur le devant, qu'elle donne à l'extérieur. La porte d'entrée, avec une voûte, voilà, comme ça... Le salon tout le long de la maison, ou tu préfères quoi, toi ? »

C'est comique, bien sûr, tous ces détails. C'est pathétique, aussi. Car cette résidence, jamais il ne l'habitera et, au fond, il le sait : lui ne possède rien, ni revenus ni métier, juste des dettes. Il est condamné à rester ici, longtemps, à jamais peut-être, dans son appartement au cinquième, avec vue sur la maison d'arrêt.

« La cheminée, je ne crois pas que je l'allumerais, j'aurais peur de tout faire cramer, mais bon, c'est le minimum, il faut une cheminée, une maison sans cheminée, ça vaut pas le coup sinon...

— Mais combien elle ferait de mètres, ta baraque ? »

Je le regrette ce mot, « baraque », il manque de noblesse : je peux bien mépriser, moi, cette aisance dont j'ai joui toute ma jeunesse, avec mes parents, en travaux permanents, à rajouter des allées bétonnées, des péristyles et des statues grecques. Je regrette ma cruauté aussi, l'envoyer plus loin dans son fantasme, comme si l'on pouvait y croire ensemble.

« Combien de mètres ? Je vais te le dire maintenant... » Il se lève, marche à grands pas entre les arbres, compte sur ses doigts, observe, songeur, un moment de silence, reprend sa déambulation en perpendiculaire. « Neuf mètres sur

treize. » Il dresse ses bras, à droite, à gauche, vers le ciel. « Bah voilà, ma maison elle est là, entre les érables. [Il fait visiter, déjà, debout au milieu du salon, pendaison de crémaillère virtuelle.] Et surtout pas de moquette, surtout pas, avec mon asthme... » Il m'enguirlande : « Mais tu penses à quoi ? Eh, l'intello, tu avais oublié l'escalier ! L'escalier ! À l'étage, je mets trois chambres, plus une douche, la baignoire, les toilettes. Comme ça, au rez-de-chaussée, je pourrais recueillir mes parents dans leur vieillesse... » Il sort par la baie vitrée de la véranda, s'approche du barbecue virtuel. « Faudra que je me paie un tracteur, pour poser la pelouse, mes arbres, mes barrières, essayer de faire une belle maison. Mais j'ai toute ma vie pour ça, et j'aurai construit quelque chose... » C'est un rêve qu'il nourrit : nous avons quitté Bouygues pour la quête métaphysique.

*

« Henry Hermand, l'homme qui veut faire de Macron un président », titrent *Les Échos*.

Vous êtes encore ministre de l'Économie, « serviteur » de François Hollande, mais c'est un secret de Polichinelle : l'ambition présidentielle vous grattouille ou vous chatouille. Chaque soir, ou presque, à Bercy, Henry Hermand vous rend visite : « Je ne le quitte jamais, confie-t-il, je lui fais passer des notes, je lui apporte mon expérience » (*Le Figaro*). Il devient « le vieux sage qui murmure à l'oreille de Macron » (*Le Point*).

Autour de vous, se forme alors un triumvirat. Henry Hermand s'allie avec le banquier d'affaires Jean Peyrelevade (passé par – je recopie sa fiche Wikipédia – le Crédit Lyonnais, désormais chez Leonardo and Co, administrateur de Bouygues, BG Bonnard, Saur, KLM, membre du Siècle). Et avec l'avocat d'affaires Henri Moulard, président du fonds d'investissement Truffle Capital (après avoir exercé – je recopie ici le CV sur son site – chez Generali France, Neuflyze, ABN Amro, le Crédit Agricole, le Crédit Lyonnais, Amundi, etc.). « Tout était secret alors, se souvient Jean Peyrelevade. Il avait besoin de personnes de confiance. » Voilà les bonnes fées qui se penchent sur le berceau d'En Marche !, avec des baguettes magiques en or, serties de diamants...

Aussitôt votre candidature proclamée, votre ami Henry lance un appel :

« J'incite toutes mes relations d'affaires à immédiatement aider Emmanuel Macron. » Cette exhortation à la charité sera entendue.

*

« Papaaa ! »

Une volée de moineaux, pressés de s'écraser contre le ventre de leur père. Zoubir leur caresse la tignasse, lui, joyeux :

« Vous voulez une maison, les enfants ?

— Ouiii.

— Parce que le monsieur va nous donner sa maison. »

Ils me remercient déjà, ses gosses, et de trépigner sur place :

« Quand est-ce qu'on va la voir ?

— Vous voulez mettre quoi, dedans ? »

En chœur (dans les aigus) : « Des joueeeets !

— Pfff, ça, vous pouvez les mettre dans l'appartement...

— D'accord.

— Je croyais que tu voulais des lapins, Rabiah ?

— Ouiii, elle applaudit. Des lapins ! »

Ses gamins, on croirait une publicité pour le dentifrice tant ils sourient à pleines gencives, ivoire platine, l'émail qui scintille comme leurs pupilles. Ils respirent ça, dans leurs courses, leurs sautilllements : l'insouciance. Comme si Zoubir le portait pour eux, le poids des jours, avec ses cernes, sa graisse, son malaise, et qu'ils les délestaient d'autant. Eux s'envolent vers les immeubles, le pied léger.

« Ils sont beaux, tes enfants, je félicite Zoubir.

— Merci. »

La troupe accourt à notre rencontre, repart en sens inverse.

« Ma préférée, c'est Chafia, de dos, là, avec les boucles noires. Elle est née avec une malformation à la hanche, mais le médecin ne s'en est pas aperçu. Nous non plus, on ne l'a pas soignée à temps. Le pédiatre, après, il craignait le pire, qu'elle soit handicapée à vie. Alors, à 2 ans, elle a dû porter un plâtre. Je la tenais dans mes bras, moi, je dormais à côté d'elle, pour la retourner, elle n'y parvenait pas, toutes mes nuits je veillais sur son sommeil. Ensuite, on a enlevé le plâtre, et ensemble on a grimpé les escaliers, tous les jours on s'entraînait sur

les marches, main dans la main, “allez, Chafia, encore une” je l’encourageais. Regarde-la, maintenant, elle trotte, elle galope, encore un petit boitillement mais ça s’efface. On l’a sauvée. »

Son grand frère lui effleure le polo, « touchée ! », elle rit et gambade vers sa sœur.

« Tu sais ce que j’aimerais, là ? C’est un bébé. Un sixième. Je m’isolerais dans son monde, jusque 2-3 ans. Après, déjà, ils m’échappent, mais jusque 3 ans, pour lui, moi seul j’existerais. Je changerais ses couches, je lui chatouillerais le menton, je me réfugierais dans sa bulle...

— C’est vraiment une fuite.

— Bien sûr, je fuis. Je n’ai pas de boulot, mec.

— Alors, pourquoi tu te colles cette étiquette de “feignant” ? »

Sa main s’accroche à mon épaule.

« Ça date de ma belle-famille, ça. Ils sont tous très intégrés, eux. J’ai vécu l’horreur, chez eux. Au départ, que je me fasse musulman, plus ou moins, ils se moquaient de moi, une religion pour débiles. Ils me méprisaient, tu vois. Tous ces gens-là travaillent, ça m’a flingué, ça. À des réunions, ils restaient deux ou trois heures sans me parler, pas un mot, ils m’ignoraient, des gouttes me perlaient du front. Ils causaient de syndicats, de vacances, de salaires... “Et toi, Zoubir ?” ils me demandaient. Et là, je te jure, tout le monde rigolait. Je pouvais répondre quoi, moi ? Leur détailler mes échecs, devant eux, qui m’humiliaient déjà ? “Oh, moi, je suis un gros feignant”, j’ai répliqué, comme si je l’avais choisi, au moins, le chômage. »

Zoubir ne m’a ouvert ni son carnet d’adresses ni son carnet de chèques. Juste un monde. Et son cœur.

Banquier

Le jockey des fortunés

« On a un super président, qui est capable de réformer la France. » Ce matin, sur Europe 1, votre ami Xavier Niel vous a défendu mordicus, « même si ce n'est pas à la mode » : « Il est en train de faire des lois fantastiques ! » Depuis votre rencontre, à l'automne 2010, le PDG de Free ne cache pas sa flamme : « Je découvre un banquier super cool. Intelligent, bonne dynamique, bonne pêche, vachement sympa. Des dents longues – ce qui est une qualité – il a le don de s'adapter à son interlocuteur. On est devenus copains. »

Vous passez à un autre niveau, là. Du papy millionnaire, sentimentalo-intello, au multimilliardaire, requin des affaires, 10^e fortune du pays (d'après *Challenges*), 159^e mondiale (d'après Forbes). Cette France, je la connais mal, forcément, et il me faut tâtonner, deviner, lire entre les lignes des articles et des biographies. « Un ami commun vous a présentés », d'après *Capital*. Pascal Houzelot, semble-t-il. Un entremetteur du PAF, lui, l'ancien bras droit d'Étienne Mougeotte à TF1, ensuite créateur de Pink TV, une chaîne du câble gay friendly (avec TF1, M6, Canal +, Lagardère, comme actionnaires). À cette époque, il cherche à renouveler l'opération, avec un canal sur la TNT, Numéro 23, et réunit, pour un tour de table, Bernard Arnault, François-Henri Pinault et Xavier Niel donc. Son but, avec ce nouveau média ? « Montrer la diversité comme une source de richesse et de progrès pour la société française », déclare-t-il. Ému par cette noble cause, le CSA lui offre la fréquence, gratuitement. En guise de « diversité », Numéro 23 diffusera à pleins tubes de vieilles séries américaines, pour une audience limitée, sinon inexistante. Mais qu'importe.

Car l'enjeu est ailleurs, plus sonnante et trébuchante, moins ronflante que les flonflons de la diversité. Deux ans et huit mois plus tard, Pascal Houzelot revend sa chaîne au groupe NextRadioTV, propriété de Patrick Drahi. Pour cent millions d'euros, environ. Cent millions à partager, donc, avec les milliardaires Arnault,

Pinault et Niel. Cent millions, sans effort, grâce au marchandage d'un bien public rare, une fréquence ; une fréquence qui aurait pu servir à la diversité pour de bon, au pluralisme, à la démocratie. Des dents grincent au CSA : « L'unique objectif des porteurs de ce projet était de planifier une belle opération financière », dénonce Rachid Arhab. Le président du CSA lui-même, Olivier Schrameck, dit éprouver « des sentiments de stupeur et de consternation ». Qu'importe : cent millions.

Je m'attarde sur ce petit coup, un peu longuement peut-être, mais pour peindre les mœurs de vos nouveaux amis. Comment, par chez vous, chez ces malins, on grossit sa pelote.

Vous êtes banquier, alors, et pour votre propre compte, sans commande de Rothschild, sans demande de personne, vous allez tripoter dans le pot des médias, vous y plongez vos doigts, très volontiers, de votre plein gré, dans les affaires de Lagardère, dans *Le Monde* surtout, copinant avec la société des journalistes, les trahissant pour Alain Minc, poussant une offre de Orange... Vous devinez que c'est le nerf de la guerre, la presse, que votre avenir se joue là. En cette fin 2010, donc, au moment de votre « coup de foudre », votre copain Xavier Niel s'associe à Pierre Bergé et Matthieu Pigasse. Ensemble, ils rachètent le groupe *Le Monde* – qui édite aussi *Télérama*, *Courrier international*, *La Vie*, *Le Monde diplomatique*, etc. Le trio BNP, Bergé-Niel-Pigasse, participera également au lancement du *Huffington Post*. Ensemble, ils prendront le contrôle de *L'Obs*. « Quand les journalistes m'emmerdent, déclare Niel, je prends une participation dans leur canard et ensuite ils me foutent la paix. » Et sans doute foutent-ils aussi la paix aux « copains »...

*

La même année, en 2010, je suis monté au plateau des Glières, en Haute-Savoie. C'est un lieu « martyr de la Résistance », comme vous savez, et chaque printemps s'y tient un rassemblement, sous la houlette de mon ami le réalisateur Gilles Perret, avec pour parrains le déporté Walter Bassan (décédé depuis) et Stéphane Hessel (idem).

« François Ruffin, vous êtes reporter, me présente Florence devant la foule. Depuis votre sortie du Centre de formation des journalistes, école fondée par

d'anciens résistants, d'ailleurs, en 1946, vous avez publié un livre, *Les Petits Soldats du journalisme*, et vous dénoncez les dérives de la presse-produit... »

Il fait froid, de la neige tombe, en cette fin mai. C'est un endroit solennel, surtout. Sous notre petite tribune est peint un grand panneau : « Paroles de résistances », et ce titre me paraît usurpé : j'ai dormi à l'hôtel, douche à l'eau chaude, petit-déjeuner compris. Quel rapport avec les maquisards qui se sont fait pilonner ici ? Avec les gars fusillés par paquets, envoyés à Dachau, abattus sur place par l'armée allemande et la Milice ?

Enfin, allons-y.

« Florence l'a dit, mon école était issue de la Résistance mais jamais, durant mes deux années là-bas, jamais on n'a évoqué le programme du Conseil national de la Résistance, jamais on n'a cité ces deux lignes : “assurer la liberté de la presse, son honneur et son indépendance à l'égard de l'État, des puissances d'argent et des influences étrangères...” Au contraire, je dirais. On nous a enseigné l'inverse : que – je cite – la “part de marché des politiques, des médias, des soft-drinks, c'est pareil”, que “on est dans l'univers de l'information donc de la marchandise”, que “dans les médias, on est dans la même logique que le PDG de Procter”, que “*Le Monde* est une marque et une marque forte”, etc. Après ces leçons théoriques, il était temps de passer à la pratique. Nous avons alors fait reparaître un titre glorieux, *Combat*, issu là aussi de la Résistance, dont Camus fut un rédacteur en chef. Nous l'avons relancé pour cette raison, énoncée par le directeur : “*Combat*, ça va nous donner une visibilité dans la profession.” Et de fait, les anciens élèves assurèrent notre “visibilité” : du *Monde* au 20 heures de PPDA, en passant par i-TV, France Inter, Arte, *Libération*, France Culture, tous annoncèrent cette “bonne nouvelle, la reparation du journal *Combat*...”. Ce quotidien s'inscrivait tellement dans la Résistance, qu'il était accompagné par “Accor, Vivendi, Glaxo Wellcome”, etc. Au final, peu de ventes, mais un “bilan globalement positif”, estime la direction : “Le premier objectif, c'était de faire parler de nous... Au-delà de la vente, au-delà de l'info, c'est positif, on est amenés à créer l'événement autour d'un produit.”

» Un seul souci, au milieu de cet “événement”, des vieux, des grincheux, les “vieux de *Combat*”, ont rouspété auprès de l'école : “Vous utilisez notre titre comme ça ? Qui vous a permis ?” Pour les amadouer, nous leur avons consacré un article, avec des souvenirs tragiques à la clé : “Le 17 juin 1944, l'imprimerie

à Lyon est encerclée par la milice. Imprudence ou délation, on ne saura jamais. Un journaliste est abattu. ‘Je ne veux pas être pris vivant’, souffle l’imprimeur à Marie Guezennec. Il se tire une balle dans la poitrine. Marie l’imite. La balle la blesse grièvement. Elle s’évadera de l’hôpital.” Quant au résistant Pierre Benelli, il témoigne simplement : “Pour moi, *Combat*, c’est treize mois à Mauthausen.”

» Il y a là, je pense, cinquante années de presse, en raccourci : d’un côté, des hommes et des femmes qui croient à la force des mots, qui les impriment avec courage, qui les diffusent en contrebande, luttant pour leur liberté, pour des idées, pour davantage de justice. De l’autre côté, de jeunes techniciens de l’écrit, rédigeant un journal conformiste, sans risque ni audace, marchands de papiers qui “créent l’événement autour d’un produit”, comme on vend de l’eau minérale ou des yaourts. »

*

« C’est un beau compliment de voir mes créations portées par Brigitte Macron, une femme d’esprit aux goûts confirmés. » Nicolas Ghesquière, le directeur artistique de Louis Vuitton, célèbre votre épouse. Et il poursuit : « J’aime son style et son sens de la mode. » C’est dans *Gala*, tout ça, du temps où vous étiez ministre. Et le magazine s’extasie : « Hier encore, elle nous intriguait. Aujourd’hui, l’épouse du présidentiable ministre de l’Économie séduit. Une First Lady est peut-être née. »

Votre petit monde nous est fermé, et nous n’y accédons qu’ainsi, par des potins, par des indiscretions, comme à travers le trou d’une serrure. Il nous faut deviner le reste du tableau. Dans le magazine, une photo montre votre compagne à un défilé Vuitton : elle est assise « au premier rang au côté de l’homme d’affaires Bernard Arnault ». C’est que Xavier Niel a pour compagne Delphine Arnault, fille de Bernard. Vous êtes « copains ». Vos femmes sont devenues « copines ». Vos deux couples se voient, s’invitent, à Paris, sur la Côte d’Azur comme à Los Angeles. Delphine, directrice générale adjointe de Louis Vuitton, conseille Madame pour ses tenues, lui fournit des robes à 15 000 euros...

« Début 2016, les Macron, il est vrai, dînaient chaque semaine, ou presque, chez Bernard Arnault, propriétaire de LVMH. » C’est une biographie glamour, *Les Macron*, qui nous apprend ça. Juste une incise. Un détail. Au fait, on avait oublié de vous dire... Bernard Arnault, propriétaire, également, du *Parisien* et

des *Échos*, et aussi principal actionnaire de Carrefour, financeur de *L'Opinion*, de l'institut de sondage Odoxa. Donc, « chaque semaine, ou presque », le ministre de l'Économie (d'un gouvernement socialiste, mais passons), bientôt candidat à l'élection présidentielle, futur chef de l'État, dîne chez l'homme le plus riche de France. Chez la quatrième fortune mondiale. Et vous bavardez de quoi ? Sans doute de chiffons ? Ou de Frédéric et Jean, les fils jumeaux de Bernard, dont Brigitte fut la professeure de français au lycée Saint-Louis-de-Gonzague ? Ou de piano, de Chopin, de Bach ? Mais sûrement pas de politique, ah non, ça non, sûrement pas de la campagne à financer, sûrement pas des journalistes à attendrir, encore moins de l'impôt sur la fortune, de la *flat tax*, de l'*exit tax*, de ces bassesses.

Vous faites votre cour, « chaque semaine, ou presque ». Votre éternel métier, selon vos confidences au *Wall Street Journal* : « séduire, comme une prostituée ».

*

Ou alors, échangez-vous sur *Merci patron !* ? Ça m'amuse, bien sûr. Car c'est au même moment, début 2016, que sort mon film sur Bernard et moi. Depuis des années, entre nous deux, une idylle s'est nouée, faite d'intox et de contre-intox. Le PDG a même, d'après *L'Obs*, envoyé un espion à notre rédaction, une « taupe qui a fouillé les poubelles ».

Bref, le grand amour.

À la sortie du documentaire, toute la presse l'évoque, toute, sauf les « quotidiens LVMH ». Dans un communiqué, intitulé « Le film *Merci patron !* censuré au *Parisien* », la société des journalistes s'en est d'ailleurs offusquée : « Ordre a été donné aux confrères du service culture-spectacle de ne pas chroniquer ce film. De même a été repoussée à plus tard une proposition de sujet du service politique sur le buzz suscité à gauche sous prétexte qu'il s'agissait "d'un sujet militant" [...] Le choix retenu est toxique : le silence pour lequel a opté le directeur de la rédaction est un message dangereux envoyé à l'actionnaire LVMH. » À l'occasion de Nuit Debout, un papier paraîtra, finalement. Mais qui réussit cette prouesse littéraire : un article sur *Merci patron !*, certes, mais sans le nom du réalisateur ni dudit patron ! En amateur de lettres, vous devez apprécier ce lipogramme digne de Georges Perec et sa *Disparition*.

C'était pour le printemps, ça. À l'automne, c'est le temps du DVD, et comme je suis taquin, notre équipe décide de prendre une pub dans *Le Parisien*. Tout se passait merveilleusement, validé par leur régie : notre promo devait passer dans les pages politiques, le mercredi 9 novembre. Nous avions, de notre côté, accepté la facture : 4 000 euros. Un acompte de 30 %, soit 1 200 euros, était déjà versé. *Le Parisien* avait réclamé, en sus, cinquante DVD de *Merci patron !* pour la rédaction : le carton de DVD était prêt, dans notre salle à manger, avec des petits cœurs dessinés dessus.

Mais le jeudi 3 novembre, patatras ! Le directeur de la clientèle nous appelle : « Je suis allé un peu vite dans la confirmation... euh... Puisqu'on avait des directives en fait en période préélectorale de... euh... de refuser en fait tout ce qui est communication polémique. Or, la vôtre en fait partie... » Nous voilà bien surpris : il s'agit d'une banale pub, sans caractère ni polémique ni électoral.

F.R. : Si vous voulez, la seule polémique possible, elle est avec votre propriétaire... Bernard Arnault.

Long silence.

LE DIRECTEUR : Bah sans doute... mais ça reste politisé.

F.R. : Non, non ! À moins que vous me révéliez maintenant que Bernard Arnault a des ambitions pour la prochaine élection...

Long silence.

LE DIRECTEUR : On peut pas se permettre de... de laisser la parole libre comme ça à des personnalités ou à... Y a une indépendance de la rédaction et ils restent maîtres de leurs contenus. Ils veulent une autonomie, ils veulent une clarté de l'information... et ça passe par ce type de choix... ça peut être difficile...

Formidable logique : la censure garantit l'indépendance !

F.R. : Je suis désolée que ça tombe sur vous... Vous avez l'air très sympathique... Je préférerais être directement en contact avec le propriétaire du journal... qui est le personnage principal de mon film... Vous voyez ?

LE DIRECTEUR : Il n'est même pas au courant de notre conversation...

F.R. : Je n'en doute pas, il n'a même pas besoin d'être au courant. Il a des serviteurs dociles qui devancent ses ordres... et vous en êtes un des rouages...

On y a cru, vraiment, un instant, à l'indépendance de la presse. Ou au moins de la pub...

Le sketch s'est poursuivi après mon élection, dans les colonnes des *Échos* cette

fois : « J'espère de tout cœur que l'Assemblée nationale acceptera la lavallière de Villani et la non-cravate de Ruffin. » Michel Broué, un mathématicien et chroniqueur du quotidien patronal, voulait conclure ainsi sa rubrique hebdomadaire. Mais la phrase a été supprimée, avec cette justification du directeur : « François Ruffin passant le plus clair de son temps à dénigrer notre journal dans des termes qui ne sont pas de l'ordre du débat – légitime – mais systématiquement caricatural, nous nous efforçons de faire le moins de publicité possible à ce personnage. »

Michel Broué a démissionné (tous mes respects). La société des journalistes a protesté, sans effet. Je ne pleurniche pas : tous ces couacs me réjouissent. Ils forment la partie émergée d'une censure d'habitude invisible, si bien rodée, si lisse, mais permanente.

*

« Macron est pour les nobles, je l'ai inscrit sur mon gilet. » Sur le plateau de « C Politique », ce soir-là, Ingrid Levavasseur ne l'a pas enfilé, son gilet jaune. Il est posé sur la table, devant nous. Aide-soignante, elle touche 1200 euros. C'est inscrit aussi sur son gilet. Mais il manque de la place pour indiquer que, le matin, elle voit ses « collègues qui pleurent », qu'elles sont « à deux pour quatre postes », qu'elles « courent », que leur « service dure douze heures trente », que le chirurgien leur « tape sur la tête », parce que le patient est « mal lavé, ou mal rasé », qu'elle est en reconversion, enfin, comme ambulancière, qu'elle espère gagner un peu plus, grâce aux heures supplémentaires, qu'elle « rêve d'être bloquée sur la route des sports d'hiver », parce que les sports d'hiver, elle ne connaît pas, ses enfants non plus, elle peine à les élever d'ailleurs, sa mère paie pour leurs vêtements, elle occupe les ronds-points pour eux, en fait.

« J'ai voté Macron, et je demande pardon. »

Elle secoue sa longue chevelure rousse.

« Pardon, de quoi ? l'interroge le journaliste.

— Mais c'est une grossière erreur, il n'en fait que pour les riches. »

Je jubile. De ses propos, oui, un peu. Mais de sa présence, surtout. Qu'elle soit là, une aide-soignante, assise sur un siège de France 5, France 2 ou de LCI. Et qu'importe ses choix, par la suite, son aventure électorale, ses ambitions européennes, qu'importe qu'elle commette, à nouveau, une « grossière erreur »,

qu'importe qu'elle soit un peu perdue, comme une particule soudain jetée dans un champ magnétique, comment s'en sortir ? comment se sortir de cette galère ? est-ce la chance de ma vie ? Tout cela n'ôte rien : des Ingrid, à la télé, il en faudrait mille.

1,7 %, à la place. On est arrivé à ce chiffre, à l'écoute de France Inter. La direction venait, en 2014, de rayer « Là-bas si j'y suis » de sa grille, une émission rare, précieuse, qui tendait le micro aux Ingrid du pays, caissières, infirmières, *etc.* Et nous avons donc opéré un décompte, chrono en main : 18 minutes. 18 minutes sur 18 heures. 18 minutes sur 1080 minutes. Soit, donc, 1,7 %. Voilà le temps que France Inter consacrait aux ouvriers, employés, travailleurs, appelez-les comme vous voulez. Voilà ceux qui ne parlaient pas. Qui parlait à la place ? Les artistes (réalisateurs, acteurs, chanteurs) largement (3 heures 20). Les experts (politologues, psychologues, juristes) aussi (2 heures 20). Les patrons et leurs affidés (financiers, promoteurs, consultants) bien présents à leur tour (1 heure). Alors que les classes populaires représentent, d'après l'Insee, la majorité de la population, elles étaient marginalisées à l'antenne. Elles le sont toujours, et pas qu'à France Inter, le dernier « baromètre-diversité » du CSA en témoigne : « le conseil observe une quasi-absence des personnes en situation de précarité », *etc.* À l'inverse, « 88 % des personnes montrées dans les sujets d'information appartiennent aux CSP+ ». Et de conclure : « La représentation à l'antenne est très éloignée de la réalité. »

La même chose qu'à l'Assemblée : les ouvriers-employés comptent pour 2,7 % des députés. Quand les diplômés – médecins, avocats, DRH, consultants, enseignants, journalistes, *etc.* – trustent les sièges. Et ce Parlement se prétend « représentation nationale » ! C'est l'irreprésentation organisée... Étrange démocratie où la majorité est invisible. Où les Ingrid, les Zoubir, les Peggy sont éliminés de la photo.

C'est mon obsession, depuis vingt ans de *Fakir* : qu'on les voie. Qu'on les entende. Que la vie des grands n'éclipse pas la vie des gens. Que la politique, les médias, ne se réduisent pas à la « chronique du roi Macron », comme Saint-Simon fit celle de Louis XIV, avec les paysans absents bien sûr. Je m'efforce de les « représenter », comme on le dit pour une peinture, de les représenter dans des articles, dans des livres, dans des films, et c'est un titre qui me convient,

aujourd'hui, « représentant de la Nation ». Dans l'hémicycle, je lutte avec mes petites histoires, d'une malade du cancer qui s'est fait couper le gaz (et Engie le rétablit). D'un contrôleur qui me récite une blague de Coluche : « Les technocrates, si on leur donnait le Sahara, dans cinq ans il faudrait qu'ils achètent du sable ailleurs. Eh bien, voilà, on a laissé la SNCF à des technocrates. C'était une superbe entreprise, ils nous l'ont bousillée. » D'une maman qui cherche une accompagnante pour son enfant autiste, et qui appelle un numéro vert, et qui le rappelle en vain. Ou, côté médias, j'emmène avec moi, sur le plateau d'« On n'est pas couchés » une salariée de Carrefour, chez Naulleau et Zemmour une retraitée qui mange de la « soupe et des biscottes le 15 du mois ». Alors là, en ce moment, je me régale : les Gilets jaunes crèvent l'écran. Aides-soignantes, intérimaires, camionneurs, vendeurs, chômeurs, occupent radios et télévisions. Même si c'est pour de mauvaises raisons, d'Audimat, même si c'est entouré des éditorialistes, des éternels experts, qui leur servent la leçon, même si ça ne dure qu'un moment, je prends.

C'est le contraire pour vous. Ça vous donne de l'urticaire, à vous, ces aides-soignantes, intérimaires, camionneurs, vendeurs, chômeurs, invités des plateaux : « Jojo avec un gilet jaune a le même statut qu'un ministre ou un député ! » avez-vous déploré, le 1^{er} février, en petit comité. Plutôt que leur quasi-absence, y compris à l'Assemblée, ce qui vous gêne, vous, c'est qu'on les aperçoive enfin, que le peuple pointe le bout de son nez dans des médias d'habitude réservés à votre caste. Que des affreux Jojo viennent déranger votre club très sélect, votre aristocratie de diplômés et d'argent.

*

« Tiens bon, mon lapin. » C'est Bernard Mourad, votre ami banquier d'affaires, qui vous envoie ce message, et « plein de blagues, de smileys, des “forza”, des “love u” ». Et donc ce surnom, « mon lapin ». Il s'en est expliqué, avec tendresse, en janvier 2019, au micro de France Inter : « Je lui ai demandé quand il a été élu si je devais l'appeler “Monsieur le président” plutôt que “mon lapin”. Je suis un peu méditerranéen, j'ai tendance à avoir une communication affectueuse et chaleureuse avec mes amis, il en fait partie. On n'a pas changé la manière de se parler. »

Un portrait de votre ami est paru dans *Vanity Fair* : « Il connaît depuis

longtemps le Tout-Paris, les papes de la finance, les journalistes, les héritiers tel Yannick Bolloré, et les jeunes quadras en vue comme ses copains Léa Salamé ou David Foerkinos, les vieux crocodiles, Bernard Tapie, DSK, Jean-Marie Messier, et les seigneurs des télécoms Xavier Niel et surtout Patrick Drahi qu'il appelle "Patoche" après avoir tant appris sous son aile. »

Voilà. Bernard Mourad était le bras droit de Patrick Drahi, le champion de l'embrouille, lui : ses holdings et ses filiales s'enchevêtrent, tantôt au Luxembourg, au Panama, à Guernesey, aux Pays-Bas, *etc.* Mais comment s'est enrichi Drahi ? En s'endettant ! « Quand vous n'avez pas beaucoup de dettes, se distrait-il, vous avez un problème. Quand vous en avez beaucoup, c'est le banquier qui en a un. » Et les banquiers, là, en ont un énorme : jusqu'à 60 milliards d'endettement ! C'est ainsi que sa modeste société, Altice, a racheté, en 2007, la totalité des câblo-opérateurs français, réunis sous la marque Numericable.

Au printemps 2014, il voit encore plus grand : racheter SFR à Vivendi. Sauf qu'Arnaud Montebourg, ministre de l'Économie, s'y oppose, et fort vivement. Vous êtes alors secrétaire général adjoint de l'Élysée, votre « copain lapin » vous « rend visite au Palais, y introduit aussi son mentor, Patrick Drahi ». Vous intervenez, promettez une « neutralité bienveillante », et le feu vert du président Hollande est accordé. C'est même vous qui signerez, depuis Bercy désormais, l'autorisation définitive. Champagne ! Dans la foulée, Drahi ravale *Libération* : « Les 4 millions, c'était lui », titre le quotidien de Jean-Paul Sartre. En janvier 2015, il absorbe *L'Express* et *L'Expansion*. Et en décembre arrive le gros morceau : NextRadioTV, c'est-à-dire RMC et BFM. En deux ans, à peine, Drahi s'est bâti un empire médiatique, avec des hebdomadaires, des télévisions, des radios rassemblés dans Altice Media Group. Dirigé par qui ? Par votre ami Bernard Mourad. Même s'il suggère, pour lancer la nouvelle formule de *L'Express*, une couverture sur son copain Macron », même s'il « monte un rendez-vous entre Emmanuel Macron et Christophe Barbier, pour un long entretien titré en couverture "Ce que je veux pour 2017" », même si même si, lui le jure, la main sur son grand cœur : « Ni moi, ni Patrick Drahi n'influons sur les contenus des journaux du groupe. »

Avant la présidentielle, Bernard Mourad vous rejoint, officiellement, directement, dans le train d'En Marche !. « Lui ne figure pas dans

l'organigramme : il n'a ni titre ni salaire, même si la presse l'intronise déjà directeur de campagne » (*Vanity Fair*).

C'est fastidieux.

Dois-je poursuivre avec vos courbettes à Bolloré, « un de ces entrepreneurs dont la France a besoin », et par ailleurs détenteur de Canal +, C8, CStar, CNews, des journaux gratuits *Direct Matin*, *Direct Soir* ? Votre inauguration, en tant que ministre, de son usine d'autobus électriques ? Votre garantie, avant tout appel d'offres, que la RATP lui achète ses Bluebus à 500 000 euros pièce ? Vos familiarités avec le fiston Yannick, patron de Havas ? Vos marchés semi-truqués, disons « arrangés », avec cette agence, pour votre show à Las Vegas, et les poursuites en cours pour « favoritisme » ? Grâce à tout ça, écrit le quotidien suisse *Le Temps*, « Havas Worldwide s'occupe de faire d'Emmanuel Macron le people politique incontournable », des prestations gratuites, qui ne pèsent pas dans le budget de votre campagne. C'est en fait Havas-Bolloré qui la mène, bénévolement, votre campagne, qui vous délègue ses hommes, des hommes encore à vos côtés à l'Élysée.

Je passe sur Bouygues (TF1-LCI), sur la braderie depuis Bercy d'Alstom à General Electric : une catastrophe industrielle, certes, un fleuron national sacrifié, mais 1,6 milliard d'engrangés pour Bouygues, et à ce tarif-là un nouvel ami. J'allais passer, enfin, sur Lagardère (Europe 1, *Paris Match*, *Elle*, *Le Journal du dimanche*), mais me revient un épisode comique, l'épisode le plus comique peut-être de ma mandature : dès votre élection, vous avez promu une « loi de moralisation de la vie publique » ! Vous ! Vous qui incarnez la corruption, la corruption non pas individuelle, mais la corruption d'un système, pourri, mité, d'une démocratie décrépite, digérée par l'oligarchie, si sûre de sa force qu'elle installe son banquier à l'Élysée ! Vous, avec votre entourage, qui n'est fait que de ça, de conflits d'intérêts, de stock-options, de conseils d'administration, de collusion avec les firmes privées ! Et « moralisation » ! Vous osez tout !

J'intervenais ainsi à l'Assemblée, avec vigueur, sur le « caractère grotesque » de cette loi, alors que vous êtes à la tête de l'État, avec « vos pantouffles et rétro-pantouffles ». Je me fis bâcher, par En Marche !, cela va de soi, mais par la droite également : « L'usage, qui a toujours prévalu dans cette assemblée, veut

que l'on ne mette pas en cause le président de la République ». Et le compte-rendu de séance mentionne « des applaudissements sur les bancs des groupes LR, Rem et Modem ainsi que sur quelques bancs du groupe socialiste ». J'avais fait l'unanimité, quasiment. Contre moi. Comme un boxeur groggy, je me suis recroquevillé sur mon siège, marmonnant. J'ignorais qu'Emmanuel Macron, c'était comme Voldemort dans *Harry Potter* : « Celui-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom ». Et puis merde. Je suis remonté au créneau, au micro, plus prudent désormais, sans citer le nom interdit : « Je persiste à trouver problématique qu'un inspecteur des finances passe dans une banque d'affaires avec son carnet d'adresses. Que, chez Rothschild, notre inspecteur des finances ait Lagardère comme client, qu'il revienne ensuite dans le public, et pas à n'importe quelle place, en tant que secrétaire général adjoint de l'Élysée, et que là, il négocie encore pour Lagardère la cession des parts d'EADS ! Mais cette fois au nom de l'État. Il y a là une confusion des genres. Surtout quand l'industriel en question, M. Lagardère, trouve que le deal a été "formidable". Et enfin, l'ancien inspecteur des finances devient candidat à la présidence de la République : le groupe Lagardère lui prodigue alors des louanges à longueur de colonnes. Il y a là un cas d'école qui marque l'imbrication du pouvoir politique, du pouvoir de l'argent et du pouvoir des médias. Cela rentre donc pleinement dans notre débat sur la moralisation de la vie publique. »

Je pourrais être plus précis sur les négos à l'Élysée, fort détendues, entre les Lagardère boys et vous. Sur les 1,8 milliard de plus-values. Sur la joie de vos partenaires : « Ils ont été for-mi-dables ! Enfin des responsables qui gèrent les participations de l'État comme s'ils étaient un fonds de pension... »

Mais faut-il s'attarder ? On voit l'idée.

Je récapitule donc. Vous avez « séduit » : Xavier Niel (*Le Monde, Télérama, Courrier international, La Vie, Le Monde diplomatique, Le Huffington Post, L'Obs*). Bernard Arnault (*Le Parisien, Les Échos, L'Opinion*). Patrick Drahi (BFM, RMC, *L'Express, Libération*). Vincent Bolloré (Canal +, C8, CNews, *Direct Matin, Direct Soir*, l'institut de sondage CSA). Martin Bouygues (TF1-LCI). Arnaud Lagardère (*Europe 1, Paris Match, Elle, Le Journal du dimanche*). J'allais écrire : vous disposez, entre vos mains, d'une quinte royale. Mais c'est

l'inverse, évidemment : ce sont eux qui, avec vous, disposent d'une carte de plus entre leurs mains. Vous êtes leur jockey, mais ils possèdent les écuries.

*

Le Loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien, pelé.
Qu'est-ce là ? lui dit-il.
Rien. Quoi ? rien ? Peu de chose.
Mais encor ? Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours, mais qu'importe ?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Cet extrait de *La Fontaine*, je l'avais placé en exergue de mon premier livre, *Les Petits Soldats du journalisme*. Et je suis tenté de le reprendre pour ce livre-ci : « Le Loup et le Chien », ça nous ressemble, non ? Tandis que je rédige ce chapitre, c'est comme si je le voyais, le collier, qui se resserre autour de votre nuque, à vous étrangler, à vous étouffer. Ils vous ont si bien nourri, ils ont si bien rempli votre gamelle, vous êtes aujourd'hui leur créature, leur toutou, ils vous tiennent par la laisse. Vous avez accumulé, à leur égard, une telle dette, vous êtes condamné à « complaire ces maîtres », à donner pour eux la chasse « aux mendiants ». Vous avez enchaîné les « amitiés » (avec tellement de guillemets, tant elles sont intéressées), mais c'est vous-même que vous avez enchaîné. Je me mets à votre place et je vous jure, j'angoisse. Mais vous ne le sentez pas, on dirait, vous, ce licou, il vous va bien, il vous convient, et vous avancez droit comme vos maîtres l'exigent.

C'est l'inverse dans mon cas, en presque maladif. Je me souviens, pour *Fakir*,

avoir interviewé Maxime Gremetz, le député communiste de la Somme, à côté de l'Assemblée. C'était en 2001. J'avais pris, comme tous les matins, le train de 7 h 21, m'étais rendu au CFJ, et je profitais de la pause du midi pour le rencontrer. Mon ventre gargouillait, j'avais faim, et dans ce restau où il était attablé, des effluves de poulet rôti creusaient mon appétit. Mais ce luxe était bien sûr interdit à ma bourse d'étudiant, à mes frugales habitudes. « Vous déjeunez avec moi, jeune homme ? m'avait-il demandé. — Non merci, ça ira. — Je vous l'offre. — J'ai déjà mangé. » Il n'était pas question que je lui doive ça, un repas. Pas même un café (que j'ai payé). Je me suis construit ainsi, comme journaliste : avec intransigeance sur mon indépendance, en connivence avec aucun « puissant », prohibant avec tout élu, tout notable, même syndical, les liens privés, affichant comme mot d'ordre, en Une de mon canard : « Ce journal n'est lié à aucun syndicat, aucun parti, aucune institution. Il est fâché avec tout le monde, ou presque. » Je me suis ramolli, sans doute, arrondi, mais tel est mon ADN professionnel, personnel : une certaine sauvagerie.

« Électron libre », je lis à mon sujet dans les portraits, et au milieu de cent sottises, cet épithète me paraît juste. J'appartiens à un groupe parlementaire, mais il faut l'avouer, je suis à la fois ici et ailleurs, je fais un peu bande à part. Je plaisantais avec Jean-Luc Mélenchon : « Déjà, dans un couple, j'ai l'impression qu'il y en a un de trop. Alors imagine dans un groupe ! » (Que mes collègues Insoumis soient, au passage, remerciés pour leur tolérance.) Je le sais bien, pourtant : pour réussir dans la carrière politique, désormais, pour réussir vraiment, il me faudrait « construire du réseau », « travailler mon relationnel », y consacrer mes week-ends, mes soirées, chercher des alliés et des protecteurs, avec des envois et retours d'ascenseur, plutôt que de bichonner des mots, seul, seul face à cet écran. Ce mauvais comportement ne date pas d'hier. Durant mes sept années à « Là-bas si j'y suis », je passais un coup de fil à Daniel Mermet, j'empruntais vite fait le magnéto au bureau 507 de France Inter, je ramenaient mes sons sur une clé USB, en coup de vent, un peu périphérique à l'équipe, toujours un pied dedans, un pied dehors, à peine arrivé et déjà parti. Malgré mon estime pour lui, des fois je ressentais ça : que Daniel me prenait pour son vassal, et non pour son égal, et mon orgueil bouillonnait. Je coupais les ponts, six mois loin de lui, loin de la radio, revenant avec un bouquin, prouvant que je survivais, économiquement, intellectuellement, sans lui, que je n'en dépendais pas, me le

prouvant d'abord à moi-même. Idem au *Monde diplomatique*, je suis resté « correspondant », tournant autour, mais étranger à la rédaction, livrant mes papiers depuis Amiens. Même avec les éditeurs, je ne signe aucun contrat à l'avance, je repousse les à-valoir, les 10 000, 20 000, 30 000 euros qu'on me propose, surtout ne rien devoir, préserver ma liberté, de publier ou non, seul maître à bord. Alors, quand je vous regarde vous, avec ces fils à la patte, avec ces cordes au cou, je m'enfuis et je cours encore.

Vous, non. Vous ne connaissez pas ces attermoissements : on vous offre un festin, vous n'y flairez aucun piège, vous vous bâfrez, point. Les grands électeurs médiatiques vous ont adoubé, que résonnent les trompettes de votre renommée ! Votre bobine s'étale en Une de tous les magazines, « La bombe Macron » (*L'Express-Drahi*), « L'homme de la situation ? » (*L'Obs*), « Le phénomène Macron » (*Challenges*), « Les visions de Macron (*Le Parisien*), « La fusée Macron » (*L'Obs*), « Macron, le dynamiteur » (*L'Obs*), « Macron, mon copain d'avant » (*Le Parisien*), « Macron, l'homme pressé » (*L'Obs*), surhomme qui n'aurait « qu'une heure et quarante-huit minutes de sommeil » par nuit. Un Macron ne suffisant pas, on double la ration : « Brigitte, l'autre Macron » (*L'Express*), « En marche avec Brigitte » (*Paris Match*), « Emmanuel et Brigitte sur la route du pouvoir » (*Paris Match*), « Vacances en amoureux avant l'offensive » (*Paris Match*), Emmanuel et Brigitte à la mer, Emmanuel et Brigitte au ski, Emmanuel et Brigitte au théâtre, comme on avait enfant la collection des Martine...

Ces deux années d'une propagande massive, je n'ai pas la patience d'un archiviste pour en faire la recension. Une citation suffira :

« Posez-vous une question : pourquoi ces heures et ces heures de télévision ? Pourquoi ces couvertures de magazines ? Pourquoi ces pages et ces pages de photographies autour d'histoires... assez vides ? » C'est votre désormais ami, François Bayrou, qui s'interroge ainsi à voix haute, en septembre 2016. Et il répond sans biaiser : « Il y a là une tentative de très grands intérêts financiers, et autres, qui ne se contentent plus d'avoir le pouvoir économique, ils veulent avoir le pouvoir politique. Je me suis toujours opposé au mélange entre la décision politique, qui doit être d'ordre civique, et le monde des grands intérêts, le monde de l'argent. Je ne veux pas que l'État soit pris dans une opération de ce genre. »

Trop tard.

C'est fait : l'État est pris dans cette « opération Macron ».

*

Que dirait « votre » Camus, alors, ce Camus que vous aimez citer, comme un gage de progressisme bon teint ?

Le 21 août 1944, les armes bruissent encore dans Paris. Un éditorial de sa plume, au lyrisme contenu, barre la Une de *Combat* : « Il a fallu cinq années de lutte obstinée et silencieuse pour qu'un journal, né de l'esprit de résistance, publié sans interruption à travers tous les dangers de la clandestinité, puisse paraître enfin au grand jour dans un Paris libéré de sa honte. Cela ne peut s'écrire sans émotion. » Lui titre tout bonnement : « Le *Combat* continue. » Car le regard du philosophe est tourné vers l'avenir, vers de nouvelles batailles : « Nous avons gagné notre libération, il nous reste maintenant à conquérir nos libertés. » Ses camarades et lui rêvent alors d'une « presse claire et virile, au langage respectable », avec bien sûr une « indépendance vis-à-vis du capital ».

Deux ans plus tard, déjà, voilà son journal « écrasé ». Dès 1947, *Combat* est racheté à 50 % par l'homme d'affaires Henri Smadja. Sans une hésitation, Camus quitte alors son poste : « Nous étions désarmés, puisque nous étions honnêtes. Cette presse, que nous voulions digne et fière, elle est aujourd'hui la honte de ce malheureux pays. Mais quelque chose reste, du moins, c'est la fraternité que quelques hommes ont scellée dans le danger et l'effort quotidien. » Cette époque apparaît pourtant, a posteriori, comme un âge d'or. Les groupes n'en sont qu'à leurs balbutiements. La publicité ne représente que 20 % à 30 % des recettes – contre le double aujourd'hui. Et Henri Smadja, amoureux de sa rédaction comme d'une danseuse, passerait désormais pour un gentil fantaisiste. Le jugement d'Albert Camus tombe néanmoins, tranchant comme un couperet : « La honte de ce malheureux pays. »

Que penserait-il alors, dans notre France ? Que penserait-il de ces dix milliardaires qui se partagent 90 % des quotidiens, 55 % des chaînes de télévision et de radio ? Que penserait-il de vos amis, d'un pluralisme réduit au choix entre Drahi et Arnault, entre Bolloré et Lagardère, entre Bouygues et Dassault, entre un marchand de canons et un marchand de béton ? Et tous ligüés en une « opération Macron » ?

« De la Résistance, relevait déjà Albert Camus, on accepte bien volontiers qu'hommage soit rendu à ses héros, à ses morts, à ses victimes : mais rappeler son esprit révolutionnaire, sa volonté de liberté, cela a paru à beaucoup un anachronisme et une incongruité. À *Combat*, dès le premier jour, en prenant comme devise “De la Résistance à la Révolution”, nous entendions indiquer que la Résistance – si glorieuse qu'elle fût – n'était pas une fin, mais une étape, et que tout restait à faire. »

Tout reste à faire, ou à refaire. Contre la pente de l'histoire, contre vous et les vôtres, il faut remonter ce rocher. Et ces Sisyphe journalistes, ces Sisyphe citoyens, ces Sisyphe avec ou sans gilet jaune, il faut les imaginer heureux.

Candidat

Enfin au contact

Le temps me manque, à cause de l'Assemblée, sinon, cette journée, j'en aurais fait un film. J'avais le titre : *Le Parking*. Et le principe : j'aurais installé un fauteuil rouge devant l'usine, très simplement, et tous les acteurs de ce jeudi 26 avril 2017 se seraient assis dessus, tour à tour.

Des salariés, bien sûr.

Des syndicalistes.

Marine Le Pen.

Vous.

Alexandre Benalla.

Élise Lucet, pourquoi pas.

Et moi pour finir, passant de l'autre côté de la caméra.

Trois semaines plus tôt, dans « L'Émission politique », je vous avais tendu un plan d'Amiens : « Vous voyez, place Vogel, vous prenez la rue d'Abbeville, vers Étouvie, vous continuez un bon bout, et Whirlpool se trouve là, sur votre droite... » Après le lave-linge parti en Slovaquie, en 2002, c'était au tour, cette saison-là, du sèche-linge de migrer vers la Pologne. Vous aviez inauguré votre mouvement En Marche ! à côté, presque, à Mégacité, mais pendant toute votre campagne, vous n'aviez pas rendu visite à ces ouvriers (ça peut se comprendre, on manque de temps), vous n'aviez pas cité une seule fois Whirlpool à la télé ou dans une vidéo (ça se comprend moins), vous n'aviez même pas publié un communiqué, de solidarité minimale, sur ce drame social (ça ne se comprend plus du tout, là). Vous aviez choisi le silence, délibérément, parce que c'était la France qu'il ne fallait pas voir, pas entendre, surtout avant l'élection : le libre-échange, l'Europe, la mondialisation apparaissaient moins radieux, moins reluisants, moins « sources d'opportunités », que dans vos discours flamboyants.

Comme je vous acculais, vous aviez lancé « J'irai », devant David Pujadas et Léa Salamé. De fait, promesse tenue : dans l'entre-deux-tours, vous êtes venu, à la chambre de commerce et d'industrie, vous étiez enfermé avec les délégués. Ça donnait des images pâlichonnes, vous, assis, en costume, techno, rigide. Tandis que, au même moment, la maligne Marine débarquait sur le parking pour une visite éclair : « J'ai tout planté à Paris pour vous adresser ce salut fraternel... », avec à la clé une pluie de selfies, des rires partagés avec les salariés, des compliments, une complicité.

Le show Le Pen, je n'y ai pas assisté : je suis arrivé juste après, à l'heure des merguez. Élise Lucet et « Envoyé spécial » avaient installé leur studio là, assez classieux, designé, et après des barnums, du barbecue, des feux de palettes, ça donnait au lieu un côté baroque, station lunaire. On grignotait donc notre sandwich, tranquille, avec Steph, avec Corinne, avec Ludo, au tarif imbattable de 1 euro, quand la rumeur est montée : « Il va venir. » Puis la houle s'est levée, une marée humaine, avec des micros, des perches, un car entier de journalistes, les services de sécurité, la cohue, la mêlée sous les sifflets, avec vous au milieu qui souriez, des injures fusaient. « Monsieur... Madame... », vous tentiez d'instaurer un dialogue, vaguement, dans la bousculade, « Attendez... attendez... », coincé contre le plateau d'« Envoyé spécial », vous m'avez aperçu : « François ! », ça m'a agacé, cette familiarité, d'où on se connaît ? je ne suis pas son copain, rien à voir avec lui, « Viens ! Viens ! » vous avez lancé comme on se raccroche, pas à une bouée, pas forcément, mais à un visage connu. « Il se croit au zoo ! » ça grondait autour, « Ouh ! ouh ! On n'entend rien ! », votre vigile en chef, que j'ai reconnu plus tard, Alexandre Benalla, m'a ouvert un passage, il a essayé de retenir le flot, qui poussait, une marée qui vous acculait, mais je n'y tenais pas, moi, pas du tout, à la photo avec vous, j'ai juste dit : « Ça va pas, là ! C'est du n'importe quoi ! » La haine, autour, s'aiguisait. Comme un con, alors, comme un con comme un con, j'ai cherché un mégaphone, qu'on vous le porte, mais vous saviez pas le tenir, pas gueuler dedans, votre voix ne portait pas, les salariés s'énervaient : « Qu'il foute le camp ! Qu'il arrête son cirque ! » Avec Patrice, Patrice Sinoquet, on a gambergé vite fait, on a proposé ça : « Les Whirlpool, et Monsieur Macron, vous passez la barrière, et les journalistes vous restez ici ». Votre équipe a approuvé et ça s'est passé comme ça. Ça s'est calmé comme ça.

Vous mesurez le paradoxe ? Ce sont vos deux opposants les plus résolus qui, ce jour-là, peut-être, vous ont sauvé la mise. Moi, bon, mon CV, vous le connaissez. Mais Patrice Sinoquet, délégué CFDT, certes, mais militant frontiste aussi, un historique, tendance Jean-Marie. La vie est étrange, non ? Car nous vous avons bel et bien épargné, sinon la violence et les coups, le goudron et les plumes, du moins les cris, les crachats, les jets de canettes, les « Macron dégage ! » qui auraient plombé votre image, qui auraient signé le divorce, définitif, d'emblée, avant même le scrutin, entre vous et cette France en souffrance.

Vous diagnostiquiez : Ce qu'il faut, c'est de la formation.

Les ouvriers protestaient : Non, arrêtez, nous rabâchez pas ça...

« Les échanges furent vifs », comme l'écriront les commentateurs, votre pédagogie était sans cesse interrompue.

VOUS : Procter, ils pourraient délocaliser, ils ne l'ont pas fait...

LES OUVRIERS : Ça viendra !

VOUS : Laissez-moi finir !

LES OUVRIERS : Mais, monsieur Macron, ça fait trente ans qu'on fait que ça, la droite la gauche la droite la gauche, et pendant ce temps-là la misère elle s'installe...

Il n'empêche, la controverse demeurait respectueuse, courtoise presque. Eux étaient comme à court de mots, plus forts, plus menaçants dehors avec leurs corps, et ils me poussèrent en avant, comme porte-parole (je ne masquerai pas ma fierté) : « Vous êtes ici chez les vaincus de la mondialisation », je vous admonestais, enfin bref, on s'opposait mais dans les bornes du « débat démocratique », comme si nous avions déplacé « L'Émission politique » sur ce parking. Vous en sortiez la tête haute, moi aussi, « tous les deux grands » on m'a dit. Alors, pourquoi ce malaise, qui grossissait en moi ? Vous auriez pu terminer, je me répète, avec le goudron et les plumes, quasiment, les cris, les crachats, les jets de canettes, et je vous avais évité cette débâcle. Pourtant, sur le papier, ça m'aurait plu, cette scène, le banquier d'affaires pourchassé par les prolétaires. Dans les faits, j'avais participé au maintien de l'ordre ! Pourquoi avais-je agi ainsi ? Quelle était cette zone d'ombre, ou de lumière, va savoir, en moi ? Était-ce le refus de la foule, la peur de sa fureur ? Ou l'appartenance de classe, à la petite bourgeoisie, la bonne éducation qui resurgit devant l'épreuve de vérité ? Ou le désir de sauver un homme, de lui tendre la main, même un adversaire,

même vous ? Je l'ignore encore. Dans la foulée, pour vous prévenir, parce que c'était en germe, le diagnostic s'est confirmé depuis, je rédigeais ma tribune : « Vous êtes haï, vous êtes haï, vous êtes haï. » Mais c'est moi d'abord, bien sûr, que je haïssais.

Qu'importe. Qu'importe mes états d'âme, on n'en sortirait pas. Vous en avez tiré des conclusions plus simples, de ce 26 avril 2017, et la presse avec vous : vous étiez allé « au contact ». « Au contact des Whirlpool. » « Au contact du pays. »

Bravo, enfin.

*

« Au contact », c'est une expression que vous affectionnez : « Je vais au contact des gens et je m'emporte parfois car je suis naturel. » « J'aime beaucoup le contact, être parmi les gens. Ça me régénère. » À l'Élysée, votre entourage explique : « Le président aime beaucoup aller au contact des Français, notamment avec ceux qui ne sont pas d'accord avec lui. » De *Libération* aux bandeaux de BFM, c'est désormais le cliché consacré : « Macron prend son risque et va “au contact” des Français », « Macron dit vouloir retourner “au contact des gens” », « Macron joue le contact », « Macron encore “au contact” », « Macron : retour au contact », et à l'instant, une alerte sur mon portable : « Souillac. Macron au contact des habitants ».

Que vous ayez choisi cette formule, « au contact », voilà qui trahit votre rapport au pays. Quoi de plus superficiel que le « contact » ? Quoi de plus bref ? Quoi de moins profond ? Dans ses *Essais de linguistique générale*, étudiés à la fac, le « contact » correspond, chez Roman Jakobson, à la « fonction phatique » du langage : « Allô ? », « Bonjour », « Ça va ? » C'est la forme la plus sommaire de la communication, qui l'établit juste. L'échange véritable, lui, ne vient qu'après.

Cette fois, vous ne mentez pas : vous allez en effet « au contact ». Et vous en restez là. Vous croisez des milliers de « gens », vous serrez leurs mains, eux derrière les barrières de sécurité, vous passant devant, les flashes crépitent, vous saluez, vous lancez à la volée des : « Bonjour », « Ça va ? », « Heureux d'être là ». Une vieille dame vous arrête, ne vous lâche pas les doigts : « Moi je suis

âgée, j'ai 80 ans et puis c'est mon anniversaire aujourd'hui, pis j'aimerais bien que vous me baissiez ma CSG parce que je paie beaucoup...

— C'est votre anniversaire aujourd'hui ! vous exclamez-vous (votre service de com' filme).

— Demain.

— Demain ! », vous lui claquez deux bises sous les applaudissements. Puis vous revenez à vos mesures : « Ce qu'on va faire, c'est qu'on va supprimer la taxe d'habitation. Pour la CSG, on vous a augmenté de 1,7 point, mais je l'avais dit, hein, je l'avais dit...

— Là, vous nous avez vraiment pompés ! intervient une autre retraitée. On a travaillé toute notre vie...

— Mais c'est pour les jeunes que je l'ai fait ! » vous justifiez-vous, avec une tirade derrière.

Et au suivant :

« J'ai un travail à mi-temps.

— Et vous aimeriez faire plus ?

— Oui, mais y a pas.

— Vous allez me déposer votre dossier. Y a une jeune fille, ce matin, qui était en CDD, on lui a débrouillé le CDI.

— Je veux travailler à temps plein.

— Eh bien, on va vous aider, je vais voir avec votre employeur pour le faire. »

À la suivante :

« Je ne touche que 800 euros de retraite.

— 800 euros ? Comment ça se fait ? Vous avez votre feuille sur vous ? Non ? Vous habitez loin ? Vous pouvez aller me la chercher ? L'apporter à mes conseillers ? Qu'on comprenne ça. »

Ces scènes ont leur charme, je ne nie pas, un côté direct qui me séduit, guérisseur d'écrouelles, et je ne lis dans ces discussions furtives aucun mépris. Mais que savez-vous de vos interlocuteurs, en face ? De leurs parcours, de leurs galères ? En quoi ça vous éclaire, vous ? En quoi ça vous aide, vous, vous, vous, à progresser ?

Quand j'ai plongé, moi, il y a vingt ans, j'étais nu et inconnu. On dit parfois « j'aimerais être une petite souris pour écouter ce qui se dit », eh bien, j'étais

cette petite souris qui écoute, qui observe de loin, discrètement dans un coin, avec mon calepin. Vous êtes, vous, cerné par les micros, les caméras, les préfets, la sécurité, la foule, le protocole, les horaires, l'agenda, les sondages, votre statut surtout. Le pouvoir enferme, c'est une prison, une muraille qui vous sépare des autres. Je l'éprouve, déjà, moi, avec douleur, à mon petit niveau. Alors vous, avec vos super-pouvoirs de super-président, vous qui n'êtes pas entraîné au réel, comment, avec tous ces obstacles, comment, non pas établir « un contact », ou « des contacts », ou « du contact » mais nouer une « relation » ?

« Pour se maintenir en vie, un journal doit rester sensible, réactif, innervé », écrit Denis Robert. « Innervé » : depuis vingt ans que je fais *Fakir*, c'est un adjectif qui me guide. Ça signifie : comme avec des nerfs plantés dans la société, recevant des impulsions d'en bas. Et la politique devrait l'être, elle aussi, « innervée ». Peut-être que je rêve à un président reporter, un président sociologue qui, à l'occasion, comme Henri IV (il paraît), se grimerait, revêtirait sa capuche, descendrait incognito à la taverne, pour écouter les habitants.

*

Je me suis porté candidat, moi aussi, la même année que vous. Pour plein de motifs politiques : battre le Front national, vous dire non d'emblée, tenir haut le drapeau d'une gauche popu. Mais cet engagement répondait à une autre aspiration, plus personnelle, un peu étrange.

Que faire après *Merci patron* ! ? L'inertie m'aurait conduit, c'était fatal, à présenter ce film de New York à Vancouver, à battre les estrades, de tribunes en meetings, de plateaux télé en clubs de réflexion, avec mille discussions de Grenoble à Toulouse, à Paris surtout, sur « Reconstruire une alternative », fréquentant Philippe Martinez, Jean-Luc Mélenchon, Clémentine Autain, et autres Pierre Laurent, intégré au gotha de gauche avec badge VIP. C'était la pente naturelle, dans ma trajectoire de petite vedette, de vaine gloriole, qui m'assurait des applaudissements et des honneurs à peu de frais. J'y aurais perdu mon âme, à la longue. Car qu'est-ce qui fait ma valeur ? C'est Zoubir, Anne, Laurelyne. Ce sont mes matches de foot le dimanche. C'est mon attachement au réel. Et je redoutais comme un décollage, de vivre dans une apesanteur sociale. Et bizarrement, mais oui, comme un paradoxe : je briguais la députation pour ne pas virer apparatchik !

Avec les législatives, je suis retourné à mon terrain, près de chez moi, à la rencontre, toujours, des agriculteurs, des petits patrons, des chômeurs, des chasseurs, des aides à domicile, des retraités, mais couvert d'une autre casquette, pour une autre mission. Plutôt que les paillettes et les petits fours, la gadoue de Vignacourt, les tours du quartier de l'Espérance, tapant à des milliers de portes, des cages d'escalier du matin au soir. C'est mon décor ordinaire que je revisitais, et avec en tête quelle chimère ? Plonger plus profond dans le peuple, dans son âme. Voilà : je n'étais pas habité par le désir de m'élever, mais au contraire, presque, de descendre. J'enviais mon ami Maurice Kriegel-Valrimont, je percevais sa joie nostalgique, lorsque, député communiste, il logeait chez le militant : « J'étais l'élu des mineurs et des sidérurgistes de Lorraine. Je me suis battu avec eux contre le Comité des forges. C'était une satisfaction permanente. Je mangeais chez eux, je dormais chez eux quelquefois. Nous étions une force motrice de la réalité quotidienne, et c'était beau. » Alors, le temps d'une bataille, former un groupe, le souder, au coude à coude dans la tourmente, de la camaraderie, pour un moment, un moment seulement. La politique est faite de ça, également, de fantasme, et voilà celui qui me mouvait : la communion, le désir de communion, d'appartenir à un « nous », enfin. Non pas « aller au contact », mais être comme englouti, avalé, fusion et effusions.

*

« Des jeunes comme toi, en plus t'es musclé comme tout... Il faut que tu travailles dans le bâtiment. Il faut pas rester comme ça. Faut pas refaire des bêtises. »

Cet automne, lors de votre passage aux Antilles, la séquence « braqueur » m'a marqué. Vous sermonniez un colosse :

« Il faut du travail pour faire les travaux, pour reconstruire.

— Hmm, je sais.

— Les braquages, c'est fini. (Vous le montrez de l'index, vous le fixez du regard.) Tu me l'as dit. On est d'accord ? Ta mère, elle mérite mieux que ça. »

Sa mère vous a alors pris dans ses bras : « Merci ! Merci beaucoup ! »

Qu'un président baigne, comme ça, dans les bas-fonds de Saint-Martin, qu'il se frotte aux gens, physiquement, ça me plaisait plutôt. « Devait-il causer avec un ex-braqueur ? », se sont demandé les commentateurs. Évidemment.

Évidemment que oui. Mais justement, avez-vous causé, vraiment, avec lui ? Avez-vous échangé, pour de bon, humainement, sur la délinquance, son entrée dedans, la case prison, ses espérances, etc. ? Non. Vous avez surgi avec caméras et micros, vous avez tâté les muscles du Noir costaud (avec d'évidents relents coloniaux), pris un selfie doigt d'honneur, délivré la petite leçon de morale, roi thaumaturge, au verbe magique, qui ferait basculer les destins en trois mots, et vous êtes reparti. Qu'aurez-vous appris, vous ? Que savez-vous de plus, en sortant, sur la vie, sur la vie des pauvres, sur les forces obscures ou lumineuses qui les meuvent ? Rien.

« Les ministres qui l'accompagnaient n'ont pas pris la parole, Emmanuel Macron l'a accaparée », conclut le *JDD*. Moins l'oreille qui écoute que la bouche qui discourt, toujours.

La semaine suivant vos Antilles, j'ai passé deux journées en Seine-Saint-Denis. À me balader, guidé par une amie, d'un ascenseur en panne à un club de foot, d'une mairie à une mosquée, et au milieu de ça, dans un bistrot de Bondy, j'ai croisé, moi aussi, un ex-braqueur :

« Dans ma famille, nombreuse, on n'avait pas d'argent, donc pas de vacances. Comme loisir, on montait aux arbres. Et puis, je suis tombé sur un animateur, très, très bien. Avec ses collègues, ils venaient nous chercher dans la rue. Ils nous ont sortis, j'ai même repris goût à l'école. Il m'a initié à la boxe, aussi. Ensuite, j'ai fait trente combats, je suis devenu champion d'Île-de-France. Mais sans accompagnement, sans encadrement. C'est là que je suis tombé sous la coupe des vrais méchants. Le vrai méchant, c'est pas celui qui tape, celui qui insulte : c'est celui qui utilise son cerveau. Il repère les bons éléments, comment je peux les exploiter ? Moi, j'étais costaud, solide, et je ne trahirais pas face à la police.

— Pourquoi t'as basculé là-dedans ?

— Les animateurs, on ne les voyait plus, ils s'enfermaient dans leur bureau, ils étaient recrutés au copinage. Ils n'étaient plus là pour me guider. J'ai pris le seul chemin qu'on m'offrait, qui me valorisait. Parce que j'avais des aptitudes à la délinquance, je suis passé du petit trafic à l'international. On me disait : “Va là-bas. Va là-bas !” J'étais un champion, utilisé pour mes compétences.

— T'étais fier ?

— Oui. Je ne vais pas mentir. Mais j'étais obligé de me cacher, de cacher qui j'étais, en permanence, à mes proches. À mon père, je répondais que j'étais chez un copain, alors que trois heures auparavant je participais à un braquage. J'étais perdu. Je vivais dans la clandestinité, une double vie. C'est en prison que j'en ai pris conscience. C'est en détention que, enfin, je me suis retrouvé confronté à la société...

— C'est-à-dire ?

— Eh bien, des gens normaux. Les surveillants, les profs... C'est grâce à eux que j'ai repris goût. C'est l'homme qui donne conscience. J'ai réappris les divisions, j'ai poussé la porte de l'école, et on m'a demandé : "Tu veux faire une formation ?" J'ai choisi jardinier. Le souci, c'est que le petit potager, il se trouvait à côté du mur d'enceinte. J'étais trop dangereux, réputé comme ça, ils ne voulaient pas me laisser accéder au jardin, ils craignaient que je trafique, ou que je prenne la fuite. Un gradé m'a dit, finalement : "Je vais parler de toi à la direction." À ce moment, dans ma vie, j'ai trouvé l'Homme. Les services d'insertion, les psychologues, les aumôniers même, ils m'ont ouvert une autre voie. Je n'avais plus cette addiction à la valorisation.

— Et l'addiction à l'adrénaline, aussi ?

— C'est faux, ça. C'est du n'importe quoi, du cinéma. Sur un braquage, tu as des maux de ventre, tu as envie de te faire pipi dessus. C'est ça, l'adrénaline ? Qui veut ça ?

— Et maintenant, alors ?

— Je travaille. Mais tu sais, la confiance avec l'entourage, elle est brisée, peut-être à tout jamais. Ma femme ne me croit pas, elle se méfie. Et je viens d'avoir ma mère au téléphone, elle est au pays, en Algérie. Je lui ai dit : "Je suis allé dans le Sud, pour le boulot." Elle me répond : "Quoi ? menteur ! Arrête de me raconter des salades..." »

Il se renfrogne, comme un rictus de douleur, blessé. Son passé ne s'effacera jamais, il peut juste l'assumer, vivre avec.

Quelles leçons en tirer, de ça ? Je ne sais pas trop, à vous de voir. Des réflexions, quand même, sur le rôle de l'éducation, de l'éducation hors de l'école, aussi, dans la rue, l'importance de l'estime de soi, trouver une place, être valorisé, exister pour les autres, et la fonction également des sanctions, du retrait

imposé, de la confiance, de l'humanité, de l'Homme qui tend la main, toutes ces forces obscures et lumineuses qui nous meuvent.

*

« J'aime profondément être avec mes concitoyens, à portée de visage et d'embrassades ou d'explications. » Vous n'en finissez pas, de ces déclarations d'amour : « Je suis très heureux de cette itinérance parce que je suis dans le pays. » Elles sont sincères, j'en suis persuadé. « Je suis bien avec mes concitoyens. Passer du temps au milieu d'eux, les entendre expliquer leurs angoisses, leurs impatiences, c'est ce pourquoi je me suis engagé. » Oui, vous êtes sincère dans vos illusions : « Il faut savoir entendre tout cela, être au côté du peuple avec respect. » Sincère dans les illusions que vous nourrissez sur vous-même : « On sent le pays en profondeur, on sent ses attentes, ses envies, ses angoisses, ses colères. »

Les grilles, les grilles qui me hantaient, à votre tour vous les avez franchies, avec retard. Après quarante années à La Providence, à Henri-IV, à Sciences Po, à l'Ena, dans les préfectures, les cabinets, les ministères, dans les salons, chez Rothschild, avec Attali, à l'Élysée, à Bercy, après des décennies dans la bourgeoisie, enfin, vous faites quelques sorties, hors du cocon des institutions. Et oui, ces virées, même fugaces, vous rendent heureux, un air de populaire, comme pour moi hier. Tant mieux, tant mieux pour votre bonheur. En revanche, que vous sentiez le « pays en profondeur, ses attentes, ses envies, ses angoisses, ses colères », que vous soyez « dans le pays » ou même « au milieu d'eux », c'est de la foutaise. Non, vous en êtes « au contact », seulement « au contact » : cette France, vous en effleurez à peine la peau. Vous êtes loin, si loin d'en sonder le cœur.

En ce moment, je lis chaque soir *Le Petit Prince* à mes enfants, avant le coucher :

- Viens jouer avec moi, lui proposa le petit prince. Je suis tellement triste...
- Je ne puis pas jouer avec toi, dit le renard. Je ne suis pas apprivoisé.
- Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?
- C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie « créer des liens... »
- Créer des liens ?
- Bien sûr, dit le renard. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits

garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...

Avec la France d'en haut, vous avez créé tant de liens !

Des relations, nourries, suivies, vous en avez, vous êtes même le champion du relationnel : avec votre « lapin » Bernard Mourad, avec votre « copain » Xavier Niel, avec Yannick Bolloré, avec Serge Weinberg, avec Jacques Attali, avec Laurence Parisot, avec Bernard Arnault, avec Michel Pébereau, avec Jean-Pierre Jouyet, *etc.* Avec eux, pas besoin d'« aller au contact », vous êtes à leur contact permanent, vous baignez dedans. Mais avec la France d'en bas ? Quel ami, intérimaire, vient dîner une fois par semaine à l'Élysée ? Quel chauffeur routier partage vos cacahuètes à l'apéro ? Quelle auxiliaire de vie sociale joue au jokari avec vous sur la plage du Touquet ? Quelle caissière vous confie, au quotidien, pour de vrai, « en profondeur, ses attentes, ses envies, ses angoisses, ses colères » ? Quelle Laurelyne, quel Zoubir, quel Christophe, quelle Peggy, avez-vous apprivoisé, et réciproquement ? Vous allez « au contact », oui. Vous croisez « des gens », mais qui sont pour vous semblables à cent mille autres gens.

*

Patrick est passé, ce soir, pour m'emmener aux vœux de Saint-Léger-lès-Domart. C'est un ancien de chez Goodyear, lui, qui travaillait à la chaîne, qui profitait des temps morts pour lire, qui prenait de l'avance sur ses pneus pour dévorer quelques pages. C'est comme ça, à l'usine, qu'il a lu tous les Rougon-Macquart de Zola, *Ulysse* de James Joyce, *Jean-Christophe* de Romain Rolland. Comme il écrivait un peu, il a envoyé ses textes à *Fakir*, et je l'ai rencontré. Il y a des années.

Son appartement était bourré de livres, je m'y attendais, mais surtout de CD, des milliers de CD, de la musique rock, mais aussi afghane, africaine, tout. « Tu joues d'un instrument ? je lui ai demandé.

— Je jouais, il m'a répondu. De la guitare. »

En même temps, il m'a montré sa main gauche. Deux doigts étaient sectionnés. Le majeur et l'index, il me semble. Et il a l'auriculaire bloqué, aussi.

« C'est dû à quoi ?

— Goodyear. Je remplaçais un collègue pendant les congés. J'avais quatre

presses en charge. Et la sécurité sur ces machines, tu sais comment ça marche, c'est un rayon, dès qu'il voit quelque chose en dessous, la machine s'arrête. Ça nuisait au rendement, donc ils ôtaient les sécurités. Sur la presse n° 4, y avait eu un accident, déjà. Ils avaient remis la sécurité. Mais ils ne l'ont remise que sur cette presse. La presse n° 2, c'était moi. C'était ma deuxième journée à ce poste, le mardi 13 juillet 1993. Après moi, ils ont remis la sécurité... mais que sur cette presse. La presse n° 1, c'est un délégué CFDT, il s'est battu, pendant des années, pour que la sécurité soit remise, et à la fin ils ont accepté, mais que sur cette presse. La dernière presse, la presse n° 3, le gars y a perdu tous les doigts de sa main droite. »

Et Patrick concluait : « Peu de temps après ça, ils ont pris toutes les presses, ils les ont emmenées en Pologne. Je doute que là-bas ils aient remonté les sécurités. »

Ça les rend plus concrets, non, les profits de Goodyear, plus d'un milliard au compteur ? C'est parce qu'ils enlèvent les sécurités, parce qu'ils élèvent la productivité, parce qu'ils paient moins cher les Polonais que, derrière, ils versent des dividendes aux actionnaires. Eux qui ont mutilé Patrick, eux qui l'ont amputé d'une part de sa chair, eux qui l'ont amputé de son loisir préféré, eux ne seront jamais poursuivis devant les tribunaux. À la place, la Justice a condamné huit salariés, pour avoir retenu des cadres durant une journée... mais ils ne leur ont pas coupé des doigts, à ces cadres ! (Et je ne dis pas qu'il fallait le faire.)

Côte à côte, avec Patrick, on a fait des manifs. Une projection de *Merci patron !* dans son immeuble, dans son salon. Un match de foot dans son quartier, à Camon. On s'est apprivoisés, lui, plutôt taiseux. Il vice-préside désormais l'association Picardie Debout !

« Tu écris encore ? je lui demande, tandis qu'on roule dans la campagne, dans le noir.

— Non, la peur de la feuille blanche. Sinon, j'en aurais à raconter, sur l'usine.

— Par exemple ? »

Il réfléchit.

« Une presse avait tranché la main d'un salarié. Alors, les cadres ont procédé à une reconstitution. Et pendant qu'ils rejouaient ça, l'ouvrier s'est fait couper trois doigts ! Devant le directeur, devant le responsable de la sécurité, devant tous les chefs ! »

*

Mais je m'illusionne sur votre cas, il me semble. Je me montre trop clément : sauriez-vous écouter, écouter vraiment, écouter patiemment, une Laurelyne, un Patrick, une Peggy ? Sauriez-vous les écouter, une phrase amenant l'autre, comme on dévide une pelote, sans les juger trop vite, sans les conseiller même ? Sauriez-vous écouter les silences, les non-dits, le peu de mots, combler les lacunes du récit ? En toute franchise, je suis sceptique.

C'est un exercice, vous savez. Comment vous expliquer ? J'avais rendez-vous, jeudi dernier, avec des femmes de ménage de l'Assemblée. On voudrait, avec la CGT, leur gratter un treizième mois, limiter les temps partiels, passer en horaire de journée. Pendant le tour de table, Graziella me retraçait son « casse-tête » pour venir à l'aube des Mureaux :

« Je me lève à 4 heures, je prends le bus à 4 h 53, il m'amène à la gare à 5 h 03, là en principe j'arrive à Saint-Lazare à 6 h 10. Mais souvent, le train est en retard. Des fois, je pleure. Ensuite, après le travail, je retourne à 9 h 07...

— Donc, vous venez pour même pas trois heures ?

— C'est ça. Depuis 1993.

— Vous faites tout ça pour 30 euros ?

— Voilà. On n'a pas le choix. »

Je l'ai transcrit comme ça, proprement, mais Graziella a un fort accent, portugais, elle est cap-verdienne comme beaucoup de ses collègues. Chaque information s'arrache, laborieusement, on répète la question, on fait répéter la réponse. Elle dispose de peu de mots en français pour dire sa tristesse et sa joie, sa résignation et sa colère. Alors, en l'écoutant, je ferme les yeux, et là encore, en écrivant, devant l'écran, je ferme les yeux. Je me concentre. Je fais un effort. Pour me mettre à sa place. Dans sa peau. Pour adopter son point de vue, une expression que j'affectionne, point de vue : le lieu d'où l'on voit le monde. Une telle distance nous sépare, elle, la femme, noire, étrangère, agent d'entretien, moi le mâle, blanc, député picard, et pourtant je suis elle, une commune humanité : a-t-elle des enfants ? envoie-t-elle de l'argent dans son village ? souffre-t-elle du dos ? qu'éprouve-t-elle de fierté, d'humiliation, de découragement, de mélancolie ? Et alors, tremble en moi l'injustice faite aux Graziella, aux Graziella qui pleurent dans le train à l'aube, au sommeil brisé des Graziella pour

récurer les chiottes des députés, 5 148,77 euros de salaire net, eux, eux en costume, eux souriants, eux importants, contre 30 euros la journée d'épuisement pour Graziella, et alors, alors, elle crie en moi l'immense injustice du monde.

J'essaie avec vous, également. De me mettre à votre place, dans votre peau, maladroitement, en tâtonnant, d'adopter votre point de vue : comment on le voit, le monde, après des décennies entre Bercy et l'Élysée, entre le palais d'Henry Hermand et la table de Bernard Arnault ? Les romanciers excellent à ça : leurs personnages réveillent des autres en eux, ils les font vibrer comme des cordes.

Mais vous ? Seriez-vous capable de ce décentrage, ou décentrement (il faudra que je vérifie dans Le Petit Robert) ? Il y a, chez vous, une telle puissance narcissique, que j'admire en un sens, un tel amour de soi. Vous vous regardez. Vous vous écoutez. Vous vous adorez. Le sort vous a tellement favorisé, l'éducation et le piston, l'argent et l'entregent, la santé et la célébrité, vous marchez dans l'existence avec une telle assurance, qu'on devine cette difficulté, chez vous, cette impossibilité : faire vôtres les faibles et leurs faiblesses. Ils n'ont qu'à se bouger. Traverser la rue. Monter leur micro-entreprise. Quand on veut on peut. Vous êtes tellement sûr d'être beau, d'être le meilleur, d'être l'élite, de détenir la Raison et la Vérité. Dans vos « contacts », vous ne descendez pas parmi les gens pour les comprendre, pour apprendre d'eux, pour vous mettre dans un coin comme une petite souris, en retrait, non, vous êtes le centre du tableau, en un grand show dont vous êtes le super-héros. Aussi, les camionneurs, les intérimaires, les femmes de ménage, vous voulez bien les « entendre », brièvement, vaguement, mais comme un témoin de Jéhovah : pour mieux, ensuite, leur délivrer votre évangile. Un catéchisme qui s'est forgé en des milliers de dîners avec la Fondation Saint-Simon, le think tank Terra Nova, la République des idées, des gens sérieux, des philosophes raisonnants et raisonnables, des économistes comme il faut, des PDG qui reviennent de Shanghai, des investisseurs qui font l'économie mondiale. Une pensée « complexe ». Vous nous offrez donc de la pé-da-go-gie, des leçons de rattrapage. Alors que c'est vous, d'abord, qu'il conviendrait d'éduquer, de rééduquer. Ce sont les Laurelyne, les Zoubir, les Peggy qui devraient vous instruire, vous et les vôtres : comment on se débrouille, en bas ?

Combien, parmi tous les sachants et tous les parlants, parmi vos économistes, vos philosophes, vos ministres, vos éditorialistes, vos journalistes, qui

monopolisent les micros, combien qui ont, simplement, passé trois heures sur un rond-point ? Combien ? Eux aussi, vous tous, vous parlez d'une France que vous ne connaissez pas, c'est « le monde social vu d'en haut », aplani, aplati, comme Yann Arthus-Bertrand regarde la Terre depuis son hélicoptère. Sauf que d'en haut, de très haut, vous êtes incapables d'en voir la beauté, vous, les vôtres, des Marie et de leurs ronds-points d'infortune. Vous les craignez trop.

*

« Dans les personnes en difficulté, il y en a qui font bien et il y en a qui déconnet. »

Souvent, vos propos heurtent, vous le savez. C'est qu'« aller au contact », votre expression préférée, suggère ça, une certaine violence. Un côté rentre-dedans, comme à la boxe : « Je monte sur le ring. » Ou au rugby : « J'entre dans la mêlée. » Le « contact », viril, peut tourner au coup, au choc, parce que vous n'êtes pas là pour le caresser, le populo, pour le broser dans le sens du poil, vous avez le « courage » d'agir contre lui, un « courage » banal parmi nos dirigeants depuis trente ans, les mêmes qui ont le « courage » de se plier aux ordres des marchés.

À chaque « contact », donc, son étincelle. À chaque sortie, sa saillie : « traverser la rue », « fainéants », « gens qui ne sont rien », *etc.* La dernière en date, le 15 janvier 2019, dans l'Eure, avant le lancement de votre Grand Débat national : « Il y en a qui déconnet. » J'étais en salle de montage, avec Gilles, avec Cécile, pour notre film *J'veux du soleil*. Dans nos rushes, on visionnait le passage sur Serge : au rond-point de Nîmes, il m'a servi le café, et puis un autre encore, chez lui, dans son F2 à 540 euros par mois. Il m'a sorti ses fiches d'intérim, chez ID Logistics, filiale du groupe Auchan, de la famille Mulliez. Eux le prennent pendant dix-huit mois, trois contrats de six mois, le laissent tomber six mois, le reprennent pendant dix-huit mois, un manège qui dure depuis huit années. Il a réclamé un CDI, à quatre reprises, et à quatre reprises son chef lui a répondu : « On va y réfléchir. » Il réfléchit encore. Serge m'a décrit comment, dans l'entrepôt, il se bagarre avec ses collègues pour une prime de 9 euros, et combien ça le navre. Il m'a montré au mur la photo de sa fille, qui poursuit le même chemin pavé de précarité : un CDI, certes, mais d'une heure par semaine, dans le ménage chez Onet. Il m'a brandi, enfin, sa feuille d'impôt

sur le revenu : « 1500 euros ! 1 500 euros ! C'est moi qui lui paie sa vaisselle, à l'autre guignol, sa moquette, son maquillage ! C'est fini, les rois ! Il va aux toilettes tous les matins, comme moi, on est égaux ! »

Quand direz-vous que les Mulliez « déconnent » ? Quand direz-vous que les « premiers de cordée » sont, bien souvent, des « profiteurs du système » ? Quand réclamerez-vous aux actionnaires le « sens de l'effort » ? Quand tancerez-vous votre France d'en haut avec autant d'allant que celle d'en bas ? On attend. Et surtout : quand leur offrirez-vous, si besoin, des coups de matraque ?

Car ce sont les CRS qui, désormais, vont pour vous « au contact des gens ». Un « contact » avec des matraques comme intermédiaires, un « contact » assuré par les gaz lacrymos et les canons à eau. Pour que, derrière, se poursuive le grand show dont vous êtes le héros, souriant, triomphant.

Chef de l'État

Un président en sécession

Dans la cour de l'Élysée, vous venez, ce 14 mai, de saluer François Hollande devant les caméras et la garde républicaine, puis vous êtes entré dans votre palais, vous avez rejoint les salons, où se pressent des femmes à colliers, des hommes en nœud papillon, votre cour, une France blanche à cheveux blancs. Derrière un cordon, ils ne prennent pas de selfies, eux, solennels, bien élevés, mais on lit dans leurs yeux qu'ils attendent ça, un salut, un petit mot, une onction. Je vous admire, vous excellez dans l'exercice, vous retenez une main, tactile, vous caressez un coude, vous serrez une épaule... Vous fendez la foule, enfin. Cet effort, c'est pour Serge Weinberg, un énarque, au parcours type : ministère du Budget, groupe Pinault, présidence d'Accor, et désormais à la tête de Sanofi. Il se trouvait dans le rang derrière, presque discret, mais vous l'avez aperçu, vous ne l'avez pas oublié.

Il en ôte ses lunettes, ému, le PDG de la pharmacie. Lui qui, pour mémoire, vous a conseillé « Enrichissez-vous » quand vous étiez à la commission Attali. Lui qui vous a ouvert les portes de la banque Rothschild. Lui qui, parmi les premiers, a encouragé, soutenu, votre candidature.

Votre mandat de président, je vais le raconter par ce bout-là, par le regard embué du grand patron, ça illustrera le reste. Parce que, bon, sinon, j'en ai pondu cent, des tracts sur vous en « Robin des Bois à l'envers », qui « prend aux pauvres pour donner aux riches », « qui renforce les forts et affaiblit les faibles ».

Mais c'est un livre que j'écris aujourd'hui, il me faut narrer autrement. Vous dépeindre en président des ultra-riches, soit, mais éviter le catalogue de mesures, *flat tax*, *exit tax*, etc. Par un récit, plutôt, tirant un fil, un seul. Allons-y par Sanofi.

« Hé, *Fakir*, Dépakine ! Tu connais ? »

À la rédaction, en ce printemps 2017, nous avons, nous, reçu un long courrier, signé de Claire, une « maman fatiguée ». Je ne l'ai pas rencontrée, moi, le temps le temps le temps, c'est mon souci maintenant, qui me coupe des gens. Johanna m'a remplacé, et elle s'attendait à une jeune mère, traits tirés, mal coiffée. C'est une dame qui a débarqué dans le café, la soixantaine, bien habillée, propre sur elle, et même l'air un peu bourgeoise :

« À 30 ans, je vivais avec un homme, on s'aimait, on voulait un enfant, mais malgré les examens, la fécondation in vitro, on n'a pas réussi. Comme dans beaucoup de couples, ça crée des tensions, et on s'est séparés. Quelques années plus tard, à la quarantaine, pof, je me retrouve enceinte, sans le vouloir, d'une relation passagère. J'avais tant peiné, avant, évidemment, je le garde : Lucas. Et deux années plus tard, re-pof : Colin. » Une mère célibataire, certes, qui court entre son boulot – manip' radio – et la crèche, mais heureuse. « Tout allait bien. À l'école, j'ai aperçu des petits signes, d'abord. En maternelle, en primaire, ils étaient toujours seuls dans la cour de récréation. Ils ne ramenaient jamais de copains à la maison, ils n'étaient jamais invités aux anniversaires. On croisait des gamins qui disaient : “Bonjour, Colin, ça va ?” Mon gosse, je lui demandais : “C'est qui, lui ? — Oh ben, je sais pas. — Comment il s'appelle ? — Oh ben, je sais pas.” Et puis les familles autour, c'est : “Ah bah oui, bah le mien, il est au conservatoire, il joue du violoncelle nin nin nin.” Moi, le mien il ne faisait rien. T'as beau l'inscrire dans toutes les activités, ça ne marche pas. »

Du coup, Claire mène l'enquête : pourquoi ces non-relations ? « Chez les pysys, c'était toujours la même rengaine : c'est que les parents sont séparés. “Ils sont perturbés, vous comprenez.” Ils me renvoyaient la faute en pleine face. Pareil à l'école. Et moi, je me bagarrais avec mes gosses : qu'ils n'apprennent pas, qu'ils ne veuillent pas apprendre, je ne le comprenais pas. J'ai vraiment crié sur eux, je me suis fâchée. Je les tenais pour des paresseux. » Et de douter, en son for intérieur : que faisait-elle mal ? Jusqu'au printemps 2016 : « À la radio, j'entends Dépakine. Je tends l'oreille : le médicament serait responsable de “troubles du neurodéveloppement”, il pourrait entraîner “des cas d'autisme”. » Claire se fige, là, dans sa cuisine. C'est comme une révélation. Elle relit ses vingt dernières années en un instant, elle parcourt sa maternité en marche arrière. « Ça fait drôle, on reste quelques jours à se dire “Mais est-ce que ça peut

correspondre ? Est-ce que j'exagère pas ?" On a du mal à accepter... » C'était donc ça, la cause : Dépakine, son médicament contre l'épilepsie. C'était donc ça, leur mal : l'autisme. Lié au sien...

« En seconde, j'étais à l'école de chimie de Paris, j'ai fait mes premières crises. Mais, à l'époque, à 14 ans, en 1967, personne n'a prononcé ce mot, "épilepsie". C'était tabou, c'était la honte pour mes parents. Même le neurologue, même lui, ne parlait que du "petit mal". Heureusement, un médoc qui traitait les symptômes de l'épilepsie venait de sortir, et il était très efficace : la Dépakine. Sans Dépakine, je serais morte. Il suffit de prendre un comprimé le matin... Tu es fatiguée, c'est sûr, mais tu vis normalement, sans crise du tout du tout. Mais lors de mes accouchements, pour l'autisme, les docteurs n'ont rien dit. »

Côté médecins, le diagnostic, éclatant, évident, tombe : « autisme », pour Lucas comme pour Colin. « Syndrome d'Asperger », plus précisément. Le lien avec le traitement antiépileptique de Claire est avéré. Tout s'explique, les pièces du puzzle s'assemblent.

Ça ne change rien, et pourtant ça change tout. Ses deux fils ne sont plus des « paresseux », des « anormaux », mais des malades – dont le handicap est reconnu, qui ont droit à un suivi, à des financements pour une psychomotricienne. Claire, elle, n'est plus la responsable, la coupable, mais la victime. La honte ne disparaît pas, mais elle s'allège. Elle peut devenir parole, elle peut devenir colère. Elle peut se tourner vers l'extérieur plutôt que d'être retournée contre soi.

« Toi, tu es en colère contre qui ?

— Contre les psys, un peu, les docteurs, c'est leur métier de diagnostiquer. Contre l'Éducation nationale, aussi, qui aurait pu alerter. Mais avant tout, contre Sanofi. Ils savaient. Je me suis renseignée, évidemment. Avant la mise sur le marché, ils ont testé la Dépakine sur les souris. Ils se sont tout de suite aperçus qu'il y avait des souris autistes. C'est pas compliqué, une souris autiste, elle est toute seule dans son coin. Ils le savaient, dès le début. Mais nos mêmes sont pas des souris. Donc, mon combat, c'est Sanofi. Faut qu'ils paient, faut qu'ils indemnisent. Et non pas que l'État, donc les Français, toi, moi, se substitue à eux. »

Désormais, Claire parle. Beaucoup. De sa vie, de ses enfants, de sa maladie,

elle qui n'avait avoué son épilepsie qu'à une poignée d'amis, et même pas à ses petits.

« L'autisme, ça touche toute une famille, qui se retrouve isolée. On perd tous les amis parce que les enfants vont pas à la même vitesse. On se retrouve seuls, parce qu'on ne peut pas sortir avec d'autres. Ce sont des vies gâchées... »

Mais comment évoquer ainsi ses enfants, comme en partie un gâchis ? Comment ne pas avoir une boule dans la gorge, les larmes qui montent aux yeux, quand on songe à eux ? Comment ne pas se sentir fière, aimante, ces « sentiments naturels » ? Comment concilier cette fierté, cet amour, avec une déception ?

La déception, c'est peut-être le mot juste. Johanna a senti Claire déçue. De tout ce que Lucas et Colin auraient pu être, de tout ce qu'elle aurait pu leur donner et qu'ils ne peuvent pas recevoir. Déçue et énervée. Mais pas honteuse, plus honteuse.

*

Vous étiez encore ministre de l'Économie quand, à Bercy, Élise Lucet vous a interrogé :

ÉLISE LUCET : Vous versez des crédits impôt recherche à Sanofi. Pour 2013, par exemple, c'est 125 millions d'euros...

EMMANUEL MACRON : Oui.

É. L. : Il y a un crédit d'impôt recherche, qui est versé à un groupe, et qui a supprimé des postes où ? Dans la recherche ! Alors ça, franchement, c'est assez incompréhensible...

Soyons précis : en dix ans, Sanofi a licencié un tiers de ses chercheurs, quatre mille dans le monde, deux mille en France. Cette année-là, la firme versait 3,8 milliards d'euros (soit cinquante années de Téléthon...) à ses actionnaires, et en même temps, en même temps, visait « 1,5 milliard d'économies sur trois ans », passant « notamment par la suppression de "600 postes en France" ».

Mais comme ministre, ça ne vous choquait pas, cet usage des deniers publics : « Sans ce crédit impôt recherche, prétextiez-vous, Sanofi aurait sans doute mis ses quartiers généraux hors de France. » Une rhétorique déjà contestée, voire balayée, par des rapports du Sénat ou de l'Assemblée. Élise Lucet insistait, du coup : « Pourquoi ne pas dire : "L'État vous donne de l'argent sous forme de

crédit impôt recherche, ne supprimez pas d'emplois dans la recherche" ? » Mais vous n'en démordiez pas : heureusement qu'on leur versait des centaines de millions, à Sanofi, sinon...

Le soupçon perçait, d'emblée : pour qui travaillez-vous ? Pour la République et les finances publiques ? Pour nous défendre contre les prédateurs ? Ou bien, en vérité, en sous-main, pour les prédateurs eux-mêmes ? Pour Sanofi et son PDG ?

*

Je travaille pour Marine Martin. C'est Claire qui nous a guidés vers elle, la présidente de l'Apesac, l'Association d'aide aux parents d'enfants souffrant du syndrome de l'anti-convulsivant.

Comment fait-elle ? Comment fait-elle, avec sa propre maladie, l'épilepsie, ses deux enfants autistes, comment fait-elle pour, en plus, diriger son association ? Comment fait-elle pour courir les conférences de presse ? pour intervenir dans les assemblées générales d'actionnaires ? pour écumer les couloirs du Parlement ? pour ne pas se laisser endormir, menacer, racheter par cent bouches ministérielles, officielles, industrielles, qui lui murmurent, ou qui lui grondent, que tout va bien, que tout va s'arranger ?

C'est une compagne de route, désormais, mais je la connais mal à vrai dire. Toujours pareil, le temps, on se croise en pointillés.

« Depuis quand Sanofi sait ? on l'interroge.

— Dès 1967, dès le lancement, ils observent les effets tératogènes sur les souris.

— Oui, mais quant à l'autisme, plus particulièrement ?

— Je me suis procuré les données de pharmacovigilance, internes à Sanofi, ça les a beaucoup mis en colère. Dès les années 1980, ils savent parfaitement, ils savent que ça engendre des cas d'autisme. »

C'est le premier scandale, au passé : Sanofi savait.

Qui en prépare un deuxième, au présent : Sanofi refuse de payer. Au printemps dernier, enfin, l'Agence nationale de sécurité du médicament (ANSM) et la Caisse nationale d'assurance maladie ont rendu une étude. « Entre 16 600 et 30 400 enfants seraient atteints de troubles neurodéveloppementaux précoces » parce que leur mère, enceinte, a continué à prendre de la Dépakine. Des

scientifiques ayant délivré leur verdict, que fait alors Sanofi ? Son mea culpa ? L'industriel provisionne des milliards pour indemniser les familles ? Aucunement : dans un communiqué, le groupe « conteste fermement les estimations mentionnées dans le rapport de l'ANSM et de la CNAM », au motif que ces « rapports reposent sur des hypothèses invérifiables ».

À l'automne, Sanofi est condamné par la Justice, dans le cas de Camille, « présentant un syndrome malformatif général, anomalies des membres supérieurs et microphthalmie en particulier ». Que décide la firme ? De faire appel. Et quand la cour d'appel d'Orléans, à son tour, confirme le jugement, condamne à trois millions de dommages et intérêts, notant que « le produit n'offre pas la sécurité à laquelle on peut légitimement s'attendre », que fait le laboratoire ? Il se pourvoit en cassation.

Fermons les yeux. Imaginons cette horreur : que vous, que moi, un jour, en voiture, renversions un enfant, qu'il en garde des séquelles à vie, handicapé, traumatisé... Rien que d'y songer, j'en tremble, comment vivre avec ce drame ? avec cette ombre au cœur ? Je ferais tout, alors, j'en suis convaincu, tout mon possible, pour réparer le peu qui soit réparable, pour guérir de ma honte, avec un chèque si besoin. Eux, sur leur conscience, mais quelle conscience ?, en ont des milliers, des dizaines de milliers, de bébés, d'enfants, handicapés, traumatisés, avec des séquelles à vie, des « dysmorphies faciales », des « malformations des membres », des « problèmes cardiaques ». À genoux, on devrait les voir, à genoux devant Claire !, à genoux devant Marine !, à genoux devant Camille !, à genoux et mendiant leur pardon. À la place de cette supplique, ils biaisent, ils rusent, avec des avocats et du bla-bla-bla. Ils fuient leur culpabilité. Ce sont des psychopathes, des psychopathes du profit.

Mais en quoi êtes-vous concerné ? demandez-vous. Non, vous ne demandez pas : vous le savez. Vous êtes le complice de ces psychopathes. Vous êtes le complice de leur silence, le complice du crime, le complice de l'oubli. Vous êtes leur complice contre les milliers de Claire, de Marine, de Camille.

C'est le troisième scandale, cette complicité.

La complicité de vos commis, d'abord. Le Premier ministre, Édouard Philippe, s'en va en visite sur le site de Vitry, avec votre ami Serge Weinberg, et il revient

dans l'hémicycle pour me faire la leçon : « Il ne faut pas dénigrer une entreprise française, une entreprise qui fonctionne bien. » Tout va pour le mieux dans la meilleure des firmes possible. Christophe Castaner, en goguette lui à Sisteron, entonne le même refrain : « On ne doit pas critiquer des entreprises qui réussissent, comme Sanofi. » Et votre ministre de la Santé, Agnès Buzyn : pour elle, « faire payer Sanofi, ça n'est pas l'urgence »... Eux sont complices, c'est signé. Plutôt que de peser, de tout leur poids, de tous leurs mots, avec la police, avec la Justice, contre la multinationale, en soutien aux familles, aux parents, eux lui délivrent un blanc-seing.

Mais la complicité s'établit au sommet, vous le premier.

*

« Comme tu sais peut-être, j'ai une fille autiste... »

C'est Max qui m'appelle. Un ouvrier de chez Bigard, délégué CGT à Ailly-sur-Somme, et pendant la fermeture de l'usine, l'an dernier, au milieu d'une réunion, il s'absentait parfois, « pour ma fille handicapée ».

« Lundi, je devais démarrer une formation, comme surveillant de nuit dans le social, parce que la commission de suivi se termine, et moi je n'ai plus de travail. Mais là, ma fille est dans une unité, les Trois Baies, je ne sais pas si tu vois ? C'est en face de Citroën, juste derrière Pinel. La directrice m'a appelé : ils ne veulent plus la garder. Bon, attention, Mélanie n'est pas facile... elle pèse 85 kilos... elle me tabasse il faut voir... ça fait partie de sa maladie... dans son centre, elle est déjà passée à l'acte... Bref, elle fait peur aux autres patients, et même à la cadre de santé... Mais s'ils n'en veulent plus, moi, je ne peux pas la laisser seule avec sa mère... Ma femme a déjà fait trois AVC, le premier à 36 ans, tu trouves ça normal, toi, trois AVC ? Elle va se faire frapper... »

Dans le combiné, sa voix se hache, à Max, il résiste aux sanglots, s'y efforce : « Est-ce que je peux te voir ? »

Hum, comment refuser ? Mon agenda est saturé, et mon premier réflexe, là, c'est de chercher un prétexte, de donner le numéro de mon attachée parlementaire, de m'en débarrasser. Et aussitôt je me déteste, je ressens de la honte : que suis-je devenu ? que vais-je devenir ? Si j'ai candidaté comme député, c'est bien pour ça, non ?, pour être avec Max, à ses côtés.

Le risque, vous savez... mais non, cette fois vous ne savez pas... Le risque,

c'est comme pour le délégué syndical : la direction lui file des tas de réunions, de comité d'entreprise, de groupe, de machin, de bidule, et finalement, le gars perd le contact avec l'atelier. Pareil pour moi, avec les missions et les commissions, les projets de lois, dont vous nous gavez, à nous faire siéger du lundi au dimanche, sept jours sur sept, et des sessions extraordinaires l'été, tous les jours et parfois la nuit, à faire passer le glyphosate à 2 heures du matin. Quel temps me reste-t-il pour les gens ? Pour respirer ? Pour lire ? Pour écrire ? Pour penser ?

Depuis le début de mon mandat, à travers toutes vos lois, j'aperçois la montée du (je nomme ça ainsi) fonctionnalisme. Avec la loi Travail, c'est le salarié qui doit s'adapter, toujours plus, aux besoins de son entreprise, plongée dans un bain de concurrence. Avec les universités, c'est la concurrence instaurée dès le bac, concurrence entre les jeunes, concurrence entre les facs, avec des lettres de motivation à rédiger, qui ne seront pas lues, mais il faut se préparer à toute une carrière d'humiliations. Et dans tous les textes, le nouveau pacte ferroviaire, ou le secret des affaires, ou le logement, la concurrence, concurrence, concurrence, règne à tous les alinéas. C'est votre vertu cardinale, cette Concurrence, triptyque d'une République moderne : « rentabilité, compétitivité, productivité » à graver sur le fronton de nos e-mairies.

C'est à mon tour, maintenant, au tour des « représentants », de devenir des machines. Votre réforme de l'Assemblée, vous la menez au nom de l'« efficacité », de l'« efficience », vous réclamez « l'accélération de la procédure parlementaire ». Et si je refuse d'être « efficace » ? Si j'y résiste, au contraire, à votre « efficacité » ? Qu'est-ce que j'ai à apporter, au monde, aux autres, à la démocratie ? De l'humour et de la colère, de la fantaisie et des espérances, de la mélancolie et du tumulte. Mais de tout ça, vous n'en voulez surtout pas. Il vous faut des technocrates, le nez collé sur les textes de loi, alinéa après alinéa, des professionnels de l'amendement. Et surtout, qu'on se concentre sur « l'évaluation des lois », c'est votre dada, l'« évaluation », le tic de vos toutous députés. Mais je n'ai pas signé comme auditeur chez Andersen Consulting, moi ! Vous voulez faire de l'Assemblée nationale, de ce lieu où, en théorie, très en théorie, se décide notre destin commun, où l'art, la littérature, la philosophie, la sociologie ont leur place, devraient l'avoir en tout cas, vous voulez en faire un cabinet d'audit ! Un conclave de juristes ! On ne fait ni vibrer

ni vivre une nation avec de l'« évaluation ». Vous voulez m'étouffer, asphyxier nos voix !

Voilà votre rêve : un monde fonctionnel, « efficient », avec des humains qui se conforment à l'économie, et un pays qui se conforme à la mondialisation. Au-delà de vous, au-delà de votre oligarchie, c'est cette vision du monde, desséchée, mécanisée, de l'humain, du pays, que je combats, et je proclamerais presque : l'âme d'abord ! Je suis, et avec moi des millions de Français, je crois, et les Gilets jaunes en première ligne, nous sommes habités d'un désir d'autre chose, « autre chose » que cet économisme étroit, « autre chose » que la concurrence mille fois ressassée, « autre chose » que la croissance comme but sur Terre, « autre chose » que le ciel bas et lourd de la finance qui pèse sur nos cœurs comme un couvercle... Quoi donc ? C'est obscur, c'est confus, mais en gros, je dirais, les liens plutôt que les biens, une envie de fraternité, de faire tomber les cloisons invisibles, entre nous et en nous. Qui n'éprouve pas cette glaçante solitude ? Le chacun pour soi érigé en règle ? Qui n'en rêve pas, à l'occasion, de secouer son égoïsme, d'embrasser les autres comme des étoiles ? La voilà, dans notre société, la force souterraine, massive, explosive, prête à surgir comme un geyser...

Donc être avec Max, à ses côtés, voilà la priorité.

Je le retrouve, le dimanche matin, tôt, pour les croissants, avant une journée de dingo.

« Je respire, m'annonce Max. La cadre de santé m'a appelé, ils vont encore la garder un peu, mais provisoirement. »

Je respire aussi. Parce que, déjà écrasé sous les dossiers, je me voyais mal, en urgence, porter celui de Mélanie. Et il aurait bien fallu, pourtant.

« J'ai toujours tout fait avec ma fille, malgré son autisme. J'ai fait du catamaran avec ma fille, j'ai pris l'avion avec ma fille... Les médecins me l'ont toujours déconseillé, et puis après ils me disaient : "C'est la meilleure des thérapies"... Quand on part en vacances, c'est compliqué, elle dort avec toutes ses Barbies, il lui faut ses sachets de Soupline, c'est toute une embarcation... On y va toujours avec la famille, les oncles et tantes, pour nous soutenir... Ah, moi, je vendrais tout ce que j'ai là, tout, ma maison, tout, pour qu'elle soit normale. » Il renifle. « Mais ça ne s'achète pas. »

C'est un héros, dans son genre, Max, je trouve, lui la mériterait la légion d'honneur. Mais ça n'est pas lui ni Mélanie que vous avez reçu à l'Élysée...

*

Il faut rétablir la chronologie pour goûter l'ironie.

Dimanche 8 juillet 2018, la nouvelle tourne sur toutes les radios, sortie par Mediapart et France Info : « L'usine Sanofi du bassin de Lacq, dans les Pyrénées-Atlantiques, émettait au printemps, date des dernières mesures disponibles, jusqu'à 190 000 fois plus que le maximum autorisé d'une substance cancérigène. Une situation qui dure depuis au moins trois ans. » Qui dure, en fait, depuis des décennies, on l'apprendra plus tard. Aussitôt, un réflexe, que déclare le groupe ? Qu'« il n'existe pas de valeur de limite de rejet dans la réglementation », et bla-bla-bla, qu'« avec les vents dominants dans la région, leur vitesse, il y avait dilution des gaz toxiques dans l'atmosphère... ». Encore mieux que le nuage de Tchernobyl.

Je m'y suis rendu, à Mourenx, avec Marine Martin, avec des syndicalistes, avec des écolos, avec des assos de riverains, pour une « commission d'enquête officieuse et décentralisée ». C'est le témoignage de Marie-Hélène Balasque, une médecin du coin, qui m'a surtout marqué : « Je vois des familles dont tous les enfants sont autistes. Une explosion des cas de cancers rares chez des gens jeunes, sportifs, qui ne font pas du tout partie des populations à risque. De nombreux cas de démence et de maladie d'Alzheimer. Là, actuellement, c'est les cancers du pancréas. Des moutons à cinq pattes, on en a trop, ici... Et j'ai l'impression que ça s'accélère.

— Mais ça reste une impression, j'objecte. Vous n'avez pas de données concrètes ?

— Non, je dirais que l'ignorance est organisée : il n'y a pas d'étude. J'ai posé des questions à ce sujet, on m'a répondu : « Non, on n'en parle pas, secret industriel. » Ce qu'on a, en revanche, c'est de la communication des entreprises, ça oui. »

Le lendemain de cette « fuite », le lundi 9 juillet donc, c'était votre Congrès à Versailles. J'ai séché. Je vous ai regardé à la télé : c'était triste. J'étais presque triste pour vous. Seul sur l'estrade, sans partenaire, avec des grands airs et un texte de pierre. Vous m'avez fait songer à la statue du Commandeur, dans le *Don*

Juan de Molière, la mort qui rôde et qui guette. Vous incarniez ça, la mort, et j'ai pensé : « Président, c'est une malédiction. » Je ne vous veux plus comme président, c'est évident. Mais je ne veux plus de président, tout court, plus de président-soleil, astre autour duquel la vie tourne, avec sa cour et ses députés-toutous, président qui concentre en lui (presque) tous les pouvoirs, plus intelligent que soixante millions d'habitants, et qui se prend tantôt pour « la figure du roi absent », tantôt pour « quelque chose de napoléonien », le président-despote, comme Montesquieu définissait le despotisme : ce « régime où un seul entraîne tout par sa volonté et par ses caprices ». Un président pour les 14 juillet et les 11 novembre, ça, je veux bien, un président pour les flonflons et les inaugurations. Mais c'est une folie, sinon, le mesurez-vous ?

Je me suis retrouvé, moi aussi, pris dans ce délire : j'étais à peine élu, et dès septembre 2017, les journalistes m'interrogeaient déjà sur 2022 ! Cinq années à l'avance ! La démocratie réduite à une date, à un homme, à un rendez-vous. Cette élection pervertit tout, et je le sens jusqu'en moi-même : ça vous effleure, ça grossit en vous comme une tumeur, ce « pourquoi pas moi ? ». Les médias, les sondages, les collègues vous farcissent d'une ambition qui n'est pas la vôtre. Il faut y résister, alors, à la présidentielle, sans quoi on glisse dedans comme sur un toboggan, saisi par un tourbillon. Être fidèle à soi-même, s'inventer un rôle personnel, « feu follet de la République », ranimant la flamme du peuple.

Loin de Versailles, durant la réunion d'équipe, Cyril nous alerte, lui-même alerté par Marine Martin : « Macron doit recevoir les dirigeants du médicament ce soir à l'Élysée. » Ah bon ? je m'étonne : on n'en a pas entendu parler. Mais en effet, une dépêche de l'AFP est bien tombée :

« Le gotha de la pharmacie mondiale s'invite lundi à Paris, à l'occasion du "Dolder", un forum privé et dont les échanges restent secrets. De quoi alimenter les fantasmes déjà nombreux sur l'opacité de la "big pharma". [...] Ce petit sommet d'environ 25 patrons est encore plus confidentiel que son modèle, le club Bilderberg, qui réunit chaque année à huis clos une centaine de personnalités du monde des affaires et de la politique. Car à l'inverse du Bilderberg, le Dolder n'a pas de site officiel divulguant au moins le lieu et la date du rendez-vous, les thèmes des discussions et la liste des participants. [...] Le patron d'une grande entreprise du pays d'accueil de chaque Dolder joue

d'habitude le rôle de maître de cérémonie. Aussi cette fonction incombera lundi à Olivier Brandicourt, le directeur général de Sanofi, qui “fera un discours d'introduction”, indique à l'AFP une porte-parole du géant pharmaceutique français. » La dépêche se concluait sur cette phrase : « Par ailleurs, les PDG du Dolder seront reçus à dîner par Emmanuel Macron lundi soir, a indiqué l'Élysée à l'AFP. »

L'après-midi, donc, à Versailles, vous amusiez ou ennuyiez la galerie. Il fallait que toutes les oreilles du pays soient réunies, des sénateurs, des députés, des médias, que tous recueillent vos lumières sur le « capitalisme populaire », sur « l'État-providence du XXI^e siècle », sur le « plan pauvreté présenté en septembre ». Un discours-fleuve aux mesures floues, mais qu'importe : il sera commenté, pesé et soupesé en continu. Aussitôt le show achevé, vous êtes retourné dans vos appartements, en compagnie, donc, des leaders mondiaux de la Big Pharma, Sanofi en tête. Derrière des portes closes, cette fois. Leur avez-vous servi, à eux aussi, un discours-fleuve aux mesures floues ? Ou bien avez-vous évoqué avec franchise les scandales sanitaires, la Dépakine, le Lévothyrox, le Mediator, le site de Mourenx ? Vous êtes-vous fait le porte-parole des milliers de Claire, de Marine, de Camille ?

La réponse est tombée dès le lendemain, ce fameux mardi 10 juillet, dans *Les Échos*. En titre : « Olivier Brandicourt : “Les mesures du gouvernement sont très encourageantes” » Lui arborait un sourire de vainqueur, le même que vous, radieux. Sans bien sûr un mot de compassion ni de remords, sans rien sur la Dépakine ni sur Mourenx, que de la joie dans ses propos ! « Nous avons la sensation cette fois d'une vraie volonté politique. » Il est venu avec sa liste de courses, et vous avez tout coché : « le raccourcissement des délais administratifs... l'accès facilité à l'innovation... une croissance minimale annuelle de 3 % pour les médicaments innovants... un protocole d'accord avec BPI France... »

Vous repoussez les limites du cynisme. Mesurez un peu votre performance : durant des décennies, Sanofi a vendu un médicament qui a engendré des milliers, des dizaines de milliers d'enfants autistes. Des études officielles, émanant des pouvoirs publics, de votre État, en attestent. Que fait la firme ? Elle les conteste. Elle refuse même d'abonder un fonds d'indemnisation. Et la veille, la veille de

ces cadeaux aux labos, son usine qui rejette, massivement, colossalement, durablement, une matière cancérigène, 190 000 fois plus que les normes... Qu'attendrait-on, alors, d'un président de la République ? Que vous menaciez de les dénoncer à la vindicte. Que vous brandissiez le spectre des perquisitions, des gardes à vue, les cravates ôtées, les lacets, les ceintures. Qu'ils redoutent un châtement, un travail d'intérêt général, peut-être, tout simplement, comme éducateur dans un centre pour enfants autistes, ou comme clown dans un service d'oncologie. À la place de quoi, vous les avez blanchis. Et même récompensés ! « Les mesures du gouvernement sont très encourageantes. » Plein de cadeaux aux labos.

Vous avez trahi les Claire, les Marine, les Camille, c'est-à-dire la part la plus fragile, la plus souffrante, de notre peuple. Vous avez trahi votre mandat. Mais je m'emporte : l'avez-vous « trahi », en fait ? Était-ce votre mandat, de servir les Claire, les Marine, les Camille ? Non, je ne crois pas. Vous êtes fidèle, au fond, à votre véritable mandat.

Aujourd'hui, aujourd'hui même, ce mercredi 16 janvier 2019, via un communiqué, les dirigeants de Sanofi viennent de le confirmer : ils ne participeront pas au fonds pour les victimes de la Dépakine. « Il n'est pas acceptable que le dispositif d'indemnisation fasse peser sur le laboratoire », *etc.* Et qu'importe si, le mercredi 9 janvier, est tombé le montant des dividendes : avec 4,8 milliards d'euros (soixante-dix années de Téléthon...), Sanofi récoltait la médaille d'argent du CAC 40, derrière Total. Qu'importe si, le mois dernier, en décembre, la firme lançait « un nouveau plan d'économie mondial » : 750 personnes à « faire partir » afin de « demeurer compétitif ». Qu'importe si, aux États-Unis, des mères de famille déposent les cendres de leurs enfants, diabétiques, à la porte d'un site. « Les prix élevés de Sanofi tuent les gens comme mon fils Alec. Je ne leur demande plus de baisser leurs prix, je l'exige », des prix qui se sont envolés, de 25 à 500 dollars le flacon d'insuline, des pauvres qui ne peuvent plus se soigner. Qu'importe, tout ça, qu'importe, c'est Serge Weinberg, cette fois, qui dans tous les médias affiche une mine radieuse : « Changer par le don ». En plein Gilets jaunes, pour vous soutenir, il lance cette initiative, appelle « les riches à donner 10 % de leur fortune ». Lui, le PDG de Sanofi, le chef des rapiats, il invite à la générosité, sans honte ! sans scrupule !

C'est un mot qui m'est cher, « scrupule », du latin *scrupulus*, qui signifie « petit caillou », ce petit caillou non pas dans la chaussure, mais à l'âme, qui vient la troubler. Sans scrupule donc, eux, comme si ces élites flottaient au-dessus de la morale commune, au-dessus des lois humaines. Comme si vous apparteniez à une autre espèce, à un autre monde, demi-dieux de l'oligarchie, jouant avec nos destinées, avec notre santé, depuis votre mont Olympe, vous en Jupiter au milieu d'eux.

*

Je viens de recevoir une alerte LCI sur mon téléphone portable : « Les 26 personnes les plus riches détiennent autant d'argent que la moitié la plus pauvre de l'humanité, selon Oxfam. Leur fortune a augmenté de 2,5 milliards par jour. » Et les 26 Français les plus riches détiennent, eux, autant qu'un tiers de leurs compatriotes, que 20 millions de foyers.

« Le constat saute aux yeux : le patrimoine des ultra-riches, en France, a considérablement progressé depuis deux décennies », c'est « le news de l'économie », *Challenges*, qui le « constate » : « La valeur des 500 fortunes, passée de 80 à 570 milliards, a été multipliée par sept ! Des chiffres qui témoignent du formidable essor des entreprises au bénéfice de leurs actionnaires. Cette prospérité de l'élite des fortunes contraste avec le sort du reste de la population : le patrimoine médian des Français, lui, a stagné depuis 1996. Les "500", qui ne comptaient que pour l'équivalent de 6 % du PIB en 1996, pèsent aujourd'hui 25 % ! » Désormais 30 %, grâce à vos mesures. Car cette montée des inégalités vous semblait trop lente : vous l'avez accélérée. Et ce sont eux, les plus nantis, ces malheureux, qui se plaignent encore : ils croulent sous les taxes !

Car cette démesure des revenus s'accompagne d'une dérobade fiscale : tous vos copains et lapins, les Drahi Bolloré Mulliez optimisent comme ils respirent, ils panamisent, ils maltisent, ils défiscalisent comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, presque sans le savoir, tant c'est une pratique commune au milieu, répandue dans votre entourage. Et les champions de l'évasion, les Google, Apple, Facebook, Amazon, Uber, IBM, sont invités à l'Élysée (en compagnie de Sanofi, cela va de soi), avec tous les honneurs de la République. Pour eux, vous faites de la France un « paradis fiscal », comme s'enthousiasme votre ami Niel.

Doit-on y voir un paradoxe ? Gagner des millions, des milliards, s'offusque-t-on, et en plus échapper à l'impôt ! Au contraire, ça va de pair : ce sont les deux facettes d'une même sécession, ces « premiers de cordée » ne partagent plus le sort commun. Dans leur fulgurante ascension, ils ont coupé la corde : ils ne tirent plus rien, ils se sont tirés.

La sécession se fait physique, géographique, avec des ghettos du gotha, avec des places fortes barricadées, verrouillées, digicodées, vigilées, sécurisées. Pour mon chouchou Bernard Arnault, c'est un château à Clairefontaine, sa super-villa à Saint-Tropez, son hôtel de luxe à Courchevelle, son hôtel particulier à Paris, son immeuble à New York, son île privée dans le Pacifique (où il passe ses réveillons), éloigné, toujours, des lieux où se fait sa richesse, de ses sous-traitants en cascade, en Pologne, en Roumanie, en Inde, à Madagascar, ces travailleurs qu'il ne voit plus et qui ne le voient plus. « La dernière mode à la City, c'est la Norvège, me raconte une amie, qui revient de Londres, où son mari est financier. Les traders achètent des maisons en Scandinavie, à cause du réchauffement : c'est là-bas que le climat sera le plus clément, il paraît. » Cap au nord ! Votre ami Peter Thiel, fondateur de PayPal, que Xavier Niel vous a présenté, que vous avez consulté durant votre campagne, a choisi l'inverse : cap au sud ! Il rachète des terres en Nouvelle-Zélande, des propriétés entières, des fermes avec piste d'atterrissage, pour son projet Utopia. Dans la Silicon Valley, ils sont des centaines de « futurologues » à préparer l'effondrement là-bas : « Il n'y a pas de meilleur endroit pour se mettre à l'abri de l'apocalypse. » La catastrophe planétaire, eux comptent bien y échapper.

C'est une sécession générale, en fait, une sécession morale : « On a découvert aux USA une nouvelle maladie, l'affluenza, un néologisme formé de la contraction des mots anglais "affluence" (richesse) et "influenza" (grippe). » Pour présenter *Merci patron !* à Limoges, Jean-Louis, un fakirien du coin, a relevé un fait divers : « C'est l'histoire d'Ethan Couch, issu d'une riche famille, 16 ans, qui, avec 2,4 grammes d'alcool dans le sang, au volant d'un pick-up, fonce à plus de 110 km/h sur une route où la vitesse est limitée à 60 et fauche quatre personnes sur le bas-côté, qui sont tuées sur le coup. À la barre, l'avocat présente l'adolescent comme une victime de l'"affluenza" due à son enfance

ultra-privilégiée qui aurait selon lui gommé la frontière entre le bien et le mal. Dans la famille Couch, ajoute-t-il, “on avait le sentiment que la richesse achète les privilèges et qu’il n’y a pas de lien rationnel entre les actes et leurs conséquences”. » Et Jean-Louis éditorialisait : « Dans cette attitude d’arrogance, Hannah Arendt discerne un élément qu’elle juge redoutable : le détachement, l’indifférence de la part des dominants. Ce détachement implique en effet l’éloignement, qui supprime toute possibilité d’identification. Il peut entraîner, non pas seulement l’absence de valeur de l’autre, mais l’effacement complet de l’autre, son inexistence. »

Les voilà, les séditieux que vous recherchez, les factieux qui se coupent de la nation, qui se dérobent aux lois communes, qui délaissent la République. Ils sont peu nombreux, certes, une poignée, mais quel danger ! Et vous les protégez, vous les cocoonnez depuis l’Élysée. J’allais écrire : « En leur compagnie, vous faites sécession. » Mais non, au fond : depuis toujours ou presque, dans votre propre pays, vous *êtes* en sécession. La sécession vous est naturelle.

La crise
Briseur de Marcel

Vous avez fait pleurer Marie, donc. Moi, vous m'avez fait rire, ou sourire du moins. Vers la fin de votre allocution :

« Mon seul souci, c'est vous.

Mon seul combat, c'est pour vous.

Notre seule bataille, c'est pour la France. »

C'était drôle. Quel président, jusqu'alors, a éprouvé le besoin d'énoncer ça ? d'insister là-dessus ? d'être aussi lourdingue ? C'est l'évidence, normalement, ça coule de source, qu'il est là pour nous, « président de la République française », élu au suffrage universel, pas besoin de le préciser, d'en rajouter. Vous, si. Car le doute s'est instillé. Et même, une certitude s'est imposée : vous n'êtes pas là pour nous, pas là pour Marie, pour Anne, pour Zoubir, vous n'êtes pas là pour la France, ou alors pour la vôtre, qui rime avec Finance. D'où vos trémolos, « Mon seul souci, c'est vous », pour encore attraper quelques gogos.

Ça m'amusait.

Comment auriez-vous pour « seul souci », un pays, des gens que vous ne connaissez pas ? Il me faut ça, toujours, à moi, pour mener mes combats : des hommes et des femmes, en chair et en os, des prénoms, des visages, où lire des émotions, des liens qui se nouent, savoir que mes mots, si fragiles, si inutiles, je vais les prononcer pour eux, très concrètement pour eux. Quels visages, pour vous, quels prénoms, derrière, par exemple, les deux cent mille contrats aidés supprimés ? Ce ne sont que des chiffres, à vos yeux, des milliards d'économie.

Il est un pays que vous connaissez bien, en revanche, que vous fréquentez depuis des années, et vous avez noué mille liens avec ses habitants, c'est la France de tout en haut. Je nomme ça, moi, avec des termes abstraits, « oligarchie », « puissances d'argent », mais c'est pour vous autant de visages,

de prénoms, d'hommes et de femmes, en chair et en os, vos Marie, vos Zoubir à vous. Très logiquement, très naturellement, vous les servez eux, eux d'abord, avant Marie, avant la France, avant les Français. Eux qui, les premiers, ont mené votre campagne, les Niel Arnault Drahi Bolloré Bouygues Lagardère (je n'y reviens pas). Eux qui l'ont financée, 913 chèques, de plus de 5 000 euros, venus de la City londonienne, de la région parisienne : « J'étais invité à un dîner de *fundraising*, nous raconte un avocat. Emmanuel Macron martelait ça : "Je vais supprimer l'ISF !" » C'est à eux, avant tout, qu'était destiné votre projet, du sur-mesure : « Bernard Mourad est chargé de sonder les milieux d'affaires, d'esquisser un programme susceptible de leur plaire. L'ex-banquier est consulté sur le fond, la forme, la stratégie. Macron lui enjoint de "continuer à moissonner les entrepreneurs, investisseurs, petits patrons"... » À l'Élysée, désormais, quels visages vous conseillent ? De quelle chair est faite votre gouvernement ? Quels sont vos visiteurs du soir, ou de journée ? Votre regard se tourne de tous côtés, et il ne trouve aucune Marie, aucun Zoubir, aucune Peggy, seulement des anciens vice-présidents de BNP Paribas Corporate and Investment Banking, des ex-directeurs d'Havas-Bolloré, des affairistes soupçonnés de « prise illégale d'intérêts », des lobbyistes en chef chez Areva (qui regroupe ses activités aux Îles Vierges britanniques, des îles surtout vierges de taxes), des DRH chez Danone (et ses 252 filiales dans les paradis fiscaux), des conseillers chez Edmond de Rothschild (et ses 142 sociétés-écrans dans des paradis offshore), *etc.*

Mais toutes ces preuves, ces accumulations, tout cela est bien mesquin : il s'agit avant tout d'affection, et je l'écris sans ironie. Depuis deux décennies, vous baignez dans l'affection de ces riches, très riches et ultra-riches, avec qui vous dînez, discutez, plaisantez, qui vous ont accordé leur confiance, leur estime, leur sympathie, mutuelle à coup sûr, des sentiments bien plus puissants qu'un chéquier. Mille liens, donc, mille liens, dans votre passé, dans votre présent, dans vos invités, dans vos amitiés, mille liens, resserrés, vous attachent, et me vient à l'esprit cette image de Gulliver au royaume de Lilliput, échoué sur la plage, et lui aussi attaché par mille liens, ténus. Sauf que, prisonnier, lui désirait s'en détacher, se relever, retrouver sa liberté. Pas vous. Vous proclamez même, en toute inconscience : « Ma plus-value dans le système, c'est ma liberté. » Vous êtes heureux ainsi, vous ne les sentez plus, ces mille liens.

*

« Ça y est, ils ont détruit notre camp à Abbeville. »

J'ai reçu un SMS de Marion, ce matin, et ça m'a rendu triste. Je leur avais rendu visite, avant Noël, dans leur cabane à l'entrée de l'autoroute, faite de palettes ramassées chez Valéo, de portes récupérées à la SNCF, une « cuisine », un vague réchaud, des paquets de gâteaux, un « salon », avec canapé et chaises en plastique, un groupe électrogène bruyant. Il faisait nuit et froid lors de mon passage, on se tenait debout, à danser d'une jambe sur l'autre pour se réchauffer.

Oh, qu'ils semblaient dangereux, ces Gilets jaunes abbevillois ! Une auxiliaire de vie sociale, la cinquantaine je dirais, et sa plainte à elle, c'étaient les 800 euros à payer pour une opération, de la hanche je crois, 800 euros en plus de ses cotisations, en plus de sa complémentaire, où allait-elle les trouver ? À ses côtés, un jeune boucher, dans un supermarché, jamais engagé ni à droite ni à gauche, mais qui faisait la route tous les jours de la Picardie à la Normandie. Une dame handicapée, qui avait perdu un contrat aidé, qui me causait de l'AAH et des APL. Et puis Marion, 20 ans, qui m'assurait : « Pour moi, tout va bien. Mais c'est quand je vois la misère des gens... J'ai travaillé dans une entreprise de services à domicile, je gérais les dossiers des AVS, et ça m'a écœurée. On les traitait comme des esclaves, deux heures par-ci, deux heures par-là, tôt le matin tard le soir, avec des temps de transport pas payés, des femmes qui touchaient du coup 700 euros à la fin du mois... »

Que venaient-ils, que venaient-elles chercher ici, sur ce rond-point, dans le brouillard, dans l'humidité ? « De la fraternité, la fraternité qui est inscrite dans la devise, on l'a trouvée un peu ici. » C'est leurs cœurs, plus que leurs mains, qu'ils réchauffaient au brasero, la solidarité qui se retissait, modestement, humblement, n'être plus une somme de solitudes. Mais cette protestation des pauvres, à Abbeville, à Amiens, à Flixecourt, à Albert, partout en France, cette protestation pas seulement contre vous, contre votre monde, contre une « société », large, vague, diffuse, cette protestation par leurs corps, par leurs cabanes, par leur savoir-faire populaire, de bricoleurs, d'artisans, avec des perceuses, des marteaux, des scies, des visseuses, comment la « start-up nation » pouvait-elle la tolérer ? Que penseraient les Américains à leur descente d'avion, sur leur route pour Versailles et le sommet Choose France ? Ces pustules, il

fallait les démolir d'urgence. On leur a donc envoyé la police à l'aube, et les bulldozers, et les pelleteuses, et le sous-préfet d'Abbeville, qui jamais ne s'était rendu à leur rencontre. Il fallait casser le lieu, mais surtout le lien, le lien entre eux, le lien qu'ils avaient noué, ce lien qui vous menaçait, et vous viendrez après, avec d'autres belles âmes, philosophes, sociologues, éditorialistes, gloser sur le « lien social qui se défait dans le pays ». C'est vous qui le défaites. C'est vous qui le brisez.

*

Dans votre allocution, celle du lundi 10 décembre, vous déclariez : « J'ai besoin que nos grandes entreprises, nos concitoyens les plus fortunés, aident la Nation à réussir. Je les réunirai et prendrai des décisions en ce sens dès cette semaine. »

J'étais curieux de voir ça, ces robustes « décisions ». J'ai attendu. Je sillonnais les routes avec France Info en boucle. Mardi, ça faisait un peu tôt... Mercredi, ça allait venir... Jeudi, rien pour l'instant... Vendredi, aucune nouvelle... Cette initiative, semble-t-il, est tombée à l'eau, ou alors vous l'avez menée dans la plus extrême discrétion.

Dans votre discours, toujours, vous annonciez : « Le gouvernement et le Parlement devront aller plus loin pour mettre fin aux avantages indus et aux évasions fiscales. Le dirigeant d'une entreprise française doit payer ses impôts en France et les grandes entreprises qui y font des profits doivent y payer l'impôt, c'est la simple justice. » Ça m'intéressait encore davantage, cette décision, ça me passionnait d'autant plus que, jusqu'alors, vous vous étiez montré muet : pas un mot, ni « évasion », ni « optimisation », ni « dividendes », ni « actionnaires », devant le Congrès, à Versailles, lors de votre intronisation. Mieux, même, un challenge, pas un mot, rien, lors des Paradise Papers, avec vos parrains Xavier Niel et Bernard Arnault dans le lot, avec Facebook Engie Dassault cités dans les documents, vous aviez fait silence, un long silence, qui valait complaisance.

C'est le sujet tabou, chez vous. Et voilà que, enfin, il serait débattu ! Ô joie ! Mais patatras. Dans vos vœux, déjà, le 31, à nouveau le grand oubli, jusqu'à « fiscal » qui est évacué, interdit, un vide ! Aujourd'hui, je découvre votre Lettre aux Français, qui lance le « grand débat national », et dans ces six pages,

14 917 caractères, l'« évasion » est absente. Vous n'y évoquez plus les « profits ». Les « dirigeants » eux-mêmes se sont évanouis. À chacun de mes Control + F, sur mon ordinateur, une fenêtre s'ouvre à l'écran, accompagnée d'un cling sonore : « Vérification terminée pour le document. L'objet de la recherche n'a pu être trouvé. » On pourra donc discuter du 80 kilomètres/heure, de l'immigration, de la laïcité, mais de ça, non : « Nous ne reviendrons pas sur les mesures que nous avons prises afin d'encourager l'investissement. » Vous demandez plutôt aux citoyens quel bras ils préfèrent se couper : « Quelles sont les économies qui vous semblent prioritaires à faire ? Faut-il supprimer certains services publics qui seraient dépassés ou trop chers par rapport à leur utilité ? »

Que s'est-il passé ? Que s'est-il passé entre le lundi 10 décembre et ça ? Pourquoi ce rétropédalage, ce grand dégonflage ? C'est simple : vos amis « fortunés » ont froncé les sourcils, et vous êtes retourné à la niche. Que vous n'oubliez pas, même un instant, même le temps d'une crise, qui vous a mis là. Qui vous a fait roi.

*

Vous avez brisé « Marcel », aussi, je viens de l'apprendre.

« Oh ! Punaise ! Mais c'est quoi, ça ? C'est qui, ce type-là ? » Entre Nîmes et Alès, lors de ma traversée de la France en jaune, mon Berlingo venait de doubler une file de camions à l'arrêt. La pluie coulait sur le pare-brise, et entre deux allers-retours des essuie-glaces, au milieu de nulle part, dans un paysage de boue et de béton, je découvre un tableau géant.

« C'est qui, ce gars-là ? on se renseigne.

— C'est un vieux monsieur qui s'appelle Marcel, Marcel Sanchez, un maçon à la retraite, d'origine espagnole. Il a 77 ans, et il passe ses après-midis ici.

— Mais alors, comment le peintre l'a choisi lui ?

— Eh bien, il a regardé son visage, il a vu qu'il contenait les douleurs, les fatigues de la vie. Regardez. Et puis aussi, dans sa moustache, dans son œil, comme une lumière, comme un sourire... »

J'étais ému.

« Hier matin, reprenait Dédé, Gilet jaune de Dions, les toutous de Macron sont venus tout démonter, on a préféré brûler notre cabane nous-mêmes. Mais la toile, on l'a sauvée !

— C'est un peu votre totem ?

— Voilààà ! » s'écria un chœur.

C'est le meilleur de l'art, non ? De venir s'installer, comme ça, au milieu des hommes, de tirer une figure inconnue du néant ? Et que tous s'y reconnaissent, que tous éprouvent sa beauté et en ressentent une fierté ? Du coup, j'entamais un discours, un cours d'histoire de l'art, dans le froid, sous la pluie, devant les gueules fatiguées : « D'habitude, dans la peinture, ce sont les saints, les rois, qui ont le droit à des tableaux comme ça... Aujourd'hui, à l'entrée de toutes nos villes, ce sont les marques qui s'affichent comme ça, en quatre par trois, Dunlop, Carrefour, McDo... Là, c'est Marcel, c'est personne, c'est tout le monde, c'est vous, c'est moi qui sommes élevés à cette dignité. Dans ce geste, dans votre tendresse pour "Marcel", je vois une révolte, une révolte esthétique : on ne lutte pas que pour des salaires, pour du pouvoir d'achat, mais aussi pour la beauté. La beauté, on y a droit ! »

Et aujourd'hui, donc, j'apprends ça : vos policiers ont détruit « Marcel », méthodiquement, ils l'ont lacéré, déchiré, mutilé, ils ont envoyé à la benne ce portrait géant. Imaginez l'inverse, un instant : si un Gilet jaune, muni d'une hache, était entré à la fondation Louis-Vuitton ? s'il avait défoncé les « installations » de votre ami Bernard Arnault ? Le scandale national, aussitôt, international peut-être ! L'atteinte à la Culture ! Le retour des nazis ! Des chemises brunes ! Là, c'est un autodafé tranquille dans votre France branchée. C'est la culture des « gens qui ne sont rien », et on peut l'écraser, tout comme on écrase leurs cabanes, tout comme on les écrase eux, tout comme on les lacère, on les déchire, on les mutile.

*

« Sire, nous sommes accablés d'impôts de toutes sortes. Ce qui nous fait bien de la peine, c'est que ceux qui ont le plus d'argent paie le moins. Nous payons l'impôt, et le clergé et la noblesse ne paient rien de tout cela. Est-ce que chacun ne doit pas payer selon son pouvoir ? » C'est la plainte des paysans de Culmont, en 1789, des paysans de toute la France dans leurs cahiers de doléances. Mais il ne fallait pas, surtout pas, que les manants d'aujourd'hui reprennent cette antique rengaine de l'injustice. Alors, en Louis XVI disruptif, vous nous l'avez annoncé d'avance : « Hors sujet ! » Que le « grand débat

national », surtout, n'effleure pas les privilèges des nouveaux seigneurs, de vos donateurs, les maîtres de la pharmacie, les maîtres de la téléphonie, les maîtres de la chimie, les maîtres des start-up.

Eux vous envoient en mission à travers les régions, et vous y allez, tout heureux, tout joyeux, dans votre rôle de pare-feu : « Il ne faut pas raconter des craques : c'est pas parce qu'on remettra l'ISF comme il était il y a un an et demi que la situation d'un seul Gilet jaune s'améliorera. Ça, c'est de la pipe. » Vous êtes là pour éteindre l'incendie : « Pendant près de quarante ans, cet impôt a existé, vivions-nous mieux durant cette période ? Les plus riches partaient et notre pays s'affaiblissait. » Vous tranchez, vous balayez d'un « inefficace ».

Ils sont bidon, vos piteux arguments. Mais admettons même, admettons l'« inefficace » : il ne s'agit pas d'économie aujourd'hui, il ne s'agit même plus de « fracture sociale » à l'ancienne, il s'agit de morale désormais, de la « cohésion morale » d'un pays. Du contrat moral, qui permet de tenir ensemble.

Ce contrat-là, vous l'avez déchiré.

Avec lui, vous déchirez la France.

Vous menez une politique injuste, si manifestement injuste : comment le corps social n'en serait pas heurté, violenté ? Car il fallait oser : supprimer cet Impôt de Solidarité sur la Fortune, et en même temps, en même temps, relever la CSG pour les retraités, gratter cinq euros sur les APL des locataires, éliminer deux cent mille contrats aidés. C'est si excessif, tellement abusif : ça ne touche pas qu'au porte-monnaie, au « pouvoir d'achat », l'orgueil d'un peuple en est blessé, son honneur : on se moque de lui, son propre chef de l'État se moque de lui. Et à cette injustice, à cette évidence de l'injustice, comme on jette du sel sur une plaie, vous ajoutez l'arrogance de l'injustice, à grand renfort de « gens qui ne sont rien », de « feignants », de « Gaulois réfractaires », de « vous n'avez qu'à traverser la rue » et autres « pognon de dingue », comme des provocations renouvelées.

C'est aux pauvres, sans cesse, que vous faites la leçon : « Le colonel Beltrame, il est mort parce que la France, ce sont des idées, des valeurs. [...] Les gens qui pensent que la France, c'est une espèce de syndicat de copropriété où il faudrait défendre un modèle social qui ne sale plus [...], une République dont on ne connaît plus l'odeur et des principes qu'il fait bien d'évoquer parce qu'on s'est habitué à eux [...] et qui pensent que, en quelque sorte, le summum de la lutte,

c'est les 50 euros d'APL, ces gens-là ne savent pas ce que c'est que l'histoire de notre pays. L'histoire de notre pays, c'est une histoire d'absolu. » Allez leur en parler, d'« absolu », de « valeur », de « principes », plutôt que d'ISF, à vos élégants amis, à ce véritable « syndic de copropriété ».

*

« Le président cite pêle-mêle “le groupe de Tarnac, Nuit Debout, la loi Travail, ceux qu'on a vu prospérer à Notre-Dame-des-Landes”. » C'est un festival que vous avez livré à une poignée de journalistes fidèles, triés sur le volet. Des pensées si lumineuses que je m'empresse, en dernière minute, de les insérer à ces épreuves.

« Il ne faut pas se tromper : le boxeur, la vidéo qu'il fait avant de se rendre, il a été briefé par un avocat d'extrême gauche. Ça se voit ! Le type, il n'a pas les mots d'un gitan. Il n'a pas les mots d'un boxeur gitan. » Vous flairez l'artifice, vous, tant vous les connaissez bien, les boxeurs et les gitans, et les boxeurs gitans. C'est votre spécialité. Qu'a-t-il donc raconté de si formidable, Christophe Dettinger, dans sa brève allocution sur Facebook, sans micro, au son pourri, le téléphone posé sur une table, en contre-plongée involontaire, avec une lumière blanche derrière, tandis que vous, pour le moindre de vos discours, vous bénéficiez de relecteurs, d'éclaireurs, de cadres, de décorateurs, de maquilleurs ? Qu'a-t-il donc raconté, seul dans son salon ? « Je voulais vous présenter les choses, ben, comme je le sens... J'ai vu la police gazer, j'ai vu la police faire mal à des gens, j'ai vu des gens blessés avec des flash-balls... Je suis un citoyen normal, je travaille, j'arrive à finir mes fins de mois, mais je manifeste pour les retraités, pour le futur de mes enfants, pour les femmes célibataires, tout tout tout... Je suis un Gilet jaune, j'ai la colère du peuple qui est en moi... Je vois l'État, le président, les ministres se gaver... ils ne montrent pas l'exemple, ils se gavent sur notre dos... », bref, c'était pas du Cicéron. Mais pour vous, qu'un homme ordinaire tienne ce propos simple, entendu mille fois, le b-a ba des ronds-points, c'est impossible. C'est une manipulation de l'« extrême gauche » : un boxeur gitan ne pourrait produire que des borborygmes.

Quant au « Gilet jaune Éric Drouet », selon vous, « c'est un produit médiatique, un produit des réseaux sociaux ». Vous m'amusez : au rayon

« produit médiatique », qui est le roi ? Qui trônait dans les médias, à leur Une même, sans la moindre onction du suffrage universel ? Vous, c'est différent, vous avez fait l'Ena, vous côtoyez les patrons de presse, vos titres de noblesse sont en règle. Lui, ce monsieur Drouet, juste un camionneur ! Un camionneur ! Pourquoi montre-t-on ces gens-là ? Pourquoi, franchement, leur permet-on de s'exprimer ? Contre cette décadence, vous réagissez : « Si on veut rebâtir les choses dans notre société, on doit accepter qu'il y ait une hiérarchie des paroles. Je ne crois pas du tout à l'horizontalité là-dessus. Celui qui est maire, celui qui est député, celui qui est ministre a une légitimité ou une responsabilité. Le citoyen lambda n'a pas la même. » On y arrive. Vous avez traversé l'existence sans les croiser, ces routiers, ces auxiliaires de vie, ces caissières, ces plaquistes, mais vous l'ériges aujourd'hui en principe : il faut les éliminer de la scène publique, ne pas les voir, ne pas les entendre, espace réservé. C'est une vision pire qu'aristocratique, avec des surhommes et des êtres inférieurs. Qu'ils soient d'ores et déjà évincés des antennes, avec « 88 % pour les CSP+ » selon le CSA, qu'ils soient chassés de l'Assemblée, avec 2,7 % de députés, c'est encore trop pour ces gueux... Voilà le chef de l'État qui, en personne, demande aux médias d'exclure le peuple ! Et ce tri, vous ne doutez de rien, ce tri, vous l'effectuez au nom de la démocratie ! Car quand on leur tend le micro, à ces péquins moyens, c'est la République qui est en danger : « Il doit y avoir une capacité à rehiérarchiser les paroles. Ça, c'est fondamental. Parce que, sinon, le complotisme nourrit l'autoritarisme. » Vous êtes bien obligé de sévir, quoi...

Le chef des complotistes, on dirait bien, pourtant, qu'il réside à l'Élysée : l'embrassement des Gilets jaunes, analysez-vous finement, c'est une « manipulation des extrêmes », mais aussi, mais surtout, d'« une puissance étrangère », de la « russosphère ». J'admire votre imagination, un roman d'héroïque fantaisie ! Ce pays, en fait, les hommes et les femmes qui l'habitent, vous les connaissez si mal, si peu, que lorsqu'ils se soulèvent, c'est pour vous un mystère, une énigme. Vous recourez alors à des interprétations effarantes, à des exégèses hallucinantes : de prodigieuses « manipulations » sorties de votre esprit. Mais je le comprends, votre esprit, il a sa forme à lui : vous êtes tellement habitué à les manipuler, vous, ces gens ! S'ils se réveillent, s'ils scandent « Macron démission ! » de Dions à Albert, si Marie rejoint un rond-point, c'est forcément qu'un autre les manœuvre contre vous. Il ne saurait posséder ça, le

peuple, une volonté propre, une existence politique à lui, de l'orgueil de la fierté de l'espérance qui le meuvent. Le match se déroule forcément au sein d'une élite : entre vous et Vladimir Poutine, entre vous et Jean-Luc Mélenchon, entre vous et Marine Le Pen, avec juste, parfois, les Français comme instrument, pantins entre les mains de dirigeants demi-dieux, des marionnettes qui ne sauraient penser, parler, agir d'elles-mêmes. Depuis les cimes de votre Olympe, cette humanité, vous ne l'apercevez plus qu'à travers le brouillard de vos fantasmes.

Vous êtes fou. Je vous écoute, et je me dis : « Il est fou. »

Vous êtes frappé d'*hybris*, de la démesure des héros antiques qui se prenaient pour des dieux. Dans la tragédie grecque, le sort s'acharne alors sur ces vaniteux, le malheur crève la montgolfière de leurs ego, bref, les ramène à leur humaine condition, les yeux percés d'Œdipe pour enfin voir. Le ciel est vide, désormais, les dieux sont morts. Mais en démocratie, *vox populi vox dei* : c'est au peuple de remplir cette fonction, de vous ramener à la réalité et à l'humilité, pseudo-Jupiter qui remet les pieds sur Terre. Les Gilets jaunes n'ont pas suffi, semble-t-il, vous avez repris votre envol comme Icare, trop près du soleil.

C'est que vous n'êtes pas seul. Cette *hybris*, cette démesure, ne vous est pas propre. Elle vous dépasse. C'est celle d'une classe qui s'est coupée du monde commun, qui s'est détachée de la nation. C'est celle d'une caste qui a vu ses revenus exploser, et qui néanmoins défiscalise, optimise, paradise, panamise, caïmanise, qui relègue l'intérêt général derrière celui des multinationales, qui cumule rachats d'actions dividendes golden parachute et aux autres stock-options, et qui, en même temps, en même temps, sans honte, s'en va prôner au peuple des salariés, des retraités, de se serrer la ceinture, de faire des sacrifices. Bref, c'est celle d'une élite qui se place au-dessus de l'humanité, de ses lois, sur un Olympe pour nantis, et qui se croit tout permis, et dont vous êtes une pure expression.

Vous êtes fous, collectivement fous.

Et vous nous rendez fous.

Post-scriptum

Votre sourire figé

Vous m'avez fait pleurer, finalement.

Je mate une nouvelle vidéo, place de la République. C'est confus. Vos hommes en noir accourent, casqués, avec matraques et boucliers. Boum, une déflagration retentit. « Eh enculés ! Enculés ! » Un monsieur s'écroule, les mains repliées sur le visage, du sang se répand. « Y a un blessé ! Y a un blessé ! » s'écrie un voisin, en panique. Des blouses blanches approchent. Le voilà éborgné, lui, énucléé, l'orbite broyée.

Voilà comment vous régnez.

C'est un défilé de gueules cassées, des centaines de crânes fendus, de figures amochées, d'éclats de grenade dans le front, dans les bras, dans les jambes. Lilian, 15 ans, à Strasbourg, la joue éclatée, du sang coulant sur son anorak. Xavier, 34 ans, à Villefranche, la bouche en bouillie, déchiquetée, monstrueuse. Frédéric, 35 ans, à Bordeaux, la main arrachée, estropié pour toujours. Idem pour Antoine, 26 ans, à Paris, la main arrachée aussi. Gabriel, 21 ans, a presque de la chance : sa main tient encore, deux doigts en moins quand même, plus le pouce en lambeaux. Et oui, les larmes me montent aux yeux, oui, une larme coule, même, devant ces gens, mutilés à vie, ces vies mutilées, dans notre douce France.

Mais vous souriez, vous.

Vous souriez à Grand Bourgtheroulde (Eure).

Vous souriez à la télé.

Vous souriez toujours.

Je suis ému, aux larmes à nouveau, devant Christian Garcia, CRS à la retraite, qui interpelle ses collègues, qui se filme avec un téléphone portable : « Je suis horrifié, horrifié. Ça ne peut plus durer. Les gouvernants actuels sont obligés de vous augmenter pour tenir cet état de choc. Et moi, cette situation m'horrifie.

Nous avons connu, à une époque, des maintiens de l'ordre tendus, mais jamais nous n'avons eu des blessés comme ceci. Là, il faut arrêter le massacre ! Il faut arrêter le massacre ! Où vous allez, les gars ? Où vous allez ? Parce qu'on vous a donné cent et quelques euros par mois ? Non, il faut arrêter. Vous avez des gosses en face, des retraités, des femmes en face... Vous dépassez la mesure. Vous allez bientôt craquer, c'est pas possible. Parce que vous avez de la famille, comme moi. Alors, je vous demande d'être républicain, tout simplement. Républicain ».

Mais vous souriez, vous.

Vous souriez à Souillac (Lot).

Vous souriez à la télé.

Vous souriez toujours.

C'est la seule chose plaisante de ce moment : le dévoilement. Vous avez lu, forcément, *Le Portrait de Dorian Gray* ? Vous en connaissez au moins la trame. Dans ce roman d'Oscar Wilde, le héros, un jeune aristocrate, demeure éternellement jeune, il ne vieillit jamais. À la place de son visage, c'est son portrait qui s'enlaidit, qui se flétrit, qui porte toutes les traces de ses souillures morales, reflet de son âme. Eh bien, vos médias avaient vendu et survendu ce portrait de vous, un « président moderne », juvénile, pimpant, raffiné, « intellectuel en politique » et surtout bienveillant. Derrière votre visage poupin, derrière votre éternel sourire, sur votre portrait officiel, ce sont des mâchoires fracturées qu'il faut ajouter, des cicatrices, des ecchymoses, des joues perforées, des mains arrachées, des corps mutilés, mutilés sur vos ordres, mutilés avec votre silence, mutilés avec votre approbation, sans la moindre excuse, aucune contrition, pour ces jeunes, pour ces gens, pour leurs familles, mes compatriotes, mes concitoyens, et la boucherie peut reprendre, samedi après samedi. Ils ne sont rien, vraiment, alors ? Une sous-humanité, qui ne compte plus, pour vous et vos « Maîtres de l'Univers » ? Des fourmis que vous écrasez dans votre marche ? Voilà « Monsieur Thiers start-upper », et avec vous toute une classe, qui se croit raffinée, art contemporain, multiculturalisme, société numérique, mais qui sort la matraque, les gaz lacrymos, le flash-ball, les grenades tous les week-ends pour imposer son ordre, pour qu'on ne touche pas à la plus sacrée des choses : son magot.

« Le Capital a horreur de l'absence de profit, notait Karl Marx. Quand il flaire

un bénéfice raisonnable, le Capital devient hardi. À 20 %, il devient enthousiaste. À 50 %, il est téméraire ; à 100 %, il foule aux pieds toutes les lois humaines et à 300 %, il ne recule devant aucun crime. »

Mais vous souriez, vous.

Vous souriez à Bourg-de-Péage (Drôme).

Vous souriez à la télé.

Vous souriez toujours.

« Le président Doumergue n'a pas cessé de sourire », écrivait Jacques Prévert. Changer trois mots à sa poésie suffit et c'est vous qu'il saisit : Depuis le mois de décembre

On a mutilé en France beaucoup d'ouvriers et le président Macron n'a pas cessé de sourire.

C'est une habitude... un tic...

C'est le sourire du capital le sourire de la bourgeoisie c'est le rire de la « Vache qui rit »

Un rire aimable... un sourire impitoyable.

« Excusez-moi, je regrette, dans le fond,

je vous aime bien Et si je donne l'ordre de vous abattre

comme des chiens C'est parce que c'est la coutume, je suis là pour ça, je n'y suis pour rien... »

C'est la coutume

il y a trop de travailleurs dans le monde il faut les expédier dans l'autre.

Et le sourire de la bourgeoisie s'est figé.

Votre sourire s'est figé, le mois dernier. C'est le sourire de la mort.

Amiens, le jeudi 31 janvier 2019

Dettes bibliographiques

Le chapitre « Banquier » s'appuie, très largement, sur le manuscrit d'Eric Stemmelen, *Opération Macron*. L'auteur, ancien directeur des programmes à France 2, s'est appliqué à mettre à nu, jour après jour, les complicités, notamment médiatiques, qui ont permis à Emmanuel Macron d'accéder à l'Élysée. Son travail n'a, pour l'instant, pas trouvé d'éditeur. On ne peut que le regretter. Avec son accord, je lui ai également emprunté des faits et quelques formules, pour d'autres chapitres. Qu'il en soit remercié.

Dans la masse de documentation, plusieurs articles m'ont davantage servi :

- « Les Secrets d'enfance d'Emmanuel Macron et Najat Vallaud-Belkacem », par Claude Askolovitch, *Vanity Fair*, février 2017.
- « Au lycée Henri-IV, les infortunes du jeune Macron », par Vanessa Schneider, *Le Monde*, 2 mars 2018.
- « Emmanuel Macron, un intellectuel en politique ? », par Nicolas Truong, *Le Monde*, 1^{er} septembre 2016.
- « Henry Hermand-Emmanuel Macron, le vieil homme et le (futur) président », par Vanessa Schneider, *Le Monde*, 9 novembre 2018.
- « Bernard Mourad, le banquier qui n'épargne rien à Emmanuel Macron », par Sophie Des Déserts, *Vanity Fair*, décembre 2018.
- « Les années Rothschild d'Emmanuel Macron », par Isabelle Chaperon, *Le Monde*, 10 mai 2017.
- « La conquête de Paris d'Emmanuel Macron », par Pascale Nivelles, *Le Monde*, 9 juin 2017.
- « Emmanuel Macron, itinéraire d'un enfant gâté », par Cédric Pietralunga et David Revault d'Allonnes, *Le Monde*, 31 août 2016.

Quant aux ouvrages sur Macron qui m'ont aidé, je mentionnerai :

Le Président des ultra-riches, de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, La Découverte, 2019.

L'Ambigu Monsieur Macron, de Marc Endeweld, Flammarion, 2015.

Emmanuel Macron, le banquier qui voulait être roi, de François-Xavier Bourmaud, L'Archipel, 2016.

La Caste, de Laurent Mauduit, La Découverte, 2018.

Remerciements

Tout est œuvre collective.

Un ouvrage ne peut exister sans, derrière l'auteur, le travail de toute une équipe. Et dans mon cas, le travail d'une équipe largement bénévole.

J'en profite donc pour remercier :

Laurent Beccaria, éditeur des Arènes, qui m'a suggéré ce livre et son titre, qui m'a suffisamment stimulé pour une rédaction expresse.

Mes attachés parlementaires : Julie Briand, Brigitte Venet, Vincent Bernardet, Joseph d'Halluin, Sylvain Laporte, Angelo Tonolli.

Les salariés de *Fakir* : Thibault Lhonneur, Cyril Pocréaux, Pascale Mennesson-Scaglia, Magalie Crevel, Fabien Voulminot, Ludovic Rio.

Les bénévoles fakiriens : Bernard, Anne-Marie, Isabelle, Anne, Danielle, Nicole, Florentin, Marie-Christine, Paul, Françoise, Sylvain, Chef, Danièle, Joël.

Les militants amiénois et les animateurs de Picardie Debout ! : Haydée, Guillaume, Romain, Vincent, Sandrine, Lynda, Ludovic, Jérôme, Fifi, Fabien, Benoît, Zoé, Isabelle, Patrick, Dimitri, Stéphanie, Charlotte, Marie, Nathalie, Céline, Guillaume, Flo, Arthur, Etienne, Céline, René, Sophie, Sylvie, Nathalie, Jean, Marije, Jean-Claude, Hugues, Édouard, Danièle, Jérôme, Saïd, Isabelle, Christelle, Denis, Gérard, Hubert.

Les préfets en province : François, Kamel, Marie, Christophe, Claire, Éric, Jérôme, Dany, Lucien, Patrick, Youenn, Stéphane, Sabrina, Benoît, Sylvain, Émilie, Benoît, Xavier, Anne, Éric, Guillaume, Patrick.

Mes parents, Martine et Jean-Claude Ruffin, qui s'occupent régulièrement de mes enfants, voire de ma maison.

Les petites mains qui, dans l'ombre, ont transcrit des vidéos, envoyé de la documentation, fait des tas de trucs que je ne pige pas sur Facebook et Internet : Alexandre, Geoffrey, Swan, Fabien, Prisca, Anne-Laure, Yves-Laurent, Julien, Martine, Maxime, Michaël, Catie, Étienne, Fabien, Emily, Léa, Magali, Marie-Laure, Christine, Paul, Jordy, Delphine, Stéphane, Monique, Tony, Émilie.

Les gais lurons de la Fête à Macron : Youlie, Louise, Mathilde, Emmanuel, Gilles, Alexandre, Étienne, Charles, Kilian, Hélène, Hugo, Guillaume, Johanna, Ben, Cyril, Olivier, Tina, Mathilde, La Chouette, Aurore, Magali, Frédéric, François, Emmanuelle, Pierre, Anthony, Patrick, Arthur, Gwennaël, Mathilde, Matthieu...

Mon avocat Benjamin Sarfati.

Mes collègues parlementaires de la France insoumise, et en premier lieu son président Jean-Luc Mélenchon, pour leur clémence à mon endroit. Pierre Vince, collaborateur du groupe à la Commission des affaires économiques, et un salut au passage à mon camarade communiste Sébastien Jumel, et même centriste Richard Ramos.

Mes excuses à Denis Robert, auprès de qui je m'étais engagé pour un autre projet littéraire.

Enfin et surtout, je remercie mes concitoyens de la première circonscription de la Somme : ils comprendront, je l'espère, que la rédaction de ce livre participe de ma mission, de mon rôle d'animateur démocratique, même si ça vole de mon temps sur le terrain ou dans l'hémicycle.

Les droits d'auteur de ce livre sont directement versés à l'association Picardie Debout ! qui a pour objet de dire non à Macron, et pour projet de préparer « autre chose ».

DU MÊME AUTEUR

Les Petits Soldats du journalisme, Les Arènes, 2003 (Pluriel, 2018) *Quartier Nord*, Fayard, 2006

La Guerre des classes, Fayard, 2008

*Leur grande trouille : journal intime de mes
« pulsions protectionnistes »*, Les liens qui libèrent, 2011

Vive la banqueroute !, avec Thomas Morel,
éditions Fakir, 2013

Hector est mort, éditions Fakir, 2013

« Ils nous ont dit : Vous êtes fous ! »,
entretiens avec Maurice Kriegel-Valrimont,
éditions Fakir, 2013

Comment ils nous ont volé le football
avec Antoine Dumini, éditions Fakir, 2014

Faut-il faire sauter Bruxelles ?, éditions Fakir, 2014

« Pauvres actionnaires ! », éditions Fakir, 2014

« L'égalité c'est la santé » (et l'amour aussi...),
éditions Fakir, 2015

Contre les gourous de la croissance
avec Jean Gadrey, éditions Fakir, 2015

Un député à... l'hôpital psychiatrique, éditions Fakir, 2017

Un député à... la ferme, éditions Fakir, 2018

Un député et son collab' chez Big Pharma,
avec Cyril Pocréaux, éditions Fakir, 2018

Paix intérieure et paix sociale,
entretiens avec M^{gr} Olivier Leborgne,
éditions Temps Présent, 2018

L'EXEMPLAIRE QUE VOUS TENEZ ENTRE LES MAINS A ÉTÉ RENDU POSSIBLE
GRÂCE AU TRAVAIL DE TOUTE UNE ÉQUIPE.

COUVERTURE ET CONCEPTION GRAPHIQUE : Sara Deux MISE EN PAGE : Soft Office
RÉVISION : Isabelle Paccalet FABRICATION : Marie Baird-Smith et Maude Sapin COMMERCIAL : Pierre Bottura
PRESSE/COMMUNICATION : Isabelle Mazzaschi, Jérôme Lambert et Adèle Hybre RELATIONS LIBRAIRES :
Jean-Baptiste Noailhat
DIFFUSION : Élise Lacaze (Rue Jacob diffusion), Katia Berry
(grand Sud-Est), François-Marie Bironneau (Nord et Est),
Charlotte Jeunesse (Paris et région parisienne),
Christelle Guillemot (grand Sud-Ouest), Laure Sagot
(grand Ouest), Diane Maretheu (coordination)
et Charlotte Knibiehly (ventes directes),
avec Christine Lagarde (Pro Livre), Béatrice Cousin
et Laurence Demurger (équipe Enseignes), Fabienne Audinet (LDS), Bernadette Gildemyn et Richard Van
Overbroeck (Belgique), Nathalie Laroche et Alodie Auderset (Suisse),
Kimly Ear (Grand Export)
DISTRIBUTION : Hachette

DROITS FRANCE ET JURIDIQUE : Geoffroy Fauchier-Magnan DROITS ÉTRANGERS : Sophie Langlais ENVOIS
AUX JOURNALISTES ET LIBRAIRES : Patrick Darchy LIBRAIRIE : Laurence Zarra
ANIMATION : Sophie Quetteville COMPTABILITÉ ET DROITS D'AUTEUR : Christelle Lemonnier, Camille
Breynaert et Christine Blaise
SERVICES GÉNÉRAUX : Isadora Monteiro Dos Reis

ISBN papier : 978-2-7112-0129-7
ISBN numérique : 978-2-7112-0133-4
Dépôt légal : Février 2019

Cette édition électronique du livre *Ce pays que tu ne connais pas* de François Ruffin a été réalisée le 15 février 2019 par Soft Office.